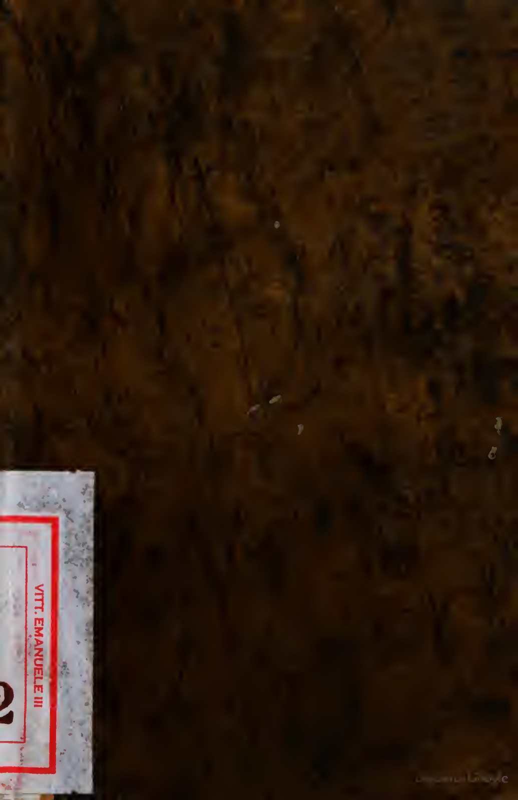

VITT. EMANUELE III
2



NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
V
282
VITT. EM. III
NAPOLI

PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine 2
30614



117
1
53

B Pu
V
282

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

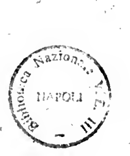
ANCIENNE ET MODERNE.

Ve LIVRAISON. — TOME XXXIII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE, N° 5.

Digitized by Google


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V.E. III



Frayeur de Philippe Auguste à l'âge de 14 ans.

Digitized by Google

378

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

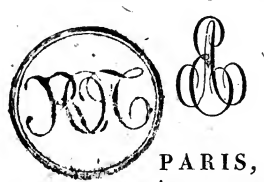
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Avec cent cinquante cartes ou gravures.

Histoire Moderne.

TOME HUITIÈME,

Contenant la suite de l'histoire de France.



PARIS,

A la librairie d'Éducation d'Alexis EYMERY,

rue Mazarine, n° 36.

1823.

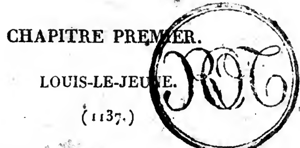
Digitized by Google



Digitized by Google

HISTOIRE
MODERNE.

HISTOIRE DE FRANCE.



CHAPITRE PREMIER.

LOUIS-LE-JEUNE.

(1137.)

Le nouveau monarque, en montant sur le trône, réunit sous son autorité beaucoup plus de provinces que son père; mais il n'avait pas hérité de son génie, et son imprudente politique lui fit bientôt perdre un accroissement de puissance qu'il ne devait qu'à la fortune.

Il était pourtant doué de quelques no-

Digitized by Google

les habitans d'Orléans, donnant trop d'extension à leurs priviléges communaux, résistèrent tumultueusement à quelques ordres du roi et opposèrent la force à l'autorité. Louis comprima cette sédition.

Arrivé à Paris, il convoqua l'assemblée des grands. Les seigneurs réunis jugèrent que, l'autorité de la dynastie royale étant assez solidement établie, un nouveau sacre serait inutile. Dans cette assemblée le roi fit une vive peinture des malheurs auxquels la turbulence des seigneurs et leurs guerres continuelles livraient le royaume, et tous convinrent de la nécessité de chercher quelques moyens pour mettre un terme à ces discordes.

Quelques grands événemens en Europe signalèrent cette époque. Le prince normand Roger combattit * le pape Innocent, le fit prisonnier, et le contraignit à lui confirmer le titre de roi de Sicile qu'il avait obtenu de l'anti-pape Anaclet. Indépendamment de la Sicile, ce prince réunit sous son autorité la Pouille et la Calabre, et posa ainsi les fondemens de la monarchie napolitaine.

* 1139.

Dans le même temps, Alphonse, issu de la maison de France, fut proclamé roi de Portugal, et, selon les mœurs du temps, paya cette couronne, en se reconnaissant vassal et tributaire du Saint-Siége.

L'année suivante *, le nom d'Abeilard devint tristement célèbre en France par ses amours, par ses malheurs, par son zèle religieux et par son hérésie. Il était né en Bretagne. Ecrivain spirituel, théologien subtil, Abeilard renouvelait les opinions d'Arius, de Nestorius et de Pélage. Forcé de comparaître devant un concile réuni à Sens, il n'osa pas lutter contre le génie de saint Bernard. Condamné par le concile, il en appela au pape; mais, au lieu de se rendre à Rome, il s'arrêta dans l'abbaye de Cluny, où il termina ses jours, sous l'habit religieux. Le principal reproche qu'on lui adressa, fut de diviser les deux personnes de Jésus-Christ et de préférer le libre arbitre à la grâce. Le roi et le comte de Champagne assistèrent au concile qui jugeait Abeilard.

Dans nos temps modernes on a pres-

* 1140.

que oublié les combats théologiques d'Abeilard et de Bernard. Abeilard lui-même serait déjà peut-être oublié, sans la passion qu'il avait éprouvée pour Héloïse, dont l'éloquence, la douleur et la constance nous attendrissent encore.

Les erreurs changent avec les siècles, mais l'amour est de tous les temps. Abeilard en fut un modèle touchant et une victime célèbre. Mutilé par une atroce jalousie, forcé de consumer dans un cloître de longs jours sans espoir, il n'eut de consolation que les lettres d'Héloïse, monument héroïque pour les âmes tendres, et que la piété, même la plus rigide, couvre d'un voile d'indulgence.

Héloïse s'exila dans un monastère et devint abbesse du Paraclet. Deux lignes de ses lettres suffiront pour peindre l'inutilité de ses efforts contre un sentiment qu'elle ne pouvait vaincre. *Vœu sacré*, dit-elle, *sombre monastère, en changeant mes vêtemens, vous n'avez jamais pu me changer et faire d'Héloïse un marbre insensible.*

La mémoire d'Abeilard ne vit plus que dans les annales des passions privées; son

adversaire, saint Bernard, restera fameux dans celles de l'Église, qu'il illustra, et dans celles de la France, sur laquelle sa trop funeste influence, attira de grandes calamités.

Un autre religieux, non moins célèbre, l'abbé Suger, succomba d'abord dans sa lutte contre l'irrésistible ascendant de saint Bernard; mais il mérita par sa sagesse une gloire plus pure, et son habileté répara ou prévint une grande partie des maux produits par l'enthousiasme de son éloquent adversaire. Tous deux durent leur éclat à leur mérite et non au hasard de leur naissance. *Ils prouvèrent*, dit Mezeray, *que les hommes tirent plus de force de leurs lumières que de leurs dignités.*

Tandis que ces deux lumières commençaient à dissiper les ténèbres, dans lesquelles le 12e siècle était plongé, un flambeau long-temps perdu se retrouva. Le code Justinien, ce recueil des lois romaines qui méritèrent le beau nom de *raison écrite*, reparut tout à coup en Europe, sortant des sombres archives d'un monastère de la Pouille, où il était resté enseveli pendant plusieurs siècles; on

l'apporta en France, et cette soudaine apparition devint, pour ainsi dire, dans l'Occident, le signal de la renaissance des idées saines de justice et de civilisation.

Il est juste de dire que le clergé, qui dans sa jurîdiction avait seul conservé quelques souvenirs des antiques traditions, fut aussi le premier à profiter des lumières du code ancien qui reparaissait. Ce fut encore lui qui fit les plus fréquens efforts pour obliger les seigneurs à maintenir *la paix de Dieu*.

Suger, avant de gouverner le royaume, montra qu'il était digne de cet honneur, en réformant le premier les mœurs de son Église. Le luxe, l'ambition, l'anarchie régnaient dans le monastère de Saint-Denys, à tel point que saint Bernard, l'appelait *le foyer des intrigues de la cour et de l'armée.* Suger y rétablit l'ordre et la règle. Eugène III disait de Suger : *devant César, c'est un homme de la cour romaine; devant Dieu, c'est un homme de la cour céleste.*

Tandis qu'un monarque, animé par des sentimens de justice et de piété, continuait, ainsi que son père, à réprimer la

turbulence des grands et la licence des mœurs, noble entreprise dans laquelle le secondaient le zèle ardent de Bernard et le génie sage de Suger, l'Angleterre était en proie aux discordes civiles. Étienne, appuyé par le légat du pape et par quelques évêques, s'était mis en possession du trône. Il s'était aussi emparé de la Normandie, qu'il avait donnée à son fils, le duc Eustache. Louis-le-Gros l'avait favorisé, et Louis-le-Jeune, imitant son père, reçut l'hommage d'Eustache et lui donna en mariage sa sœur Constance.

Le comte d'Anjou, furieux de voir les droits de sa femme Mathilde méconnus, prétendait reconquérir par les armes le royaume et le duché qu'on lui enlevait; il entra avec ses troupes en Normandie, et cette longue guerre assura le repos de la France.

La tranquillité du roi ne fut troublée que par une entreprise de la cour de Rome contre son autorité. Le pape Innocent, qui portait alors la tiare, devait cependant quelque gratitude au roi de France, qui l'avait soutenu contre l'anti-pape Ana-

clet; mais l'orgueil l'emporta sur la reconnaissance. Le clergé de Bourges avait élu pour archevêque Pierre de La Châtre, sans demander le consentement du roi. Le monarque ordonna aussitôt de procéder à une nouvelle élection, en excluant La Châtre du nombre des candidats.

Celui-ci partit précipitamment et porta ses plaintes à Rome. Le pape l'accueillit, le soutint et le sacra, disant avec arrogance, *que Louis était un jeune prince qu'il fallait éclairer pour lui apprendre à ne plus désormais s'arroger la liberté de se mêler des affaires ecclésiastiques.*

La Châtre revint à Bourges; mais, les habitans ayant refusé de le recevoir, il se retira en Champagne, après avoir jeté l'interdit sur les domaines royaux qui se trouvaient dans son diocèse.

* Une autre cause vint aigrir ces différends. Le comte de Vermandois, premier ministre du roi, voulant épouser Pétronille, sœur de la reine, répudia sa femme qui était fille du comte de Champagne. Saint Bernard s'opposa au divorce, et le pape soutint le comte de Champagne, qui déclara la

* 1141.

guerre au roi. Ce comte était intriguant, turbulent et bigot; les couvens le vénéraient comme un saint; la cour le regardait comme un séditieux; le peuple disait que les moines étaient ses soldats et son artillerie.

Louis marcha rapidement contre lui, défit ses troupes, dévasta son territoire et lui accorda une trève, à condition qu'il obtiendrait du pape l'approbation du divorce de sa fille. Mais Rome refusa d'y souscrire. On soupçonna le comte de Champagne d'avoir déjoué par ses intrigues la demande que lui-même adressait officiellement au pape, et ce soupçon fut confirmé par la découverte d'une correspondance secrète qu'il entretenait avec les anglais, le comte de Soissons et le comte de Flandre pour former une ligue contre le roi.

Louis irrité, rentra en Champagne*, y porta le fer et la flamme, s'empara de Vitry, et, dans l'aveuglement de sa colère, ordonna d'incendier une église dans laquelle les habitans s'étaient réfugiés; treize cents personnes y périrent.

* 1145.

Bientôt le remords succède à la fureur : Louis, épouvanté de son crime, passe promptement, comme tous les hommes faibles, de l'abus de la force à l'excès de la crainte. Poursuivi par l'idée de cet horrible massacre, il se croit l'objet de la haine publique, voit devant lui le ciel fermé, l'enfer ouvert; il implore la protection de saint Bernard, obtient sa médiation pour fléchir la rigueur du nouveau pape Célestin II, s'abaisse, s'humilie, reconnaît La Châtre pour archevêque de Bourges, se réconcilie avec le comte de Champagne, et prend la résolution de se croiser pour expier dans une sainte guerre le forfait qu'il avait commis. Il exécuta ce dessein deux ans après, en 1147 : ainsi cette croisade impolitique eut pour cause un acte d'injustice et de violence, et la Palestine devint encore le tombeau de cent mille français pour expier le massacre de Vitry.

Avant de porter ses armes dans l'Orient, Louis eut à soutenir une autre guerre contre Alphonse, comte de Toulouse, qui refusait de se dessaisir de ce comté, engagé à son père par l'aïeul de la reine

Éléonore. Louis conduisit son armée en Languedoc. L'histoire se tait sur les événemens de cette guerre; elle ne dut point avoir de résultat marquant, puisque les comtes de Toulouse continuèrent à garder leurs fiefs sous la mouvance du roi.

En revenant de cette expédition, Louis comprima la révolte d'un seigneur de Montjay qui opprimait ses vassaux et résistait à la justice royale. Le roi rasa sa forteresse et n'en laissa subsister qu'une tour, faible débris qui attestait seulement le respect que la royauté gardait encore pour la féodalité. En ruinant le pouvoir des seigneurs, il croyait devoir laisser subsister les droits et les signes de la seigneurie.

Bientôt des nouvelles récentes de la Palestine répandirent dans l'Occident de vives alarmes sur le sort des chrétiens d'Asie; et la seconde croisade, projetée par Louis, fut dès lors irrévocablement décidée.

Godefroy de Bouillon et Baudouin, son frère, ayant cessé de vivre, Baudouin du Bourg avait occupé quelque temps le trône de Jérusalem. Il mourut, après avoir marié Mélésinde, sa fille, à Foulques, comte

d'Anjou. Le règne de Foulques fut court; il termina ses jours en 1142, laissant la couronne à son fils Baudouin III, sous la régence de la reine Mélésinde.

Tant de règnes différens, dans l'espace de quarante années, s'étaient vus troublés sans relâche par des guerres continuelles contre les Sarrasins, et la fortune, alors constante pour les chrétiens, avait étendu leurs conquêtes. Ils possédaient quatre Etats en Asie; le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche, le comté d'Edesse et celui de Tripoli. Leurs possessions s'étendaient ainsi de l'Euphrate à l'Egypte; Josselin de Courtenay gouvernait Edesse; Raymond de Poitiers, oncle de la reine de France Éléonore, était prince d'Antioche; Raymond, petit-fils du fameux Raymond Ier, comte de Toulouse, occupait Tripoli.

L'union de ces princes avait fait leur force, la discorde causa leur ruine. Le prince d'Edesse et le comte d'Antioche se déclarèrent la guerre; les musulmans profitèrent de ces dissensions. Sanguin, soudan d'Alep, envahit leurs États et s'empara d'Edesse, regardée comme l'un des

Digitized by Google

boulevards de la chrétienté. La mort mit un terme aux exploits du conquérant sarrasin; ses eunuques révoltés l'assassinèrent, et son trône fut partagé entre ses deux fils, Codbedin et Noradin; le premier fut soudan de Mosul et d'Assyrie; Noradin régna dans Alep*.

Tous les auteurs du temps se réunissent pour donner de justes éloges à la bravoure, à la prudence, à la générosité de Noradin. Les musulmans le vénéraient comme un ardent et intrépide défenseur de la foi. Les Francs admiraient en lui l'honneur et l'urbanité d'un chevalier.

Ce soudan, informé des succès de Josselin de Courtenay qui venait de rentrer dans Edesse, marcha contre lui, l'attaqua, le mit en fuite et reprit la ville, dont plusieurs forts étaient encore restés occupés par les Sarrasins**.

Cette victoire répandit la terreur parmi les chrétiens, qui perdirent, dit-on, trente mille hommes dans cette défaite. Partout ils fuyaient au lieu de combattre, et cherchaient en vain un appui dans le royaume de Jérusalem, gouverné par un enfant et

* 1142. ** 1144.

par une femme. Ce fut alors qu'ils adressèrent de tous côtés leurs plaintes aux monarques de l'Occident et principalement au roi de France.

Louis, disposé par ses sentimens religieux à combattre les infidèles, avait déjà promis à Dieu d'expier dans la Palestine le massacre de Vitry. Cependant, arrêté par les conseils de Suger, qui le conjurait de ne point abandonner son royaume, il hésitait encore, et, dans son incertitude, il consulta saint Bernard, qu'on regardait comme l'oracle de l'Église.

Saint Bernard, malgré l'ardeur de son zèle, crut pourtant devoir soumettre une question politique d'une si haute importance au jugement du pape Eugène III. Ce pontife, consultant plus les intérêts apparens de l'Église que ceux de la France, exhorta le roi à se croiser, et renouvela, en faveur de cette sainte entreprise, les promesses et les indulgences prodiguées par le Saint-Siége à l'époque de la première croisade.

Il ne restait plus que le vœu national à entendre. Louis convoqua pour les fêtes

de Pâques * une assemblée générale des évêques et des seigneurs à Vezelay en Bourgogne. La foule, attirée par cette solennité, contraignit le roi à tenir cette assemblée au milieu des champs. Là, au centre de l'enceinte, s'élevait un tertre en forme de théâtre sur lequel saint Bernard monta; il y lut la lettre du pape, et, après cette lecture, prononça un discours dont l'éloquence pathétique et brûlante excita un enthousiasme universel.

Le génie de saint Bernard fut alors une puissance qui obtint un trop funeste ascendant sur les destinées de l'Europe. Peu d'hommes exercèrent sur leur siècle autant d'empire. Vainement une vocation religieuse l'avait enfermé dans un cloître au fond d'une solitude, un esprit de cette nature ne pouvait rester enseveli dans une étroite enceinte. Sa renommée en sortit, et ses lumières, d'autant plus étonnantes qu'elles brillaient dans un temps de ténèbres, le firent consulter comme un législateur par les princes de la terre.

La vie solitaire avait enflammé son imagination et rendu ses sentimens plus impé-

* 1146.

Digitized by Google

tueux. Forcé de paraître au milieu des cours, il s'y montra, comme un phénomène, revêtu de toute la puissance de la religion et armé des foudres de l'éloquence. La nature l'avait doué d'une grâce et d'une beauté qui remplissaient d'amour les âmes que ses austérités pénétraient de respect. Les rois s'humiliaient devant lui; les hérésies se taisaient à sa voix; il régnait dans les conciles; lorsqu'il haranguait les peuples au milieu des campagnes, ses paroles, écoutées comme des oracles, touchaient tous les cœurs et entraînaient toutes les opinions; sévère contre tous les vices, il imposait aux grands et aux prélats; l'innocence et le malheur se réfugiaient sous son égide; et l'Église, dont il était la lumière, ne semblait se gouverner que par sa volonté.

Malheureusement, lorsque les plaintes des chrétiens d'Asie retentirent en Europe, saint Bernard écouta plus son zèle que la politique; il voulut la guerre, la commanda, et, l'autorité de sa vertu donnant trop de puissance à ses erreurs, il entraîna l'Europe dans une nouvelle croisade qui ne fut célèbre que par ses désastres.

Digitized by Google

« Chrétiens, s'écriait-il en s'adressant
» à cette foule immense qui l'écoutait avec
» avidité, toute la terre frémit et tremble
» en apprenant que Dieu craint de perdre
» la terre qu'il chérit. Sion vous appelle
» aux armes; le Seigneur veut s'immoler
» une seconde fois pour vous. La Jérusalem
» céleste vous ouvre ses portes; elle attend
» de nouveaux martyrs.

» Ce siècle est un temps de crimes et de
» châtimens; l'infernal ennemi du genre
» humain répand partout le souffle de la
» corruption; les brigands lèvent de tous
» côtés leurs têtes impunies; les lois sont
» impuissantes contre le débordement des
» mœurs; les méchans triomphent. L'hé-
» résie usurpe la chaire de la vérité; Dieu
» va maudire son sanctuaire : prêtez-donc
» l'oreille à ma voix.

» Hâtez-vous d'apaiser le courroux cé-
» leste. Il ne s'agit plus de vous couvrir
» du cilice, mais de vos boucliers; ce ne
» sont plus de vains gémissemens qui
» peuvent calmer la colère divine; les tra-
» vaux, les fatigues, les périls, la guerre
» enfin, voilà les expiations que Dieu vous
» demande! Lavez vos fautes dans le sang

» des infidèles, et faites éclater votre repen-
» tir en délivrant le tombeau du Seigneur.

» Hésiteriez-vous à prendre les armes, » si vous appreniez qu'un ennemi féroce » a porté le feu dans vos cités, la dévasta- » tion sur vos terres, enlevé vos filles, » outragé vos femmes et profané vos tem- » ples? Eh bien! tous ces malheurs et de » plus terribles encore tombent sur la ville » sainte, sur la famille du Seigneur. N'est- » elle plus la vôtre? supporterez-vous en » silence tant d'outrages? laisserez-vous » les Sarrasins se baigner dans le sang des » chrétiens et se rassasier de leurs larmes? » Leur exécrable triomphe, douleur éter- » nelle des siècles, sera pour vous un im- » mortel opprobre.

» Je vous parle au nom du Dieu tout- » puissant. Il châtiera sévèrement les lâches » qui refuseront de le défendre. Enflammez- » vous donc d'une sainte colère, courez aux » armes, et répétez avec moi ces paroles » du prophète : *Malheur à celui qui n'en- » sanglante pas son épée!*

» Dieu, sans doute, n'aurait pas besoin » de vos faibles bras; il pourrait d'un seul » mot faire apparaître douze légions d'an-

» ges, et ses ennemis seraient réduits en » poudre. Mais son ineffable bonté pour » vous veut confier à vos armes la ven- » geance de sa gloire et de son nom pro- » fané. Il vous a donné sa vie; sacrifiez-lui » aujourd'hui la vôtre. Précipitez-vous » avec ardeur dans ces illustres combats » où le triomphe promet la gloire, où la » mort même assure la vie éternelle. Nobles » chevaliers, illustres soutiens de la croix, » montrez-vous dignes de vos pères! Jéru- » salem conquise a gravé leurs noms dans » les cieux; arrachez-vous à un lâche repos; » méprisez des biens périssables; cherchez » des palmes immortelles, et méritez votre » part d'un royaume qui n'aura point de » fin. »

A ces mots, la foule transportée exprime son admiration par des cris et par des larmes. Louis croit entendre la voix de Dieu; il se jette aux pieds du saint orateur, lui demande la croix, et, montrant aux assistans ce signe sacré, il leur adresse ces paroles, que la chronique de Mauriniac nous a conservées.

« Quelle honte pour nous si le Philistin » triomphe de la famille de David! Souf-

» frirons-nous que les peuples asservis au » démon dévastent les États où nos pères » ont rétabli le culte divin ? Laisserons-nous » le vice immonde triompher de la vertu ? » Ne sommes-nous plus ces Francs qui » surent se montrer libres dans les chaînes » et braver les affronts dans les fers ? » Sommes-nous indignes de marcher sur » leurs traces, de secourir comme eux nos » amis par les armes, et de poursuivre nos » ennemis même après leur mort ?

» Français, ne permettons pas que cette » vertu nationale dégénère. Montrons-là » dans tout son lustre ; qu'elle relève le » courage des chrétiens d'outremer, qu'elle » arrête ces triomphes impies d'un ennemi » si méprisable qu'il ne mérite pas même » le nom d'homme. Marchons, preux che- » valiers, renversons les idoles et leurs ado- » rateurs. Volons avec ardeur dans ces lieux » saints autrefois foulés par le pied divin, » dans cette cité où Dieu mourut pour nous, » et qu'il illustra par sa présence corporelle. » Que le seigneur se lève avec nous, ses en- » nemis seront dissipés ; nous les mettrons » en fuite ; oui, nous confondrons le vain » orgueil des téméraires qui ont juré haine

» à Sion. Si nous combattons avec courage, » si la sagesse divine préside à nos con- » seils, la victoire est à nous. Français, je » vous déclare que mon intention est de me » consacrer entièrement à cette sainte en- » treprise. Je vous conjure tous de seconder » ma volonté par votre consentement et » par vos armes. »

Ces deux discours furent fréquemment interrompus par ce cri des assistans : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Lorsque le roi eut cessé de parler, l'air retentit de cette acclamation universelle : *la croix! la croix!*

Les premiers qui se décorèrent de ce signe de la charité, devenu alors le signal des batailles, furent la reine Éléonore, décidée à suivre son époux, le comte de Toulouse, les comtes de Champagne, de Flandre, de Nevers, de Soissons, de Tonnerre, de Varenne, de Ponthieu, Archambaud de Bourbon, Enguérand de Coucy, Hugues de Lusignan, le comte de Dreux, frère du roi, le comte de Maurienne son oncle; les évêques de Noyon, de Langres, d'Arras, de Lisieux. Une foule immense de chevaliers suivit leur exemple.

Le grand nombre de croix, apporté par

saint Bernard, ne pouvait suffire au zèle empressé de la multitude. L'abbé de Clairveaux fut obligé, pour satisfaire leur impatient désir, de déchirer ses habits en pièces et de leur en distribuer les morceaux.

Une église, dédiée à la croix et bâtie sur la colline de Vezeley, fut un monument de ce jour d'enthousiasme, et long-temps on y vint rendre hommage à la tribune qui venait d'être le théâtre de la gloire du saint orateur.

Bernard, dont les succès redoublaient le zèle, continua de prêcher la croisade dans toutes les villes de la France. Partout on l'entourait, on l'admirait, on s'armait à sa voix, on le vénérait comme un envoyé céleste, et la crédulité du temps lui attribuait une foule de miracles.

Ce prédicateur éloquent, qui semblait alors revêtu de la toute-puissance divine, écrivit au pape et lui donna en peu de mots une juste mais funeste idée de l'enthousiasme belliqueux qu'il avait excité. « Les » villes et les châteaux, disait-il, deviennent déserts ; on ne voit partout que des » veuves dont les époux sont vivans. »

Le dévouement des Français pour ce

nouveau père de l'Église semblait porté jusqu'au délire : dans une assemblée, convoquée à Chartres, les seigneurs les plus fiers, les princes les plus ambitieux, les guerriers les plus expérimentés déférèrent d'un commun accord le commandement de la guerre sainte à saint Bernard, persuadés que celui qui, au nom de Dieu, prophétisait la victoire, était seul capable de la fixer.

Mais l'abbé de Clairvaux, éclairé par un esprit plus juste que celui de Pierre l'ermite, et instruit par son exemple, refusa l'honneur périlleux qu'on lui offrait. Ses refus irritèrent sans persuader. On voulut le forcer de se charger d'un si redoutable fardeau, et, pour s'y soustraire, il se vit contraint d'implorer la protection du pape Eugène, qui lui écrivit que sa mission était de prêcher et non de combattre, et que ses seules armes devaient être la parole de Dieu et la trompette évangélique.

Dans le même temps un moine fanatique *voulant*, disait-il, *faire expier aux Allemands leurs péchés*, *pour les rendre dignes de servir glorieusement la croix*, les exhortait à massacrer les Juifs.

Google

Saint Bernard, informé de la rapidité avec laquelle ce fanatisme contagieux et sanguinaire s'étendait sur les bords du Rhin, écrivit aux Allemands une lettre pleine de force et d'onction. « Mes frères, » leur disait-il, et c'est ici l'apôtre qui » vous parle par ma bouche, je vous avertis » de vous défier des esprits ardens et trom- » peurs qui s'élèvent au milieu de vous. » Certes nous nous réjouissons des preuves » de ferveur que vous donnez pour la cause » de Dieu, mais les sentimens les plus » louables cessent de l'être dès qu'ils sont » dépourvus de modération. Écoutez ma » voix ; vous ne devez ni égorger ni per- » sécuter les Juifs ; vous ne devez pas même » les bannir : consultez les divines écri- » tures, et n'oubliez jamais la prophétie » que renferme l'un des psaumes, relati- » vement à ce peuple coupable et infor- » tuné. L'Église vous dit : *Dieu vous ap-* » *prend comment il traite ses ennemis ; ne* » *les tuez pas, de peur que mon peuple* » *ne tombe dans l'oubli. Les Juifs sont* » *des témoins vivans qui rappellent sans* » *cesse la passion de notre Seigneur.* Ils » ont été dispersés chez toutes les nations

...1

» pour rendre témoignage à notre rédemp-
» tion par le long et juste châtiment attaché
» à leur forfait. L'Église vous dit encore
» dans le même psaume : *Seigneur, qui*
» *nous protégez, c'est votre puissance qui*
» *disperse ces Juifs et les humilie. C'est par*
» *votre volonté qu'ils gémissent dans les liens*
» *d'une dure captivité sous le joug des princes*
» *chrétiens. Cependant, lorsque la fin du*
» *monde approchera, ils reconnaîtront leur*
» *tort et se convertiront. Jusque-là tout Juif*
» *qui mourra, demeurera dans les liens de*
» *la mort. Mais, lorsque la multitude des*
» *nations entrera au service du Seigneur,*
» *tout Israël sera sauvé.*

» Vous reprochez aux Hébreux leur cupi-
» dité, leur usure, hélas! nous voyons avec
» une trop amère affliction que partout où
» il n'existe point de Juifs, les usuriers
» chrétiens se conduisent comme eux, et
» méritent moins le nom de chrétiens que
» celui de Juifs baptisés. Cessez donc de
» vous opposer à l'accomplissement de la
» volonté divine. Si vous exterminez les
» Juifs, comment s'opéreront leur conver-
» sion et le salut qui leur est promis.

» Vous direz que nous allons pourtant

» immoler les infidèles en Asie; mais, si » leur conversion avait été également prophétisée, il vaudrait mieux supporter » leurs outrages que de les précipiter dans » le tombeau. D'ailleurs ce sont ces infidèles qui nous ont attaqués les premiers; » notre glaive ne fait que repousser le leur. » La charité chrétienne nous permet de » résister aux superbes; mais elle nous » ordonne aussi d'épargner le faible qui » s'humilie, et surtout un peuple dont les » ancêtres ont été chéris de Dieu, un peuple » qui tient de lui sa loi, un peuple de qui » est né, selon la chair, le Christ dont le » nom sera béni dans tous les siècles.

» Épargnez donc ce peuple infortuné, » et suivez seulement à son égard les ordres » du pape, qui veut que les Juifs affranchissent du poids de leur usure tous les » guerriers pieux qui ont pris le signe de » la croix. »

Nous avons cru que cette lettre parvenue jusqu'à nous suffirait pour donner une juste idée de l'éloquence de saint Bernard et des mœurs de son siècle.

Le fanatisme des Allemands laissa tomber ses armes à la voix du saint orateur. Elle

imposa silence à Rodolphe, à ce moine intolérant. Il fut contraint de se renfermer dans son cloître.

A cette occasion, saint Bernard retraça aux religieux de la Germanie une vérité que lui-même semblait avoir oubliée. « Votre devoir, dit-il, est de fuir les villes » comme des prisons et de chercher la soli- » tude comme un paradis. » L'auteur de l'histoire des croisades loue avec raison cet acte de modestie et de vraie piété qui étonna un siècle barbare, et que Vély tourna en ridicule dans le nôtre.

Les succès de saint Bernard ne furent pas moins éclatans en Allemagne qu'en France. La plus grande partie des seigneurs de la Germanie prit la croix. L'empereur Conrad résistait seul à ses exhortations; il redoutait justement les troubles que son absence pouvait exciter dans l'empire, et se montrait peu sensible aux promesses rassurantes du fervent abbé, qui lui offrait pour garantie la protection du Saint-Siége. « Le » pape et l'Église, disait-il, vous ont placé » sur le trône et défendront leur ouvrage; » tandis que vous combattrez pour lui, » Dieu règnera pour vous. »

Conrad et ses prédécesseurs avaient trop appris à leurs dépens à connaître l'ambition romaine pour se reposer sur ce dangereux appui ; mais enfin l'opiniâtreté de l'apôtre triompha de la raison du prince. Au milieu d'un sacrifice solennel, interrompant tout à coup la prière, il prend la parole avec véhémence, fait entendre du fond du sanctuaire les trompettes qui doivent, dit-il, annoncer un jour à la terre le jugement de Dieu. Au nom de Jésus-Christ, il rappelle à l'empereur les bienfaits dont le seigneur l'a comblé, et lui reproche amèrement son ingratitude. Toutes les voûtes du temple retentissent d'acclamations et de gémissemens. Conrad, troublé par cette apostrophe violente, cède à l'émotion générale ; il se laisse entraîner, tombe aux genoux de Bernard, et s'écrie : *Je jure de combattre, puisque Dieu m'appelle.*

Tous les seigneurs, tout le peuple l'imitent et répètent ses paroles. Saint Bernard leur distribue les croix, et leur donne un drapeau que le Seigneur, assurait-il, avait lui-même béni. *Telle fut*, dit Michaud, *la fin de cette diète de Spire, qui s'était rassemblée pour délibérer sur les intérêts de*

Digitized by Google

l'empire, et qui ne s'occupa plus que du salut des colonies chrétiennes en Asie.

Les ducs de Bohème et de Turin, le comte de Carinthie, les marquis de Styrie et de Montferrat se rangèrent aussi sous l'étendard de la croix, ainsi que plusieurs prélats, parmi lesquels on remarquait Othon de Frisingne, frère de l'empereur, et qui écrivit une relation de cette croisade. Cet historien, plus religieux que politique, célèbre, comme un miracle, la conversion d'une foule de voleurs et de brigands qui juraient de verser leur sang pour Jésus-Christ. Il ne comprenait pas que cette méprisable tourbe préférait habilement l'espoir d'un brigandage lucratif, autorisé et même honoré, au pillage vulgaire qui ne lui offrait pour perspective que la honte et les supplices.

Les Allemands, encore plus crédules que les Francs, ne tarissaient pas sur les miracles attribués au prophète de la croix. On voit, dans les légendes du temps, que, dans une seule journée, saint Bernard avait fait trente-six miracles. Il se vit une fois au moment d'être victime de l'enthousiasme qu'il inspirait; pressé par une foule

immense qui accourait pour le voir et qui s'accroissait à chaque instant, il allait être étouffé, si l'empereur ne l'eût pris dans ses bras, et ne l'eût, à l'aide de ses gardes, arraché au danger.

Saint Bernard, enivré de sa propre gloire, ne démentait pas, comme sans doute il aurait dû le faire, le don qu'on lui supposait de faire des prodiges, et il appelait lui-même le triomphe qu'il avait remporté sur les irrésolutions de Conrad, *le miracle des miracles.*

Avant de commencer la guerre contre les infidèles, le roi de France convoqua dans Étampes une assemblée, afin d'y délibérer sur les plus sages mesures à prendre pour la conduite de l'entreprise et pour l'administration du royaume. Là le sage et prudent Suger s'efforça vainement encore de retenir l'ardeur de Louis; il ne blâmait pas la croisade, mais il voulait que le roi restât en France, et que, pour une guerre si lointaine dont les périls étaient certains et le succès douteux, il n'exposât point sa personne, son trône et la tranquillité de son pays. Inutilement il lui rappela tous les motifs que la rivalité

de l'Angleterre et la turbulence des grands vassaux devaient lui suggérer pour démontrer la nécessité de sa présence. « Votre » premier devoir, lui disait-il, est d'administrer votre royaume, et non de conquérir la Palestine. »

La voix d'un homme éclairé par la raison humaine était trop faible pour détourner de ses desseins un prince qui, dans son religieux fanatisme, croyait obéir à la voix de Dieu. Louis n'écoutait plus que saint Bernard, n'avait plus de patrie que la Palestine, et jurait par les saints de Bethléem (c'était son serment habituel) qu'il verserait tout son sang pour venger les outrages prodigués par les infidèles à la cité de Dieu, à la foi chrétienne et au tombeau du Seigneur.

La résolution du roi étant irrévocable, il voulut que le choix du chef de la croisade et que celui du régent de la France fussent l'ouvrage d'une libre délibération. On recueillit les suffrages, et Louis fut unanimement proclamé généralissime des croisés. Une commission ayant été nommée pour l'élection du régent, saint Bernard, rentrant dans l'assemblée à la tête des com-

Digitized by Google

missaires, dit ces paroles de l'Écriture, en montrant aux assistans Guillaume comte de Nevers, et Suger, abbé de Saint-Denis, *voilà deux épées, elles nous suffisent.* Une acclamation générale confirma ces choix.

Mais, tandis qu'un faux zèle faisait sortir tant de religieux du cloître pour dominer les rois et armer les peuples, le comte de Nevers, entraîné par un zèle non moins aveugle et dégoûté des affaires temporelles que ses devoirs, sa naissance et ses talens l'appelaient à régir, avait résolu de se faire chartreux. Rien ne put le détourner de ce dessein.

Suger, par une modestie plus convenable à son état, refusa aussi la régence; mais, heureusement pour le roi et pour la patrie, le pape, qui sur ces entrefaites vint en France, força le pieux et modeste abbé à se charger d'un fardeau qu'il soutint avec autant d'habileté que d'éclat *.

On ignorait et l'on ignore encore la naissance de ce grand homme. Sa vie illustra la France. La reconnaissance nationale et la gloire ont consacré son tombeau. Son

* 1147.

premier berceau reste inconnu ; tout ce qu'on sait, c'est qu'à la fin du 11e siècle un homme, dont on ne dit pas le nom, porta dans l'abbaye de Saint-Denis un enfant de neuf à dix ans, le posa sur l'autel, le dévoua ou plutôt l'abandonna à Dieu, et se retira pour ne plus reparaître : cet enfant était Suger.

Suger fut le premier homme, dit un éloquent académicien, *qui, dans ces siècles d'anarchie ait conçu et donné quelques idées de l'administration publique. Né sujet obscur, moine destiné à la solitude, devenu par son seul mérite abbé d'un illustre monastère, il monta un instant sur le trône sous le titre de régent, et la justice de l'histoire place l'abbé de Saint-Denis parmi nos rois entre Charlemagne et saint Louis.*

Il existait sous les premiers rois de la troisième race une louable coutume : assez ordinairement l'héritier du trône était élevé dans le monastère de Saint-Denis. Ainsi, dans son enfance, l'utile contemplation des tombes royales le prémunissait en quelque sorte contre les prestiges séduisans du trône, et il trouvait dans les ombres de la mort de sévères leçons qu'il n'aurait

pu entendre au milieu de l'éclat mensonger des cours.

Là Louis-le-Gros avait appris que les peuples ont des droits et les rois des devoirs; il trouva dans ce monastère le bien le plus rare pour les monarques, un véritable ami. Suger devint le sien; tous deux avaient l'esprit juste et le cœur droit: tous deux étaient animés du noble sentiment qui fait les grands hommes. Ils savaient sacrifier les intérêts privés à l'intérêt général, ils aimaient la justice, ils détestaient l'oppression.

Louis VI, en sortant de cet asile, consacra sa glorieuse vie à la défense du faible, au maintien de l'ordre, à l'affranchissement des communes; il combattit les superbes et protégea les faibles. Son glaive victorieux contraignit une foule de tyrans à la soumission. Éclairé par les conseils de son savant ami, qui lui servait toujours de confident et de guide, s'il ne put dans ce temps de ténèbres s'élever au rang de législateur, il traça par sa ferme administration la route que suivit avec plus de succès l'un de ses plus illustres descendans, et on retrouve dans quelques actes de son

administration le principe des établissemens que nous dûmes depuis à saint Louis.

Lorsque ce roi mourut, Suger conserva presque le même crédit sur l'esprit de son héritier; il avait été l'ami du père, il servit presque de père au fils. Cependant Suger hésitait avec raison à se charger de la régence; il savait combien l'autorité d'un régent, passagère de sa nature, est faible en comparaison de l'autorité royale, et combien elle excite la haine et la jalousie. Si le régent est pris parmi les princes ou les seigneurs les plus puissans, bientôt on l'accuse d'aspirer au trône; s'il est sujet obscur, l'orgueil s'irrite de son élévation et brave souvent son pouvoir. Un moine tenant le sceptre devait offenser la vanité des prélats et la fierté belliqueuse des grands.

Suger mesurait tous ces périls. Sa modestie ignorait la force que devaient lui donner la droiture de son cœur, la fermeté de son âme, et l'étendue de ses talens. L'expérience lui apprit seule, ainsi qu'à la France, qu'il était digne de la gouverner.

Le roi, par ses conseils et avec le secours

du pape, prit les mesures les plus efficaces pour assurer la paix intérieure pendant son absence. On interdit aux seigneurs toute guerre privée, tant que durerait la guerre sainte, et le pontife romain menaça d'excommunication tous ceux qui enfreindraient la paix de Dieu.

Cette paix, ou plutôt cette trève générale, fut le seul résultat utile de ce délire pieux, de cette folie chevaleresque qui devait faire périr tant d'Européens pour obtenir de vaines palmes en Asie, et ruiner tant de princes et de seigneurs pour défendre quelques petits trônes chancelans, nouvellement élevés en Syrie par d'heureux aventuriers.

Les relations de la première croisade nous laissent dans la plus profonde ignorance sur les moyens qu'on prit pour subvenir aux frais d'une si lointaine et si dispendieuse expédition. Il n'en fut pas de même de la seconde croisade, et, quoique à cet égard, la plupart des dispositions administratives, émanées du roi et des chefs des croisés, ne soient pas parvenues jusqu'à nous, on sait cependant que Louis soumit le clergé à de fortes contributions

Digitized by Google

que les prélats accordaient avec peine, mais ne pouvaient refuser sans honte, puisqu'on prenait les armes pour la croix.

Suger, administrateur de la plus riche abbaye, donna l'exemple de ces sacrifices; on peut juger de l'étendue des impôts levés à cette occasion, en observant que la seule abbaye de Fleury fut taxée à mille marcs d'argent. Les larmes et les prières de l'abbé obtinrent difficilement que cette taxe fût réduite à trois cents marcs et cinq cents pesans d'or.

Une autre grande question fut décidée par le roi dans l'assemblée d'Étampes; il s'agissait de savoir si les croisés prendraient, pour se rendre en Orient, la route de l'Italie et de la mer, ou s'ils traverseraient l'Allemagne et la Hongrie. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, représentèrent vainement au monarque français les périls et les dépenses d'une longue marche dans laquelle, après avoir traversé des pays barbares, on se verrait exposé aux piéges tendus par la perfidie trop connue des Grecs; tandis qu'en passant par l'Italie et en s'embarquant sur une flotte alliée, les Français arriveraient

à leur destination, sans rencontrer d'obstacles et sans avoir éprouvé de pertes.

Malheureusement Louis, rassuré par les lettres et les promesses de Manuel, empereur d'Orient, craignit moins de s'exposer à l'inconstance de la cour d'Orient qu'à celle des vents. Il ne tarda pas à s'en repentir; et le secrétaire de ce monarque, Odon de Deuil, qui écrivit une relation de cette croisade, prouve en deux mots, combien cette détermination lui inspirait déja d'alarmes. *Sic terminata fuit*, disait-il, *secunda dies, sed non secunda.*

Les Juifs contribuèrent en grande partie aux frais d'une guerre entreprise pour défendre le tombeau du Dieu que leurs pères avaient crucifié. Le zèle ardent des croisades réveillait une antique haine contre ce peuple dispersé. L'éloquence de saint Bernard les avait sauvés d'une destruction imminente en rappelant aux chrétiens qu'ils devaient conserver avec soin ces témoins vivans de la vérité des prophéties. Mais Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny, déclara que, si l'Evangile défendait de les persécuter, il fallait au moins les punir en leur enlevant ce qu'ils préféraient à tout,

leurs richesses, fruit de l'usure et du sacrilége. Ils furent soumis à d'énormes contributions.

Beaucoup de vieillards, ne pouvant se croiser, léguèrent par testament leurs biens aux pélerins d'Orient. Un grand nombre de barons vendirent leurs terres pour s'équiper. La plupart ruinèrent leurs vassaux, en leur faisant payer les frais de leur armement. Le pape défendit sévèrement aux croisés tout luxe dans leur habillement, dans leur armure, dans leurs équipages. « Vous devez prouver, leur » disait-il, que vous marchez, non à la » gloire, mais à la pénitence. »

* Au moment de son départ, Louis-le-Jeune se rendit solennellement à Saint-Denys, pour y prendre l'oriflamme. Il y vit l'église décorée des portraits de Godefroy de Bouillon, de Tancrède, de Raymond et des autres héros de la Palestine. Le roi, prosterné devant le tombeau de saint Denys, y reçut du pape la pannetière et le bourdon des pélerins. Suger versa des larmes en l'embrassant; il pleurait avec raison sur le délire chevale-

* 1147.

Google

resque, mais impolitique de son roi, sur la folie de son siècle, et sur toutes les plaies que la superstition allait faire à sa patrie.

L'armée royale se réunit à Metz, et Louis, à la tête de cent mille croisés, traversa la Germanie pour se rendre à Constantinople. Eléonore, et un grand nombre de dames, marchaient au milieu de l'armée.

L'empereur Conrad qui avait été le dernier à se décider fut le premier à agir. Il partit avant Louis, avec cent mille Allemands, pour la Palestine. Les premiers croisés s'étaient plaints, sans raison, de la mauvaise foi des Grecs et de l'empereur Alexis Comnène. Il avait appelé l'Occident pour le secourir, et l'Occident accourut pour le dépouiller. Les chefs de la croisade, au lieu de lui rendre les provinces conquises par les infidèles, se les partagèrent; et tout homme de bonne foi doit convenir que dès lors il devenait assez indifférent aux Grecs que leurs villes fussent envahies par des Sarrasins ou possédées par des princes étrangers. De là naquirent nécessairement des semences fécondes de dis-

cordes, et la haine religieuse qui existait déjà entre le culte grec et le culte latin, ne fit qu'aigrir ces ressentimens.

Manuel Comnène régnait alors en Orient. il était fils de Jean et petit-fils d'Alexis Comnène. Ce prince, hardi dans ses expéditions, intrépide dans les combats, aurait été habile en politique, s'il ne l'eût confondue avec l'intrigue; il était non-seulement fin mais fourbe. Ennemi des Latins, comme des Sarrasins, il accueillit avec une feinte bienveillance les ambassadeurs de Conrad, loua magnifiquement son zèle pour la foi, lui promit en abondance des vivres et des secours, pourvu qu'il maintînt une sévère discipline dans ses troupes, et dans le même temps il conclut avec les soudans une trève de douze années, en les avertissant de tous les plans formés par les Latins.

L'empereur grec, déjà en guerre déclarée avec Roger, roi de Sicile, dont il avait pénétré l'ambition, regardait l'arrivée prochaine de trois cent mille Allemands et Français comme un fardeau plutôt que comme un secours, et, croyant que son trône était plus menacé par ses alliés

que par ses ennemis, il augmenta les fortifications de Constantinople, et envoya en Thrace une armée chargée de surveiller avec soin celle de Conrad, dès qu'elle entrerait dans ses États.

L'empereur d'Allemagne arriva sans obstacles jusqu'à Philipopolis ; mais comme il en sortait, quelques soldats grecs attaquèrent son arrière-garde et pillèrent ses bagages. Les Allemands revinrent sur leurs pas et se vengèrent des Grecs, en les massacrant.

Cet événement fut suivi de plusieurs combats ; mais peu de temps après les deux empereurs, tous deux chrétiens, tous deux alliés, tous deux beaux frères et gendres de Béranger, comte de Luxembourg, se réconcilièrent. Cette réconciliation fut froide et peu sincère.

Conrad voulait que son armée jouît, après une longue marche, de quelques jours de repos sous les murs de Byzance; mais l'adroit Manuel sut lui persuader de ne point prolonger son séjour, en lui inspirant la crainte de se voir enlever l'honneur de la guerre par l'arrivée prochaine de Louis.

Digitized by Google

Conrad, trompé par ces conseils, franchit le détroit, et, préférant par un choix funeste la route la plus courte à la moins dangereuse, prit un chemin montueux traversa la Bithynie et la Lycaonie, laissant à sa droite la Phrygie et la Lydie.

Bientôt il se vit égaré dans les déserts de la Cappadoce par des guides perfides. Le peu de villes et de bourgs chrétiens qu'il rencontra, lui fermèrent leurs portes. On lui refusait des vivres, ou il n'en recevait que d'empoisonnés. Partout il trouvait des embuscades et des corps musulmans, que Manuel avait avertis de sa marche. Vainement il opposait à tant de périls, un courage ardent, une fermeté inébranlable ; il ne pouvait ni triompher des attaques sans cesse renouvelées des Sarrasins, qui fondaient fréquemment sur lui à la manière des Parthes, ni les atteindre dans leur fuite rapide.

Enfin, lorsque tant de fatigues et de combats eurent presque décimé son armée, son camp fut investi par une foule innombrable de barbares. Une bataille meurtrière eut lieu ; les Sarrasins firent un carnage effroyable des Allemands qui

perdirent dans cette mêlée les neuf dixièmes de leurs forces.

L'empereur, grièvement blessé de deux coups de flèche, trouva son salut dans l'excès de son désespoir. Il se fit jour au travers de l'immense multitude des ennemis qui l'entouraient, et prit avec ses faibles débris la route de Nicée, espérant dans ce grand désastre trouver un asile sous la tente de Louis, dont on venait de lui annoncer l'arrivée.

Le roi de France, malgré la turbulence des seigneurs et l'indiscipline des troupes, était parvenu sans mésaventures en Hongrie. Là, sa loyauté repoussa les offres, et déjoua les intrigues d'un seigneur hongrois nommé Boric, neveu de l'empereur Manuel; ce rebelle voulait lui ravir la couronne impériale. Mal accueilli par le monarque, il s'introduisit secrètement dans le camp français pour tenter l'ambition de quelques barons, et former avec eux un complot. Le roi le fit arrêter. Dans sa route, Louis avait reçu une ambassade de Manuel. La prolixité des orateurs grecs et leur flatterie déplurent à la rudesse et à la

franchise un peu grossière des guerriers français.

Plus l'arrivée des croisés inspirait d'alarmes à Manuel, plus il s'efforçait de dissimuler sa crainte et ses véritables intentions. L'impératrice et lui adressèrent fréquemment au roi et à la reine Éléonore des lettres affectueuses, dont l'exagération indiquait plus qu'elle ne cachait la fausseté.

Le roi feignit de croire à ses démonstrations amicales; mais, dès qu'il fut sur les terres de l'empire, la vérité des soupçons qu'on lui avait inspirés contre la sincérité de Manuel, se trouva pleinement confirmée. Les vivres promis n'arrivaient pas. Des troupes de brigands apostés lui tendaient des embuches et harcelaient fréquemment sa marche. Louis dissimula son courroux, ou plutôt crut devoir le sacrifier aux intérêts de la cause sainte qui enflammait son zèle : Roger de Sicile cherchait à aigrir son ressentiment, et à lui persuader de s'emparer de Constantinople. Le roi, en loyal chevalier, refusa avec dédain de concourir à cette trahison.

L'accueil que l'empereur des Grecs fit

au roi de France eut une magnificence éclatante, et une apparente cordialité. Le patriarche et tout le clergé vinrent hors de la ville au-devant du monarque français. L'empereur lui proposa une conférence, et Louis, contre l'avis de son conseil, voulant montrer qu'il était au-dessus de toute crainte, entra avec une suite peu nombreuse dans Constantinople. * L'empereur le reçut à la porte de son palais, et le fit asseoir à sa droite sur un trône placé à côté du sien.

Les Français visitèrent avec autant d'étonnement que d'admiration les monumens de la capitale de l'Orient; restes imposans de la grandeur romaine; la magnificence de l'Église de Sainte-Sophie les éblouit; on y célébra avec pompe une messe solennelle. Cette cérémonie fut suivie d'un grand concert et d'un repas splendide.

Le roi impatient d'achever sa grande entreprise se sépara promptement de Manuel. L'empereur lui montra autant de regrets qu'il ressentait de joie de son éloignement. Louis traversa le détroit, mais

* 1148.

Digitized by Google

ne voulut pas s'éloigner de Byzance, avant l'arrivée des renforts qu'il attendait.

Dès que les Français furent campés au delà du Bosphore, les preuves de la mauvaise foi de Manuel s'accumulèrent ; on empêchait les vivres d'arriver au camp, et, pour hâter le départ de l'armée, on s'efforçait d'exciter la jalousie du roi, en répandant les plus fausses nouvelles et les détails de prétendues victoires remportées par Conrad.

Louis se plaignit avec amertume du retard des secours promis et des approvisionnemens qui lui étaient nécessaires. L'empereur, avant de donner la satisfaction qu'on lui demandait, exigea que tous les seigneurs français, excepté le roi, lui rendissent hommage.

Louis rassembla un grand conseil de guerre. Là, l'évêque de Langres, indigné de la conduite de Manuel, proposa formellement, pour assurer le succès de la croisade, d'assiéger Constantinople et de s'en rendre maître. « Vous l'avez en» tendu, dit-il, les Grecs osent vous pro» poser de reconnaître leur domination et » de vous soumettre à leur loi ; ils veulent

» que la force obéisse à la faiblesse et le
» courage à la pusillanimité, sur quels
» services, sur quels exploits peut donc
» se fonder leur orgueil ? Est-ce sur les
» piéges que leur perfidie nous a tendus ?
» Sur les outrages que leurs prêtres nous
» ont prodigués, en prétendant purifier
» par la flamme les autels où nos pontifes
» ont célébré le saint sacrifice ? L'honneur
» nous défend le serment qu'ils nous de-
» mandent ; l'honneur nous ordonne la
» vengeance contre tant d'injures ; Con-
» stantinople n'est qu'une odieuse bar-
» rière entre les chrétiens d'Europe et leurs
» frères d'Asie. Croyez-moi, renversons ce
» funeste écueil. Qu'attendez-vous des
» Grecs ? ne se sont-ils pas laissé enlever
» par les infidèles les plus belles cités de
» l'Asie et le tombeau même du Seigneur.
» Bientôt leur lâcheté abandonnerait By-
» zance aux Sarrasins, et leur ouvrirait
» ainsi les portes de l'Occident. Prévenons
» donc notre ruine par celle de ces traîtres ;
» ne laissons pas, derrière notre armée,
» de perfides alliés, pires que nos ennemis.
» L'Europe vous demanderait un jour comp-
» te de votre imprudence. La guerre que

» nous entreprenons est une guerre sainte ;
» et tous les moyens qui peuvent en assu-
» rer le succès seront justes. La religion et
» la nécessité vous commandent la con-
» quête que je vous propose. Déjà maîtres
» des aquéducs, nous avons un moyen
» facile de contraindre ses habitans à se
» soumettre ; croyez qu'ils ne pourront sou-
» tenir les efforts de nos intrépides cohor-
» tes. Naguère, lorsque nous approchions
» de Byzance, nous avons vu une par-
» tie de ses tours s'écrouler devant nous :
» que nous annonce ce nouveau prodige ?
» Il nous dit que Dieu lui-même nous appelle
» dans les murs de Constantin, et qu'il
» nous ouvrira les portes de cette cité,
» comme il a ouvert à vos pères celles
» d'Antioche et de Jérusalem. » (Relation d'Odon de Deuil, secrétaire du roi).

Ainsi la voix d'un ministre de l'Evangile conseillait la trahison. Les barons français montrèrent plus de loyauté. « Nous sommes
» venus, répondirent-ils, pour défendre
» Jérusalem, et non pour renverser Con-
» stantinople. Les Grecs peuvent être hé-
» rétiques, mais il ne nous est pas plus
» permis de les tuer que de tuer les Juifs.

Digitized by Google

» Dieu nous a chargés de châtier les infi-
» dèles, et non de juger les chrétiens. Une
» fausse politique vous fait oublier les
» maximes de la charité, et jamais vous
» ne pourrez nous faire comprendre que la
» religion puisse approuver ce que l'hon-
» neur défend. » Leur avis prévalut. La
vanité de Manuel fut satisfaite : les che-
valiers français lui rendirent hommage, et
l'armée, s'éloignant du rivage, s'enfonça
dans l'Asie.

Arrivés près de Nicée, les croisés furent
bientôt convaincus de la fausseté des nou-
velles répandues par les Grecs. Ils appri-
rent la désastreuse défaite des Allemands.
Bientôt le malheureux Conrad parut. Louis
s'efforça vainement de le consoler. Tous
deux jurèrent de nouveau de rester unis
et de combattre comme frères d'armes
dans la Palestine. Mais l'empereur changea
bientôt de résolution. Honteux de se voir
sans armée à la suite du roi de France,
son orgueil blessé l'emporta sur son zèle
religieux ; il renvoya en Europe les misé-
rables débris de ses troupes, et revint pres-
que seul à Constantinople où Manuel le

reçut avec une joie alors d'autant plus sincère qu'il ne le redoutait plus.

Louis continua sa marche et traversa la Phrygie. Les ruines d'Ephèse et de plusieurs autres cités célèbres lui attestèrent la faiblesse des Grecs. Leur mauvaise foi ne fut pas moins évidente. Partout les habitans fuyaient à l'approche des Français, et les villes fermaient leurs portes au roi.

Sur ces entrefaites Manuel informa Louis que de toutes parts les Sarrasins s'assemblaient en foule pour l'attaquer; il conseillait aux croisés de se disperser dans quelques villes fortes qu'il leur offrait comme asiles. Louis pénétra le piége et continua sa marche. Arrivé sur les bords du Méandre, il trouva l'armée des Sarrasins décidée à lui en disputer le passage*.

Le courage des Français triompha de tous les obstacles. Animés par l'exemple du monarque, ils se jetèrent dans le fleuve et le franchirent malgré la nuée de traits que leur lançaient les barbares. Après une opiniâtre résistance, les comtes de Champagne, d'Alsace et de Macon enfoncèrent

*. 1148.

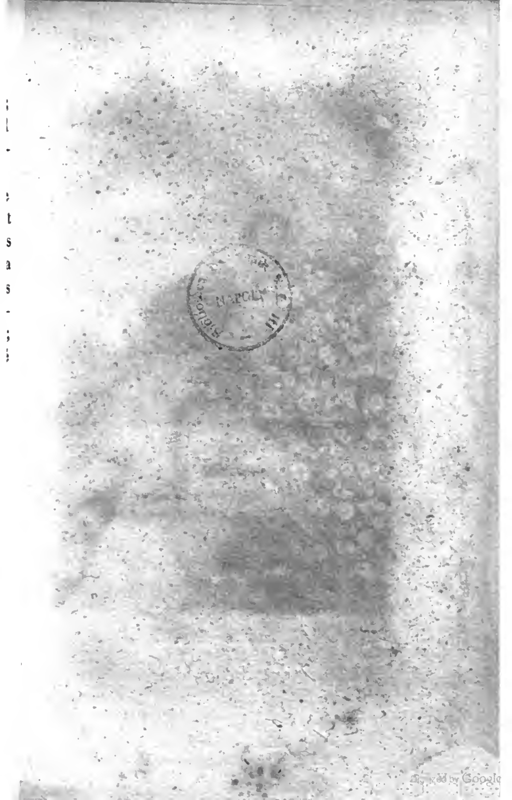
les infidèles ; ils furent mis en fuite et laissèrent les rives du Méandre couvertes de leurs morts. Le roi, qui s'était signalé dans cette journée par sa valeur, s'empara du camp des Sarrasins. Les chrétiens, attribuant à Dieu leur triomphe, racontaient qu'ils avaient vu un ange, vêtu de blanc, guider leur bannière et les conduire à la victoire.

Les musulmans, battus et dispersés, se rallièrent bientôt et cherchèrent l'occasion de surprendre leurs vainqueurs, l'imprudence des croisés ne la laissa pas attendre long-temps. Lorsque l'armée chrétienne traversait les montagnes et les défilés étroits qui séparent la Phrygie de la Pysidie, le seigneur de Taillebourg, chargé de commander l'avant-garde, arrive sur une hauteur où, suivant les ordres du roi, il devait rester toute la nuit. Le contraste de ces sombres forêts, de ces rochers arides, avec la riante verdure d'une vallée fertile qu'on apercevait au pied des monts, excita les regrets de plusieurs chefs et surtout de la reine Éléonore et des femmes qui suivaient l'avant-garde. Le comte de Taillebourg, Geoffroi de Rançon, n'eut

pas la fermeté de résister à leurs prières; il descendit dans la plaine, et, dès qu'il eut abandonné les hauteurs, les musulmans s'en emparèrent.

Cependant le roi et le reste de l'armée s'avançaient avec sécurité. En voyant briller les armes au milieu des bois, ils les crurent occupés par l'avant-garde, et la saluèrent avec joie. Comme on était sans crainte, on marchait sans ordre; les bagages se trouvaient au milieu des colonnes; un grand nombre de soldats avaient jeté leurs armes sur des chariots.

Dès qu'on est engagé dans le défilé, tout à coup les Sarrasins, faisant retentir l'air de leurs hurlemens, se lèvent, s'avancent et se précipitent, le cimeterre à la main, sur les chrétiens désarmés. Les croisés, entourés d'ennemis furieux, serrés entre des rocs escarpés et de profonds précipes, ne peuvent ni marcher en avant ni se retirer. Des roches lancées du haut des monts les écrasent. Le glaive musulman les immole, et d'épaisses ténèbres ajoutent encore à l'horreur que répandent dans les âmes le bruit des torrens, les gémissemens des blessés et les cris des assaillans. On ne


NAPOLI



Trait de courage de Louis le jeune.

Hist. univ. Hist. de Fr.

peut plus ni donner d'ordres ni les exécuter. Une foule de braves est immolée; un petit nombre se fait jour et trouve son salut dans la fuite. Trente seigneurs qui entouraient le roi, le défendent vaillamment et périssent tous à ses pieds.

Louis, resté seul, gravit un rocher. Là, s'adossant à un arbre, il brave intrépidement les efforts de plusieurs musulmans. Les plus audacieux sont renversés par son glaive. Les autres, le prenant pour un simple chevalier, quittent ce combat dangereux et courent piller les bagages.

Bientôt Louis entendit la voix de quelques Français errans. C'était Odon de Deuil qui, à la tête d'un détachement envoyé du camp, cherchait le monarque; il le trouva seul au pied de son arbre, entouré des morts immolés par son glaive. Le roi apprit par eux que les infidèles avaient disparu. Peu de momens après il monte sur un coursier resté sans maître, et, après avoir triomphé par sa fortune et par son courage de beaucoup d'autres périls, il rejoint heureusement son avant-garde et les débris de son armée qui gémissait déjà de sa perte.

Le roi écrivit à l'abbé Suger que, dans ce désastreux combat, il avait perdu quarante des principaux chefs de son armée. Le bruit de la mort du monarque français se répandit alors dans tout l'Occident. L'intérêt inspiré par son courage ne fut point refroidi par son infortune ; on blâmait la témérité d'un général malhabile, mais on ne pouvait voir sans pitié l'infortune d'un chevalier si vaillant.

Ce prince, plus digne d'éloge comme homme que comme roi, donna dans ce grand revers une noble preuve de modestie, et, ne voulant plus, malgré son rang royal, conserver l'autorité militaire après de si grandes fautes, il exigea que l'armée élût un autre chef. Après une vive résistance, elle obéit et choisit pour général un simple chevalier nommé Gilbert, dont chacun vantait la bravoure et respectait l'expérience ; on lui adjoignit Evrard des Barres, grand-maître des Templiers, qui venait d'arriver avec ses chevaliers dans le camp des croisés. Toutes les troupes obéirent sans murmure à ces deux nouveaux chefs, et le roi leur en donna l'exemple. Gilbert fit observer la plus sévère discipline, et rem-

porta plusieurs succès contre les musulmans.

La marche des Français fut un combat presque perpétuel. Trahis par les Grecs, harcelés par les infidèles, privés de tentes et de bagages, affaiblis par la fatigue, par l'intempérie du climat, par une maladie contagieuse, quelques-uns jetaient leurs armes, demandant des fers ou la mort, et tous auraient succombé à leur désespoir, si la fermeté du roi n'eût soutenu leur courage. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure du fleuve Cestius, sous les murs d'Atalie; ils espéraient trouver du repos dans cet asile, leur espérance fut trompée. La ville leur ferma ses portes, leur refusa des secours, et leur vendit, au poids de l'or, des vivres avariés.

Louis, ne pouvant plus résister aux gémissemens et aux murmures de son armée, convoqua un conseil. La majorité fut d'avis de s'embarquer et de se rendre par mer dans la Palestine. Louis combattit vivement cette proposition. « Livre-» rons-nous ainsi, disait-il, tant de bles-» sés, tant de malades, tant de pélerins, » exposés à une mort certaine? Abandon-

» nerons-nous honteusement la route glo-
» rieuse suivie par les premiers croisés,
» héroïques conquérans d'Antioche et de
» Jérusalem ! et quand je partage avec
» vous les travaux, les fatigues, les be-
» soins, les dangers, qui de vous refu-
» serait de partager avec moi le péril et
» l'infortune ? »

Ces paroles excitèrent une forte émotion, mais elle fut passagère; et Louis consentit à l'embarquement. Le gouverneur d'Athalie promit des vaisseaux; on les attendit deux mois, et, lorsqu'ils arrivèrent, il ne s'en trouva pas assez pour embarquer toute l'armée.

Les cris, les gémissemens de ceux qui restaient à la merci des Grecs et des musulmans, déchiraient le cœur du roi. Il consola ces infortunés par des promesses, et donna au gouverneur d'Athalie la plus grande partie de l'argent qu'il possédait, en le chargeant de faire arriver ces malheureux sur les côtes de la Cilicie. Le comte de Flandre et Archambaud de Bourbon prirent le commandement de cette partie de l'armée qui ne pouvait s'embarquer.

Après avoir fait ces dispositions, le roi monta sur sa flotte et partit, en répandant des larmes sur le triste sort des compagnons d'armes qu'il abandonnait. Ceux-ci répondirent à ces touchans adieux par des acclamations et par des vœux pour sa prospérité.

Bientôt les tristes présages de Louis furent vérifiés, les musulmans arrivèrent en foule dans les plaines d'Athalie. Les Grecs refusèrent constamment d'ouvrir leurs portes aux chrétiens. Les croisés, malgré leur petit nombre, repoussèrent vaillamment plusieurs attaques des infidèles; mais enfin l'excès du danger triompha de leur courage. Les deux généraux Archambaud et Thierry, sacrifiant l'honneur à la crainte, se jetèrent sur un navire et prirent la fuite.

Le départ des chefs porta au comble le désordre et l'effroi des soldats. Cependant sept mille les plus intrépides, se divisant en deux colonnes, résolurent de se faire jour, de traverser l'armée des infidèles, de s'ouvrir un chemin glorieux, ou de trouver une mort honorable. Après des prodiges de bravoure, ils périrent presque

tous. Les malades restés dans Athalie furent lâchement livrés à leurs ennemis par les Grecs. Les musulmans les égorgèrent. Athalie sembla bientôt punie par le sort de sa lâcheté. La peste pénétra dans ses murs qu'elle dépeupla presque entièrement.

Après trois semaines de navigation, Louis entra avec sa flotte dans le port de Saint-Siméon, situé à l'embouchure de l'Oronte et à cinq lieues d'Antioche. * Raymond, souverain de cette contrée, vint au-devant du monarque, et le reçut avec autant de pompe que de respect.

Cependant ce prince ressentit moins d'intérêt pour son roi que pour la reine Éléonore; elle lui inspira un violent et coupable amour. Raymond joignait à la beauté qui attire, l'esprit qui séduit. Éléonore, jeune, légère, capricieuse, aimait les hommages et ne pouvait s'accoutumer à la grave piété de son époux qu'elle disait *plus moine que roi*. Leur imprudente liaison excita la jalousie du monarque.

Raymond lui proposait de se reposer quelque temps à Antioche, et d'y concerter

* 1148.

avec lui les mesures convenables pour s'emparer d'Alep et de Césarée. Le roi, dissimulant ses soupçons, vrai motif de son refus, répondit qu'avant de former aucune entreprise, il voulait accomplir son pélérinage à Jérusalem, et persista opiniâtrement dans sa résolution.

Le prince d'Antioche, entraîné par sa passion, forma une conspiration pour retenir le roi malgré lui dans la ville. Louis, instruit de ces trames, les déjoua, enleva la nuit la reine du palais qu'elle occupait, sortit précipitamment d'Antioche, et arriva sans obstacle à Jérusalem, où le roi Baudouin III le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, à son courage et à ses infortunes.

Louis, faisant alors le dénombrement de ses troupes, vit avec une trop juste douleur qu'il avait perdu, en traversant l'Asie, les trois quarts de cette brillante armée sortie de France avec tant de trompeuses espérances, et précipitée par une superstitieuse et aveugle politique dans un vaste tombeau.

Là, le roi retrouva aussi le malheureux Conrad, nouvellement arrivé de Constan-

tinople avec quelques restes de ses phalanges décimées; et ces deux nobles ruines royales, se soutenant mutuellement, rêvaient encore dans leur détresse les conquêtes et la gloire.

Les princes chrétiens convoquèrent une grande assemblée à Ptolémaïs, en 1148: le siége de Damas y fut résolu. Les croisés se mirent en marche et investirent la ville. Le roi de France commandait les croisés. L'empereur Conrad et le roi de Jérusalem combattaient sous ses enseignes. Le patriarche de Jérusalem portait une croix sur laquelle on assurait que Jésus-Christ avait été attaché. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple avaient réuni leurs armes à celles des Français.

Damas, fortifié au midi et à l'est par de profonds fossés et par de hautes murailles, n'était défendu au nord et à l'ouest que par des remparts de terre, des palissades et de nombreux jardins plantés d'arbres épais. On avait fait dans ces jardins plusieurs retranchemens. Ce fut vers cette partie de la ville que les croisés dirigèrent leur attaque.

Le roi de Jérusalem, à la tête des che-

valiers et des chrétiens d'Orient, enfonça, malgré une vive résistance, les rangs de l'avant-garde ennemie ; mais il échoua contre le gros de l'armée. Bientôt l'ardeur de Louis engagea une affaire plus sanglante et décisive, qui fut terminée par la déroute des infidèles. Conrad se distingua dans cette action par un exploit que l'histoire semble emprunter au roman. Défié par un Sarrasin gigantesque, il le combattit, et, d'un coup de sabre, fendit son corps en deux parts. On prétend que ce prodige de force et de vaillance glaça d'effroi les Sarrasins, qui plièrent et abandonnèrent aux croisés les rives de l'Oronte.

L'armée chrétienne occupa le faubourg. On croyait la chute de Damas certaine. Le courage avait assuré la victoire ; la trahison en fit perdre le fruit. Déjà les vainqueurs se disputaient cette nouvelle conquête. Thierry d'Alsace, comte de Flandre, obtint la majorité des suffrages, et ses rivaux jaloux combattirent dès lors avec froideur pour une entreprise dont ils n'espéraient plus profiter.

Les musulmans, informés de ces dissensions, les alimentèrent par leurs intri-

Digitized by Google

gues; et, sous prétexte de négocier, ils envoyèrent, dans le camp, des émissaires qui semèrent la méfiance entre les barons d'Asie et ceux d'Europe. Les premiers proposèrent au conseil de changer le plan d'attaque, parce que les jardins et la rivière, disaient-ils, s'opposaient aux mouvemens et à l'approche des machines de guerre. Ce funeste avis fut adopté, et l'armée, abandonnant l'heureuse position où ses succès l'avaient placée, se porta vers l'autre côté de la ville, qui ne lui présenta plus que des tours et des remparts impossibles à renverser.

Dans le même temps une nombreuse troupe de musulmans, profitant du mouvement des chrétiens, pénétra dans la ville et doubla ainsi les forces de la garnison. Peu de temps après on apprit que les sultans d'Alep et de Mosul arrivaient avec leurs armées. Cette nouvelle porta le découragement dans le camp des chrétiens. Ils s'accusaient tous mutuellement de trahison; on prétendait que le roi de Jérusalem avait été gagné par l'or des musulmans de Damas. Les mêmes soupçons, si l'on en croit Guillaume de Tyr, se répan-

dirent sur les templiers et sur le prince Raymond d'Antioche.

Une ligue, ainsi désunie, ne pouvait plus espérer de vaincre. On leva honteusement le siége de Damas, et dès lors Conrad et Louis, presqu'aussi irrités contre les princes de Syrie que contre les Grecs, résolurent d'abandonner la Palestine et de retourner dans leurs États.

L'empereur exécuta le premier ce dessein, et revint en Germanie; les fatigues et les chagrins qu'il avait éprouvés dans sa funeste expédition, abrégèrent sa vie. Il mourut trois ans après son arrivée en Europe.

Louis, ayant accordé à son armée un repos de quelques mois dans la ville de Jérusalem, s'embarqua à la fin de l'hiver, descendit sur les côtes d'Italie, visita Rome et arriva en France à la tête des faibles restes d'une si brillante armée, sacrifiée sans nécessité, conduite sans talent et presque toute anéantie sans gloire *.

Plusieurs historiens prétendent que dans sa route Louis fut rencontré et pris par la flotte des Grecs. Celle de Roger, roi de

* 1149.

Sicile, arrivant inopinément, le rendit à la liberté. Ce qui doit faire regarder ce fait comme douteux, c'est que Odon de Deuil, secrétaire et confident du monarque, n'en fait aucune mention dans la relation très fidèle qu'il nous a laissée sur cette croisade.

Au malheur public se joignaient encore les chagrins domestiques. La reine Éléonore, par sa légèreté coupable, avait perdu le cœur de son époux ; sa vanité ne s'était point montrée insensible aux hommages du prince d'Antioche ; et l'opinion générale la soupçonnait encore d'une intelligence plus criminelle avec un jeune guerrier sarrasin, aussi remarquable par sa vaillance que par sa beauté.

La seule consolation qui s'offrait au roi de France, après tant de revers, c'était de retrouver son royaume dans un état de prospérité qui excita son admiration, en confondant les lâches impostures des courtisans qui s'étaient efforcés par leurs calomnies de noircir dans son esprit l'irréprochable conduite de l'abbé Suger.

La fermeté, la justice, la sagesse et l'habileté du régent avaient maintenu la

tranquillité publique, puni des brigands, réformé par son exemple autant que par ses lois les mœurs du clergé, contraint les grands au repos, à la soumission, et forcé les vassaux les plus puissans à respecter l'autorité qui lui était confiée.

Ce simple religieux, sans autre appui que son génie, avait tellement triomphé de l'orgueil des prélats et des seigneurs, et leur inspirait un tel respect, que dans leurs lettres ils lui donnèrent souvent le titre de *majesté*. Pour le venger complétement de ses ennemis, Louis reconnaissant lui en accorda un encore plus honorable, celui de *père de la patrie*.

On dut à ce régent la première loi écrite que les rois de la troisième race osèrent publier pour combattre les préjugés de la féodalité et la superstition. Cette loi défendit à un juge d'Orléans de descendre dans l'arène pour soutenir ses arrêts par le glaive; elle défendit aussi le duel à tous les juges des domaines royaux.

L'ardente piété de Louis fut préservée de tout excès par la prudente fermeté de Suger, qui s'opposa avec succès aux prétentions des papes relativement aux inves-

litures. L'abus d'une dévotion mal éclairée couvrait alors la France d'asiles religieux qui offraient l'impunité au crime ; Suger ne laissa plus aux assassins le funeste espoir de trouver un refuge au pied des autels.

Il était impossible d'abattre les châteaux menaçans situés sur toutes les montagnes du royaume, et d'où l'on voyait sans cesse descendre d'orgueilleux tyrans qui répandaient partout l'épouvante et le pillage. Mais Suger, en faisant construire dans les vastes domaines du roi un grand nombre de forteresses protectrices, rassura les peuples et inspira une respectueuse crainte à leurs oppresseurs.

Lorsque l'abbé de Saint-Denis vit que ses conseils ne pouvaient détourner le roi de la funeste croisade, où l'ascendant de saint Bernard l'entraînait, il sut au moins lui persuader de faire payer les frais de cette expédition, non par un peuple déjà trop opprimé, mais par un clergé cupide, qui avait amassé des trésors scandaleux. Dans un tel siècle, la sagesse d'une telle résolution et son succès peuvent passer pour un prodige ; enfin ce dont on peut trouver rarement d'exemple dans l'histoire,

c'est qu'à la fin d'une guerre lointaine, si désastreuse, et pendant l'absence du monarque, dans un temps où le pouvoir royal était si faible, le régent de la France étendit l'autorité du trône, et prépara par ses réglemens le règne des lois.

Dans les premiers momens, la turbulence des seigneurs avait cherché à intimider Suger; mais sa fermeté les déconcerta; il contraignit par la force des armes le comte de Vermandois à abandonner un rebelle qu'il protégeait; il écrivit au duc de Normandie : « Si vous ne venez pas » remplir votre devoir de vassal près de » moi, j'irai vous chercher. » Robert, frère du roi, se révolta; Suger le contraignit à se soumettre. Son courage ainsi que sa justice lui attiraient des hommages universels. Un roi d'Ecosse sollicita son amitié, et les autres monarques de l'Europe demandèrent souvent ses conseils.

La France entière, veuve d'une si brillante armée, éclatait alors en reproches et en plaintes violentes contre saint Bernard. Dans les monarchies comme dans les républiques, le vulgaire porte tour à tour à l'excès son enthousiasme et sa haine. Ceux

qui avaient admiré, exalté avec le plus d'exagération l'abbé de Clairvaux, et qui l'avaient regardé comme un prophète, le traitaient comme un imposteur.

« Où sont, s'écriait une foule de nobles » ruinés, de femmes sans époux, de filles » privées de dot et d'orphelins sans ap- » pui, où sont les triomphes qu'il nous » promettait? S'il eût été inspiré, ses ora- » cles seraient-ils démentis? pourquoi sor- » tait-il de la retraite où ses devoirs le rete- » naient? pourquoi, renonçant à la prière » et à la méditation, est-il venu tromper » les rois, égarer les peuples, entraîner la » nation dans l'abîme? »

Le pape Innocent II lui-même, oubliant sans doute avec quelle ardeur il avait provoqué cette nouvelle croisade, s'était écrié, en apprenant les désastres de la Palestine : « Faut-il donc qu'un moine seul » décide de si grandes destinées, et que les » princes de la terre ne puissent diriger » leurs conseils et gouverner leurs peu- » ples que d'après ses ordres. »

L'abbé de Clairvaux, désespéré de voir que tout le sang versé retombait sur lui, ne pouvait supporter le poids de ces re-

proches et la chute de sa renommée. Il s'indignait surtout, lorsqu'on lui appliquait ses propres paroles qu'il avait adressées autrefois au fanatique Rodolphe, persécuteur des Juifs. « Cet homme, » avait-il dit, n'est envoyé ni de Dieu ni » des hommes. Est-ce en qualité de moine » ou d'ermite qu'il prétend remplir un » devoir en prêchant les peuples ? Qu'il » sache que le devoir d'un religieux n'est » pas d'enseigner, mais de pleurer. » Homme sans pudeur et sans âme, dont » la folie a été placée sur un chandelier » pour être vue de tout le monde, te » crois-tu plus grand que le prince des » apôtres, qui demande au Seigneur : *Frap-* » *perons-nous avec notre épée ?* et peux-tu » répondre à cette question dans un sens » si différent de la réponse de Dieu, qui » dit lui-même : *Remettez votre glaive ;* » *quiconque se servira du glaive périra par* » *le glaive.* »

Vainement l'abbé de Clairvaux employa, pour se justifier, cette même éloquence qui avait entraîné l'Occident en Asie. Vainement il attribua, non sans fondement, la plus grande partie des dé-

sastres de la croisade à la licence, aux vices des croisés, aux fautes des princes et à leur désunion. Chaçun trouvait dans ses maux une sorte d'adoucissement, en les attribuant aux prédicateurs impétueux de cette folle et funeste entreprise.

Le temps nous a conservé cette apologie ; elle se trouve dans le deuxième livre de la méditation, qu'il adressa au pape Eugène III. « Très-saint père, lui disait-» il, si le retard de ma justification venait » d'indifférence ou de dédain, j'en rougi-» rais et je m'avouerais coupable. Mais » l'épreuve des calamités que nous en-» voyait la Providence m'accablait à tel » point, qu'elle me rendait incapable de » tout travail, et semblait même sus-» pendre momentanément ma vie. Dieu » paraît avoir jugé l'univers avant le temps; » n'écoutant que sa justice et oubliant sa » miséricorde, il n'a épargné ni son peuple » ni même la gloire de son nom. De » toutes parts les nations infidèles, par-» lant avec mépris des peuples chrétiens, » s'écrient avec orgueil : *Où est leur Dieu?* » Cette apostrophe impie ne doit pas nous » surprendre, car tous les enfans de l'É-

» glise, tous ceux qui portaient la croix,
» sont abattus et morts dans le désert, victimes du fer ou de la faim. La discorde
» s'est répandue parmi les princes ; et le
» Seigneur, loin de les guider dans une
» voie salutaire, les a laissés s'enfoncer dans
» un labyrinthe sans issue, où ils n'ont
» trouvé que la douleur et la misère.
» L'épouvante a pénétré dans les palais
» des rois, elle a égaré leur raison. Quelle
» confusion pour nous ! au nom de Dieu,
» nous leur avions promis la sécurité, les
» succès, la victoire, ils n'ont recueilli
» que les alarmes, la honte et la destruction. Cependant peut-on nous accuser de
» témérité, n'avons-nous pas agi d'après
» vos ordres, ou pour mieux dire d'après
» ceux de Dieu même, qui parlait par
» votre bouche. »

Après ces plaintes adressées à la Divinité, plaintes dont l'orateur chrétien ne put se dissimuler lui-même la hardiesse, reprenant le langage d'une résignation plus chrétienne, il cherche quelque consolation dans les exemples que lui fournit l'histoire sainte. « Je répéterai, disait-il, ces mots de David : *Je me*

» *suis rappelé vos jugemens, Seigneur, et* » *j'ai été consolé.* » Il se compare ensuite à Moïse et à son peuple, que Dieu ne fit pas entrer dans la terre qu'il leur avait promise. « Mais le peuple hebreu, continue le savant abbé, avait la tête dure ; » il murmurait toujours contre le Seigneur, » je l'avoue; ils étaient incrédules et rebelles : et les peuples chrétiens, que sont-ils » donc aujourd'hui ? Qu'ai-je besoin de » dire ce qu'ils avouent eux-mêmes ? Quel » succès pouvaient espérer *ceux qui en marchant revenaient toujours sur leurs pas,* » *et dont le cœur retournait toujours en* » *Égypte*. Eh bien si les Hébreux ont péri » à cause de leurs iniquités, nous étonnerons-nous que ceux-ci, se rendant cou» pables des mêmes crimes, éprouvent les » mêmes châtimens ? »

Ces courtes citations d'une longue apologie indiquent suffisamment l'amertume des accusations dont saint Bernard se voyait l'objet, et la confusion que lui causait l'excès des malheurs attirés sur l'Occident par son éloquent fanatisme.

Il était difficile dans ce siècle qu'aucun roi et qu'aucun peuple se livrassent quel-

ques momens au repos. La politique était sans bonne foi, les lois sans force, l'ambition et la cupidité des seigneurs sans frein.

Louis, à peine remis des fatigues de la croisade, crut devoir s'armer en faveur du comte d'Anjou, dépouillé par le roi d'Angleterre; il entra en Normandie et reprit quelques places sur les Anglais. Le comte d'Anjou, peu reconnaissant de ce service, se révolta contre son suzerain, et les Anglais profitèrent de cette discorde.

Eustache, fils du roi anglais Etienne, vint implorer la protection de Louis et lui rendre hommage. Le comte d'Anjou, effrayé de ce rapprochement, se réconcilia avec le monarque, et parvint ensuite à se rendre maître de la Normandie. Ce comte, bigot, déloyal et ambitieux, mourut peu de temps après cette victoire, laissant un fils nommé Henri, qui fut plus habile, et devint plus puissant que lui. Ce jeune prince reçut en partage l'Anjou, le Maine et la Normandie, et bientôt nous verrons qu'il réunit l'Angleterre à ses vastes possessions, qui acquirent encore un immense accroissement par l'imprudente politique du roi de France.

* Louis ne pouvait supporter le caractère léger de la reine Eléonore; il voulait la répudier. La sage résistance de Suger retarda cette funeste résolution, dont le résultat devait être le démembrement du royaume. La passion jalouse du monarque céda aux graves conseils de son ministre. Mais, par malheur pour la France, Suger mourut **. La raison, qui par sa voix éclairait le trône, disparut avec lui : l'antipathie des deux époux croissait chaque jour; les caprices de la reine irritaient Louis; la superstitieuse dévotion de ce prince ennuyait la reine. L'aversion l'emporta sur la politique. Un conseil, rassemblé à Beaugency, cassa le mariage du roi, sous prétexte de parenté, et Louis, toujours loyal, même à ses dépens, rendit à Éléonore, en se séparant d'elle, la Guienne et le Poitou, riche dot qui augmenta bientôt la puissance d'une couronne rivale.

En accordant à Suger le juste hommage que méritaient ses grands talens, l'impartialité de l'histoire défend cependant d'oublier ses faiblesses. Il partagea quelque temps les erreurs et le luxe des prélats de

* 1150. ** 1151.

son siècle; mais il eut un mérite presque aussi rare que la perfection, celui d'écouter des leçons austères et de réformer lui-même ses penchans.

Saint Bernard, qui lui avait adressé de vifs et de justes reproches sur son luxe personnel et sur la corruption des mœurs de ses moines, rendit une éclatante justice à l'ordre qu'il avait fait rentrer dans son monastère.

Ce qui pourrait encore étonner ceux qui ne connaîtraient pas l'influence inévitable des opinions contemporaines sur les caractères les plus fermes et sur les esprits les plus justes, c'est que Suger, dont la voix avait si courageusement résisté aux avis funestes qui entraînèrent Louis et cent mille français en Palestine, s'occupait, à la fin de ses jours, du projet d'une nouvelle croisade, et voulait consacrer au succès de cette entreprise la plus grande partie des trésors de son abbaye. Les nouvelles désastreuses venues de l'Orient, et la crainte de voir le saint sépulcre profané de nouveau par les infidèles, avaient excité dans son âme pieuse une douleur qui troublait alors sa froide raison.

Digitized by Google

Éléonore et ses riches domaines étaient une proie trop tentante, pour que l'ambition de plusieurs seigneurs ne cherchât pas à s'en emparer. Thibaut, comte de Chartres, essaya de l'enlever ; mais cette princesse, instruite de ses desseins, lui échappa et arriva sans obstacle à Tours. Là, un autre ravisseur l'attendait ; c'était Geoffroi, l'un des frères du nouveau comte d'Anjou. Elle trouva encore le moyen de se dérober à ses poursuites ; arrivée en Guienne, elle offrit elle-même sa main à l'heureux Henri, qui vit passer ainsi sous son pouvoir les plus belles provinces de la France, la Normandie, le Maine, l'Anjou, le Poitou et la Guienne *.

Ce prince, ardent, aimable et brave, devait en effet l'emporter sur un monarque triste et dévot aux yeux d'une reine galante, qui préférait les qualités brillantes aux vertus.

Le roi de France détestait la femme qu'il avait répudiée ; mais il ne pouvait voir sans un profond chagrin que de si belles provinces vinssent tout à coup accroître la force d'un vassal déjà trop puissant ; et,

* 1152.

dans l'espoir de l'affaiblir, il forma promptement une alliance intime contre Henri avec Étienne, roi d'Angleterre, et le comte de Blois. Bientôt il entra en Normandie à la tête de son armée, et assiégea le fort Neumarchais, près de Gournay.

Henri accourut trop tard pour le défendre; ce fort s'était déjà rendu. Henri se borna dans cette campagne à relever les fortifications de ses autres châteaux. Ce prince habile connaissait le caractère de Louis. Persuadé que ce monarque avait plus de vanité que de fierté, il apaisa ses ressentimens par une feinte soumission, obtint une trève nécessaire à ses vues ambitieuses, et descendit ensuite en Angleterre pour combattre Étienne, qui le traitait toujours d'usurpateur.

Le sort semblait alors favoriser constamment la fortune de Henri. Le roi d'Angleterre perdit à cette époque son fils Eustache, et, n'ayant point d'autre enfant, il consentit à reconnaître Henri pour son successeur, à condition que celui-ci le laisserait jouir paisiblement de la couronne pendant sa vie. Cet arrangement termina la guerre.

Digitized by Google

* Peu de temps après Étienne mourut. Henri monta sur le trône d'Angleterre ; et Louis, toujours faible quoique vaillant, lui rendit Neumarchais et Vernon pour la modique somme de deux mille marcs d'argent.

Henri II, satisfait de se voir beaucoup plus puissant que son suzerain, vint sans répugnance rendre solennellement hommage à Louis pour la Normandie, la Guienne, le Poitou, l'Anjou, la Touraine et le Maine. Ce fut ainsi que, par une habile déférence et un feint abaissement, il se fit légalement confirmer la légitime possession des deux tiers d'un royaume perdu par la légèreté du monarque français.

** A peu près dans le même temps, Louis épousa Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, et maria sa sœur, qui se nommait aussi Constance, à Raymond, comte de Toulouse.

La nouvelle reine n'était pas encore en route pour la France, et déjà de nouveaux soupçons étaient entrés dans le cœur du roi. On répandait le bruit que la princesse d'Espagne, destinée au trône de France, était le fruit d'une union illégitime.

* 1154. ** 1154.

Google

Louis, pour s'en assurer, se rendit en Espagne sous le prétexte d'un pieux pélerinage; il y fut accueilli avec magnificence par le monarque de la Péninsule. La fausseté des bruits répandus sur la naissance de la reine lui fut prouvée. Il revint en France et convoqua * à Soissons une grande assemblée; tous les seigneurs qui y assistaient, pressés par le roi de mettre un terme à leurs discordes, jurèrent de maintenir entre eux la paix pendant dix années.

Dans la même année, Henri II et Louis conférèrent ensemble et signèrent un traité d'alliance et d'amitié. Jamais il n'en fut conclu de plus formel, de moins observé et de plus promptement rompu. Cependant voici les termes de l'engagement inviolable qu'avaient contracté les monarques pour conserver la paix entre les deux royaumes. « Nous voulons que tout le monde sache » que telle est et telle sera désormais notre » amitié, que chacun de nous défendra la » vie de l'autre, ses membres, sa dignité, » ses possessions. Moi, Henri, j'aiderai de » toutes mes forces Louis, roi de France, » mon seigneur; moi, Louis, je secourrai

* 1155.

» de tout mon pouvoir Henri, roi d'Angleterre, mon homme et mon vassal, sauf
» néanmoins la foi que nous devons réciproquement à nos vassaux tant qu'ils
» nous seront fidèles. »

Le monarque anglais, aussi adroit en politique qu'impétueux dans les combats, ne perdait pas une occasion d'étendre ou son pouvoir ou son influence. Il gagna tellement la confiance de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, que celui-ci, partant pour Jérusalem, mit sous sa protection ses États et son fils. Non moins actif dans sa politique intérieure, Henri se rendit successivement maître de tous les châteaux-forts d'Angleterre, abattit l'orgueil féodal, et devint maître absolu de ses sujets. Se trouvant ainsi à l'abri de toute opposition et de toute diversion dans son pays, il débarqua en France, enleva Amboise au comte de Blois, porta la guerre en Bretagne, et contraignit Conan de Richemont, duc des Bretons, à lui céder la ville de Nantes.

Louis-le-Jeune, jaloux de tant de succès, ménageait cependant encore par prudence un rival qui chaque année devenait plus

redoutable; il donna même sa fille Marguerite en mariage au fils aîné de Henri*. Mais le roi d'Angleterre, dont l'ambition semblait devenir plus insatiable par les faveurs de la fortune, forma le projet de s'emparer de Toulouse. Cette entreprise lassa la patience de Louis, et renouvela la guerre entre les deux rois.

Henri, comme tous les princes habiles, connaissait son siècle, son peuple, et les dominait. Loin de se borner à ces levées de troupes féodales qui ne donnaient qu'une force précaire, il ne demanda à ses vassaux que des tributs, et avec leur argent il se forma une armée soldée qui s'éleva au nombre de vingt mille hommes. Elle était composée de ces aventuriers ou brigands, triste fruit de l'anarchie et des croisades; ils ne vivaient que de pillage et répandaient partout l'effroi et la dévastation. On les nomma *Brabançons*, *Côtereaux*, *Routiers*.

Les seigneurs achetaient d'eux tour à tour ou le repos ou des secours passagers. Le roi d'Angleterre, en les prenant à sa solde, rendit ses succès plus rapides, et

* 1158.

délivra plusieurs contrées des brigandages de ces bandes redoutables.

Robert de Dreux, envoyé en Languedoc par Louis, fit de vains efforts pour arrêter la marche du roi d'Angleterre. Henri s'empara d'un grand nombre de places et assiégea Toulouse. Mais bientôt Louis, accourant lui-même sous les murs de cette cité, força les lignes ennemies et pénétra dans la ville *.

Le monarque anglais leva le siége; mais, tandis qu'il prétendait s'éloigner par respect pour ne point combattre personnellement son seigneur suzerain, il fit entrer une partie de ses troupes dans le duché de France, et força par cette diversion le monarque français à revenir défendre ses propres domaines.

Les succès de cette campagne furent balancés, et la révolte de quelques seigneurs détermina Louis à conclure une trêve avec l'Angleterre. La contestation relative à Toulouse resta indécise. Richard, second fils du monarque anglais, reçut la promesse d'épouser une fille de Louis

* 1159.

et d'obtenir pour apanage le duché de Guienne.

Le midi de l'Europe se vit alors troublé par la rivalité de plusieurs prétendans qui se disputaient la chaire pontificale après la mort d'Anastase IV et d'Adrien IV, successeurs d'Eugène III.

L'empereur Frédéric Barberousse se déclara en faveur d'un pape ; élu sous le nom de Victor. Son concurrent, Alexandre III, proclamé par une autre faction, fut appuyé par les vœux des rois de France et d'Angleterre. Victor obtint une décision favorable à sa nomination dans un concile tenu à Pavie, où se trouvèrent les rois de Hongrie, de Bohème et de Danemarck.

Les ambassadeurs français et anglais lui refusèrent leur assentiment. Son rival Alexandre vit sa nomination confirmée par les conciles de Beauvais et de Toulouse. Les Espagnols y grossirent son parti *. Alexandre, vaincu en Italie, se réfugia en France en 1162, et, du sein de cet asile, il excommunia son adversaire.

L'empereur d'Allemagne, pour terminer ces dissensions, proposa, à la vérité sans

* 1162.

succès, le moyen le plus propre à multiplier les difficultés et à les rendre inextricables : c'était d'élire un troisième pape.

A cette époque la reine Constance, protectrice déclarée d'Alexandre, mourut, et Louis épousa Adelaïde de Champagne, unie par les liens du sang à l'antipape Victor. Cet événement releva les espérances de ce pontife. Ses agens persuadèrent au roi de venir à une conférence qui devait avoir lieu entre Dijon et Dole, et dans laquelle Alexandre et Victor se trouveraient pour terminer leur différend.

Victor y vint ; Alexandre refusa de s'y rendre. Louis y parut sans défiance avec une faible escorte. Mais bientôt l'arrivée de l'empereur, avec une suite si nombreuse qu'elle ressemblait à un corps d'armée, excita la juste inquiétude du monarque français.

Le chancelier de Frédéric prit un ton hautain et presque menaçant, déclarant qu'une décision relative à l'élection d'un pontife romain appartenait exclusivement à l'empereur. Le roi, souriant de cette orgueilleuse prétention, lui répondit que, *lorsque Jésus-Christ avait confié à saint*

Pierre le soin de paître ses brebis, il n'avait pas exclusivement parlé de celles de la Germanie.

Tout semblait présager des hostilités auxquelles le roi de France ne s'était pas préparé. Heureusement l'approche du roi d'Angleterre, qui vint à Dijon pour le soutenir, le tira de l'embarras où son imprudence l'avait jeté. Les conférences furent promptement rompues. Les rois de France et d'Angleterre rejoignirent Alexandre sur les bords de la Loire, et lui rendirent les plus grands honneurs ; ainsi ce pontife, chassé de Rome et banni de l'Italie, vit les deux plus puissans monarques de l'Occident marcher humblement à pied devant son coursier dont ils tenaient modestement les rênes.

Un concile convoqué à Tours excommunia l'anti-pape Victor, et enveloppa aussi dans cette excommunication les novateurs connus sous le nom d'*Albigeois*, et qui répandaient avec rapidité leur doctrine dans le midi de la France.

Les fiançailles de la princesse Marguerite, avec le prince Henri d'Angleterre, avaient été jusque-là retardées. On les cé-

lébra. Marguerite devait avoir pour dot Gisors et Neufchâtel. Le roi d'Angleterre, pressé de les posséder, s'en rendit maître par surprise : Louis, offensé de voir sa foi soupçonnée, reprit les armes.

Les deux monarques furent bientôt en présence et au moment de combattre. Mais, comme tous deux, craignant des troubles intérieurs, n'osaient compromettre leur couronne par une bataille, ils convinrent d'une trève et négocièrent. Les deux villes qui avaient été l'occasion de la querelle furent mises en séquestre dans les mains des chevaliers du Temple. Cet article étant convenu, on conclut la paix.

Henri II, par son courage et par sa fermeté, était parvenu à soumettre à sa volonté l'orgueil des barons d'Angleterre. Le clergé lui opposa plus de résistance. Le plus opiniâtre de ses adversaires fut le chancelier Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. Le pape avait rendu des décrets fulminans contre tous les usurpateurs des biens de l'Église. Becquet, voulant les faire exécuter strictement en Angleterre, refusa de reconnaître la juridiction des juges séculiers, et se permit

même d'excommunier un vassal de la couronne.

Le roi, peu accoutumé à rencontrer des obstacles à sa volonté, convoqua à Westminster une assemblée d'évêques, et voulut les contraindre à punir ce prélat rebelle; mais ces évêques prirent ouvertement le parti de l'archevêque.

Alors Henri, réunissant autour de lui, à Clarendon, un grand nombre de barons anglais, leur fit jurer de maintenir la juridiction réglée par les coutumes. Becquet, menacé par tous ces barons, prit la fuite et chercha un asile en France.

Le roi d'Angleterre écrivit au pape, et le pria d'investir l'archevêque d'Yorck des pouvoirs de légat. Après quelque résistance le souverain pontife y consentit. Henri crut alors qu'il obtiendrait promptement la déposition de Becquet; mais l'archevêque d'Yorck ne montra plus, comme légat, la docilité qu'on attendait d'un sujet; il refusa de prononcer la déposition.

L'impétueux Henri, déposant alors, de sa propre autorité le prélat, ordonna la saisie de ses biens; Becquet en appela à

Dieu, et se sauva une seconde fois en France. Le monarque anglais écrivit à Louis, que Thomas, archevêque déposé, s'était échappé de son royaume, comme un traître : Louis accueillit froidement ses ambassadeurs et répondit « qu'il ne comprenait pas comment Becquet n'était plus » archevêque, et en vertu de quel droit on » pouvait l'avoir déposé. »

Cependant une nombreuse assemblée, tenue à Northampton, avait condamné l'archevêque de Cantorbéry, comme coupable de félonie pour avoir violé son serment. La cour de Rome n'osait faire éclater son indignation contre les Anglais ; la fierté du caractère de Henri arrêtait les foudres romaines. Le roi de France se déclarait hautement protecteur de l'archevêque proscrit. Henri lui demanda une conférence à Gisors ; elle n'eut aucun résultat.

Le roi d'Angleterre se vit obligé de retourner précipitamment dans ses États pour réprimer une révolte excitée par les prêtres, dans le pays de Galles. Lorsqu'il eut forcé les rebelles à se soumettre, il revint en France. Une nouvelle confé-

rence eut lieu entre les deux rois. On y confirma les anciens traités de paix, en évitant de parler de la question relative au prélat proscrit.

Louis-le-Jeune avait, inutilement jusqu'à cette époque, désiré et espéré un fils *. Enfin cet héritier du trône, si vivement souhaité par lui, naquit en 1165. Le roi, attribuant sa naissance à l'ardeur de ses prières, donna à ce jeune prince, appelé Philippe, le surnom de *Dieu donné*. La gloire de son règne lui mérita depuis celui d'Auguste.

La nuit qui précéda la naissance de Philippe, Louis crut voir en songe la reine accouchant d'un fils et présentant à tous les seigneurs français une coupe pleine de sang. Cette même disposition à la crédulité qu'on retrouve dans tous les siècles, avait autrefois pareillement adopté la prédiction des destinées belliqueuses d'Alexandre par un songe de sa mère.

Cette même année on reçut dans l'Occident les plus désastreuses nouvelles de la Palestine. Le roi, dont les revers n'avaient pas refroidi le zèle, établit sur toutes les

* 1165.

terres en France, tant laïques qu'ecclésiastiques, un impôt pour secourir les chrétiens d'Orient dans leur détresse. Le roi d'Angleterre imita son exemple. Ce fut ainsi que le fanatisme du temps concourut à l'accroissement de l'autorité royale, et que peu à peu on reconnut aux monarques le droit de lever des taxes sur leurs sujets.

Ce tribut devint une cause de querelle entre la France et l'Angleterre. L'archevêque de Tours prétendait que l'impôt levé en Touraine devait être versé entre ses mains, pour être réuni aux autres produits de la taxe imposée sur les possessions des vassaux des rois de France. Henri refusa d'y consentir, malgré la réclamation de Louis.

Un procès du comte d'Auvergne vint ajouter de nouveaux alimens à la discorde. Ayant été dépouillé par son oncle, il le cita au tribunal du roi d'Angleterre comme duc de Guienne. D'un autre côté son adversaire eut recours au monarque français comme seigneur suzerain. Les deux rois prirent les armes, et les deux peuples furent ainsi victimes de ces disputes féo-

dales, fruit inévitable d'un système de gouvernement absurde, où le droit était toujours incertain et cédait toujours à la force.

Toutes ces questions féodales, entre un suzerain et des vassaux aussi puissans que lui, étaient autant de nœuds gordiens qu'on ne dénouait que par l'épée. Henri incendia Chaumont. Louis livra Andely aux flammes. Une trève suspendit ces désastres.

Ce fut cette même année que mourut la reine douairière, Mathilde, princesse qui mérita, par ses vertus, par son habileté, par son courage, une juste célébrité. Les malheurs qui suivirent sa mort, et les discordes qui éclatèrent dans la famille royale, ne firent que trop sentir aux Anglais l'étendue de cette perte. Le turbulent caractère d'Éléonore, n'étant plus contenu par elle, excita entre son époux et ses fils la haine la plus irréconciliable. Cette reine, fléau de deux couronnes, après avoir outragé et ruiné son premier époux, le roi de France, remplit d'amertume, par ses intrigues, la fin du règne de Henri.

Le roi d'Angleterre et l'archevêque de

Cantorbéry étaient tous deux trop opiniâtres pour qu'aucune voie conciliatrice pût terminer leur différend. Le pape, croyant sa puissance intéressée à la cause du prélat, le nomma son légat en Angleterre. Armé de ce pouvoir, Becquet s'en servit avec violence, excommuniant tous les partisans de l'autorité royale.

Louis fomentait ces dissensions; et, pour accroître les embarras de son rival, il prit hautement le parti de Eudes de Bretagne, qui accusait Henri d'avoir séduit et outragé sa fille.

Les deux monarques se rendirent à une conférence où se trouvèrent deux légats du pape et un grand nombre de seigneurs. Cette conférence aigrit les esprits au lieu de les rapprocher. Henri refusa de reconnaître l'autorité de son suzerain. Le cardinal de Pavie, légat, montra pour le roi d'Angleterre une partialité qui choqua le roi de France. Les négociations furent rompues. Le pape, ménageant les deux partis, défendit à Becquet de continuer ses violences, et lui écrivit en même temps des lettres qui contredisaient secrètement ses défenses officielles.

On reprit les armes; Henri, voyant plusieurs seigneurs de la Normandie et de la Touraine se déclarer contre lui, apaisa Louis par une feinte soumission; il promit, ainsi que ses deux fils Henri et Richard, de rendre au monarque français le même hommage que ses prédécesseurs, et de remplir envers lui les devoirs d'un fidèle vassal.

La paix fut retardée par une vive querelle élevée entre un seigneur et un baron d'Angleterre. Un duel fut la suite de cette contestation. Guy de Lusignan tua dans ce combat le comte de Salisbury, et le roi d'Angleterre appuya fortement les plaintes de la famille du comte qui demandait vengeance. Lusignan, condamné, dut sa fortune à son malheur, car, étant forcé, de fuir, il se rendit en Palestine, et devint roi de Jérusalem.

Ses possessions en France étaient livrées au pillage par les Anglais. Louis arrêta le cours de ces dévastations; il força les Anglais à se retirer. La crainte de ses armes contraignit enfin le roi d'Angleterre à conclure la paix aux conditions qui lui furent dictées par le monarque français : Henri

renouvela publiquement son hommage pour la Normandie et pour les autres seigneuries qu'il possédait en France. La charge de grand sénéchal fut rendue à son fils Henri. Enfin le roi d'Angleterre promit de se réconcilier avec Becquet, pourvu que ce prélat vînt faire devant lui quelque acte de soumission. Becquet y consentit, mais avec une restriction jésuitique ; car il jura d'obéir à tous les ordres de son roi, pourvu que l'honneur de l'Église n'y fût pas compromis.

Henri, avant de se séparer de Louis, lui demanda la permission de lui confier son fils Richard, pour le faire élever dans sa cour. A cette époque le crépuscule des lumières et de la civilisation ne paraissait encore que dans les écoles de la France.

Henri, de retour en Angleterre, donna de nouveaux sujets de plaintes à ses ennemis. Il fit couronner, à Wesminster, son fils Henri par l'archevêque d'York, au préjudice des droits de celui de Cantorbéry; et, au mépris des anciennes coutumes ; il laissa en Normandie la jeune reine sa belle-fille, Marguerite de France,

de sorte qu'elle ne fut point couronnée avec son mari.

Louis, regardant cet oubli comme un affront, prit les armes ; Henri, pour éviter la guerre, vint trouver le roi et apaisa son ressentiment, en lui offrant toutes les réparations qu'il désirait.

Cependant Becquet, bravant toujours l'autorité du roi d'Angleterre, ne cessait d'exciter contre lui l'ambition du clergé et l'orgueil des barons mécontens. La patience n'était pas la vertu de Henri. Irrité par les intrigues de l'opiniâtre prélat, un mot cruel lui échappe. « Est-» il possible, dit-il un jour, que parmi » tant de serviteurs que j'ai comblés de » grâces et de bienfaits, il ne s'en trouve » pas un assez fidèle pour me venger d'un » prêtre turbulent qui sème les troubles » dans mon royaume. » Animés par ces paroles imprudentes qu'ils regardent comme un ordre et comme un arrêt de mort, quatre nobles anglais courent à Cantorbéry, entrent dans la cathédrale et massacrent l'archevêque au pied des autels le 29 décembre 1170.

Au bruit de cet assassinat le peuple an-

glais fut consterné, la cour saisie d'effroi et l'Eglise indignée. Le roi de France demanda au souverain pontife une éclatante justice de cet attentat, qui, tout en blessant son zèle pieux, flattait sa haine secrète et lui donnait des armes contre son rival.

* Vainement Henri envoya des ambassadeurs à Rome pour se justifier. Le souverain pontife, refusant de les recevoir, exigea que le monarque anglais se soumît au jugement du Saint-Siége et se purgeât par serment du meurtre qui lui était imputé : soumettre les rois au jugement d'un prêtre, c'était évidemment proclamer la souveraineté temporelle de Rome, et changer le gouvernement féodal de l'Europe en théocratie.

Mais la superstition du siècle fermait les yeux des peuples et même ceux des princes sur cet étrange abus d'un pouvoir purement spirituel. Henri, cédant à l'orage, abaissa la couronne devant la tiare, et il comparut en accusé dans la ville d'Avranche, au milieu d'une assemblée nombreuse, présidée par les

* 1171.

cardinaux Albert et Théodin, légats du pape.

Là, ce prince jura sur l'Évangile qu'il n'avait pas commandé cet abominable meurtre ; mais, comme ce crime était commis en son nom, il promit aux légats toutes les satisfactions qu'on exigerait de lui. Ceux-ci le condamnèrent à entretenir, pendant un an, deux cents gentilshommes en Palestine, à casser tous les décrets rendus par lui contre les droits du clergé, à restituer à l'église de Cantorbéry les biens dont il l'avait dépouillée, et à se rendre lui-même en Espagne, dès que le pape le lui ordonnerait, pour secourir les princes chrétiens contre les Maures. Après avoir prononcé cet arrêt, les légats, conduisant le roi hors de l'église, le firent mettre à genoux sur la place publique, et lui donnèrent l'absolution. En la recevant, il ajouta la promesse de partir pour la Palestine, si le souverain pontife l'exigeait.

* Henri, décidé à désarmer tous ses ennemis par sa soumission, se réconcilia aussi avec le roi de France, en faisant

* 1172.

couronner la jeune reine Marguerite. Avant cette cérémonie cette princesse vint à la cour de France avec son époux.

* Louis connut avec une secrète satisfaction, par leurs confidences, leurs vues ambitieuses et leurs dispositions à secouer le joug de Henri. Il encouragea le jeune prince à exiger la Normandie comme apanage et lui promit l'appui de ses armes pour l'obtenir.

Tel est l'aveuglement des hommes ; Louis, dont les contemporains vantent la probité, et qui n'aurait point osé se soustraire aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion superstitieuse, ne croyait pas violer les préceptes de l'Évangile en enfreignant ceux de la morale. Ce monarque dévot, qui avait compromis sa fortune, sa couronne, son peuple et sa vie pour aller défendre dans l'Orient le tombeau de Jésus-Christ, fomentait sans scrupule la révolte des fils d'un roi son allié contre leur père, et c'était en quittant les autels d'un Dieu de charité, qu'il excitait dans un État voisin la guerre civile, et semait la discorde au sein d'une famille royale.

* 1173.

Digitized by Google

Le jeune roi Henri, encouragé par ses conseils, retourna en Angleterre, demanda hautement à son père de lui céder la Normandie, et, sur son refus, se sauva en France où il prit les armes.

Sa mère Éléonore entraîna dans sa révolte les deux autres fils du roi, Richard et Geoffroi, qui soulevèrent en leur faveur une partie de la Guienne et de l'Anjou. Un grand nombre de seigneurs normands embrassa la cause du jeune Henri, et le roi de France se déclara ouvertement pour lui.

Le roi d'Angleterre ne montra pas dans cette crise la même faiblesse qui l'avait humilié aux pieds du pape. Intrépide contre toute arme qui ne partait pas du Vatican, il prit à sa solde vingt mille Brabançons, et marcha contre ses ennemis. Cependant le comte de Flandre lui enleva Aumale et Neufchâtel. Louis, avec le jeune Henri, assiégeait Verneuil. Le monarque anglais accourut pour faire lever le siége, mais on le trompa par des propositions de paix: tandis qu'il négociait, Verneuil capitula; et Louis, s'étant fait donner des otages, se retira. Les Bretons s'étaient aussi révol-

tés. Henri les combattit et les vainquit près de Dôle. On convint d'une conférence à Gisors. Les deux rois et les trois princes s'y trouvèrent, mais ils se séparèrent sans avoir pu s'accorder.

Au milieu de ces orages, Henri, qui n'ignorait pas le poids que pouvait donner à sa cause l'appui de Rome, écrivit au pape, implorant sa protection dans les termes les plus humbles. « Mon royaume, lui disait-
» il, est sous votre juridiction ; je suis
» votre feudataire ; apprenez donc à mes
» ennemis quelle est l'étendue de la puis-
» sance d'un souverain pontife. Si vous ne
» pouvez protéger le patrimoine de saint
» Pierre avec les armes temporelles, prou-
» vez au moins à l'Europe que vous savez
» le défendre avec le glaive spirituel. »

Le pape, gagné par cette déférence, se déclara en sa faveur, et menaça ses adversaires des foudres ecclésiastiques.

Si Henri était parvenu à trouver dans le Saint-Siége un puissant appui, d'un autre côté un nouvel ennemi vint augmenter l'embarras de sa position. Le roi d'Écosse lui déclara la guerre. Henri battit les Écossais, revint en France, attaqua

Vendôme, la prit d'assaut, et se vit encore forcé de retourner en Angleterre pour combattre de nouveau le roi d'Écosse.

Les humiliations ne coûtaient rien à la politique du monarque anglais; il les regardait comme des ruses de guerre. Décidé à se réconcilier complètement avec le clergé, il se rendit en pélerin au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, s'y fit donner des coups de discipline par les moines, et, reprenant ensuite son glaive royal, il marcha contre les Écossais, les mit en déroute et fit leur roi prisonnier.

Pendant ce temps le roi de France assiégeait Rouen; il était au moment de s'en rendre maître, lorsque le rapide Henri accourut pour le délivrer, coupa les vivres de l'armée française et la contraignit à lever le siége.

Les deux monarques eurent ensuite une conférence où rien ne fut réglé définitivement. On y convint seulement d'une trève entre les deux rois. Henri, profitant de la liberté que cette trève lui laissait, marcha en Poitou contre son fils Richard, et le força de se soumettre : enfin on conclut la paix générale à Amboise.

Le jeune Henri obtint deux places en Normandie et une forte pension; Richard, deux villes en Poitou et la moitié du revenu de ce comté; Geoffroi, la moitié des revenus de la Bretagne, que lui apporta en dot une princesse bretone.

Il ne restait plus qu'un seul point de contestation. Henri différait toujours la conclusion du mariage de son fils Richard, fiancé avec Alix de France. Il voulait que Louis donnât à cette princesse la ville de Bourges pour dot. Les deux monarques soumirent cette difficulté à la médiation du pape. En attendant sa décision, ils renouvelèrent leur serment de paix, d'amitié, et s'engagèrent à se croiser ensemble pour porter leurs armes en Palestine.

Le jeune héritier du trône de France, à l'âge de quatorze ans, annonçait déjà, par la vivacité de son esprit et par l'élévation de ses sentimens, que la patrie aurait en lui un chef digne d'elle. Un étrange accident obscurcit un moment l'aurore de sa brillante destinée. Le jeune prince chassait dans la forêt de Compiègne. Séparé des siens, il s'égare et ne peut retrouver son chemin. La nuit arrive; Philippe se

trouve plongé dans d'épaisses ténèbres Tout à coup une espèce de fantôme colossal paraît à ses regards : c'était un grand homme hideux, couvert de vêtemens noirs, portant une hache sur l'épaule, et éclairé d'instant en instant par un brasier contenu dans un vase qu'il portait, et sur lequel il soufflait. L'obscurité, le lieu, la superstition du temps firent prendre au prince effrayé un charbonnier pour un spectre. Saisi de terreur, l'enfant royal, qui devait pourtant être un jour un héros intrépide, perdit connaissance. Le charbonnier, après avoir essayé vainement de le calmer, le porta dans ses bras au palais de son père. La santé de Philippe fut vivement altérée par cette frayeur, et pendant quelque temps on craignit qu'il ne perdît la vie ou la raison.

Louis-le-Jeune, dans son affliction, fondait plus son espoir sur la religion que sur la médecine. Il croyait alors aux miracles racontés par le peuple, et qui s'opéraient, disait-on, sur le tombeau de Thomas Becquet; comme il avait toujours protégé ce prélat contre ses ennemis, il fit un pélerinage à Cantorbéry pour im-

plorer la protection de l'archevêque et la guérison de son fils. On croyait apparemment que la cupidité des prélats sur la terre les suivait encore dans le ciel, car Louis crut devoir offrir à l'ombre de son défunt ami une coupe d'or d'un grand prix et une rente de cent muids de vin.

Le roi d'Angleterre l'accompagna dans ce pieux pèlerinage. Peu de jours après Louis revint en France; une joie universelle y régnait. Le prince, espoir du peuple, était guéri. Le monarque attribua ce miracle à l'intervention du saint qu'il venait d'implorer. Décidé alors à exécuter un dessein suspendu par la maladie de Philippe, il voulut l'associer à sa couronne, et fixa l'époque de cette cérémonie au jour de la Toussaint *.

Louis choisit parmi les barons du royaume les douze pairs qui devaient assister au sacre. Le jeune Henri, roi d'Angleterre, comme duc de Normandie, fut chargé de porter la couronne de France, quoiqu'il en fût réellement plus l'ennemi que le soutien. Louis, qui avait tout disposé pour rendre cette cérémonie éclatante et

* 1179.

pompeuse, ne put en être témoin. Il tomba soudainement frappé d'apoplexie, et la paralysie qui en fut la suite ne lui laissa que quelques mois d'une vie languissante.

Cependant le sacre fut célébré avec magnificence, et bientôt après le jeune roi épousa Isabelle de Hainaut. Comme elle descendait directement d'Hermengarde, fille de l'infortuné Charles détrôné par Hugues-Capet, ce mariage excita dans la France une joie universelle. Charlemagne régnait encore dans le cœur et dans la mémoire des peuples, qui avaient conservé l'habitude d'appeler les premiers princes de la race carlovingienne *les grands rois*.

Baudouin, père de la nouvelle reine, lui donna en dot le comté d'Artois et lui céda les droits de sa maison sur le Hainaut. Mais cet accroissement des possessions royales frappait faiblement la nation. Ce qui excitait ses transports, c'était la vive satisfaction de voir réuni le sang de deux rois, Hugues-Capet et Charlemagne.

Isabelle fut couronnée à Saint-Denis : comme elle s'avançait vers l'autel, un de ses officiers, levant, pour écarter la foule,

son bâton de cérémonie, brisa trois lampes, dont l'huile se répandit sur la tête du roi et de la reine. La superstition du temps fit regarder cet accident comme un miracle, et chacun crut qu'une onction divine avait précédé celle que l'archevêque de Reims allait donner aux deux époux.

* Peu de temps après Louis-le-Jeune mourut à Paris, en 1180, à l'âge de soixante ans : il en avait régné quarante-trois. On l'enterra dans l'église de Saint-Port, abbaye qu'il avait fondée. La reine Alix, sa femme, lui éleva dans ce lieu un magnifique tombeau. Dans la suite le roi Charles IX, ayant fait ouvrir cette tombe, y trouva le corps de Louis tout entier, et prit à ses doigts plusieurs anneaux ainsi qu'une croix d'or qu'il portait à son cou.

Louis-le-Jeune avait épousé trois femmes, Éléonore de Guienne, depuis reine d'Angleterre; Constance de Castille et Alix de Champagne. La première lui donna deux filles : Marie, qui épousa le comte de Champagne, et Alix, qu'il maria avec le comte de Blois; Constance donna le jour à Marguerite, mariée au jeune Henri d'An-

* 1180.

gleterre, et après sa mort à Bela, roi de Hongrie. La reine Alix fut la mère de Philippe-Auguste. Elle eut aussi deux filles: la première, nommée comme elle Alix, fut d'abord fiancée à Richard, roi d'Angleterre. Ce lien promis étant rompu, elle donna sa main au comte de Ponthieu. Une autre fille, Agnès, plus malheureuse avec un titre plus brillant, épousa l'empereur Alexis Comnène, et se vit ensuite contrainte à donner sa main au barbare Andronic, meurtrier de son époux.

Les principaux ministres de Louis-le-Jeune furent Étienne de Garlande, Raoul, comte de Vermandois, Thibaut, comte de Blois et le célèbre abbé Suger. Hugues de Chaumont, Mathieu de Montmorenci, Simon de Méaufle portèrent successivement l'épée de connétable. Robert-Clément de Metz, gouverneur de Philippe-Auguste, fut le premier qui donna un grand éclat à la dignité de maréchal de France, et en étendit les attributions. Cette charge n'était avant qu'un office du palais; depuis on vit les maréchaux remplacer les connétables à la tête des armées.

Les savans les plus distingués de ce

règne, où si peu de lumières perçaient les ténèbres, furent saint Bernard, Abeillard, Arnault de Bresse, Héloïse, Gilbert de la Poiré, Gracian, Pierre Lombard, Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny; Suger et Odon de Deuil, secrétaire du roi.

Dans ce faux jour qui commençait à poindre, la philosophie, au lieu de former avec la religion une union morale, n'en contractait qu'une ridicule, et la plupart des doctes du temps cherchèrent laborieusement à expliquer les impénétrables mystères du christianisme par les syllogismes d'un philosophe païen, Aristote.

Ce fut dans ce siècle que l'on vit à Paris le premier collége fondé à Saint-Thomas du Louvre par Pierre de Dreux. La fondation du collége des Danois, dans la capitale, date aussi de la même époque.

Ce qui peut paraître non moins singulier, c'est que la prétention au bel esprit, le style trop figuré et l'abondance des antithèses qui marquent ordinairement la corruption du langage et la décadence d'un goût trop raffiné, précédèrent en France le temps de la véritable éloquence, et, dans un siècle où la langue française commen-

çait à peine à se délivrer de la rouille gauloise, germaine et d'un latin défiguré, les écrivains les plus renommés, en traitant, soit en latin, soit en français, les matières les plus sérieuses, cherchaient le faux brillant des jeux de mots. L'abbé Vély cite avec raison comme un exemple de ce mauvais goût, le passage suivant d'un écrit de saint Bernard, relatif à la pûreté de la Vierge-Marie :

Flos utique filius virginis.... Flos campi, non horti, campus enim sine omni humano floret ad miniculo, non seminatus ab aliquo, non defossus sarculo... Sic omnino, sic virginis alvus floruit, sic inviolata, integra, et casta Mariæ viscera, tamquam pascuæ æterni viroris florem protulere... Cujus gloria in perpetuum non marcescat.

Les chroniques et les histoires de ce siècle de la féodalité sont arides. Les peuples y sont oubliés par les annalistes comme ils l'étaient par les grands qui les opprimaient. Aucune réflexion n'y rappelle les intérêts nationaux, et l'on y voit sans cesse les droits de l'humanité sacrifiés aux pré-

tentions des grands et du clergé. Une sèche narration accumule, sans ordre, des faits souvent insignifians ; les exploits monotones de quelques seigneurs châtelains, les attaques de leurs forts, les perfidies de leurs traités et les fraudes pieuses interviennent sans cesse dans les intrigues de la politique. Ceux de ces auteurs qui jouissaient de quelque renommée ne se distinguent des autres que par des éloges exagérés, prodigués aux princes en raison de leur munificence pour les églises, et par des détails pompeux de la richesse de certaines abbayes. Une profusion d'images et de citations tirées des saintes écritures en est le seul ornement; et l'éloquence ne s'y montre réchauffée que par une verve moins religieuse que fanatique. Prédicateurs froids lorsqu'ils prêchent la morale évangélique, ils ne deviennent orateurs véhémens, que pour entraîner l'Europe dans la folie des croisades.

Il était réservé à des sentimens plus doux de donner un nouvel essor à l'imagination française et à notre poésie. Au milieu de ces mœurs barbares, deux passions, deux faiblesses, l'amour et la gloire,

semblaient être les vertus du temps. L'une adoucissait la férocité de nos guerriers; L'autre disposait les cœurs généreux à secourir les opprimés. Toutes deux soumettaient la force à la beauté; aussi nos premiers bons ouvrages, dans ce siècle naissant de la chevalerie, furent des romans, des contes et des chansons.

L'orgueil féodal s'ennuyait sous les voûtes de ses sombres châteaux; l'imagination des conteurs, des troubadours, des trouvères, des jongleurs et des ménestrels vint égayer ces vastes solitudes.

Les guerriers de ce temps aimaient à agir et non à réfléchir. L'imagination des Français était vive, et leur raison nulle. Aussi, pour les accoutumer à lire, il fallut leur présenter, comme aux enfans, non des histoires mais des contes. Les romans de chevalerie parurent et furent partout recherchés avec avidité. On y retraçait ce qui plaisait le plus aux preux, la vie errante des aventuriers, les combats à outrance, les siéges de châteaux, l'éclat des tournois; et, au milieu de toute la bigoterie d'une époque superstitieuse, il se forma en France une sorte de mythologie nouvelle, où la

beauté et la vaillance se trouvaient presque divinisées, et dans laquelle une galanterie héroïque, épurant l'amour, en faisait presque un culte moral.

Au défaut de lois et de vertus, l'honneur vint présider aux destinées de la France ; il donna des appuis à la faiblesse, des protecteurs à l'innocence et des héros à la patrie. Les mœurs féodales avaient couvert l'Europe de châteaux-forts, repaire des tyrans qui, semblables à ceux de la Grèce barbare, répandaient l'effroi dans les bourgs et dans les champs ; les mœurs chevaleresques créèrent un grand nombre de paladins qui, renouvelant les exploits des Hercule, des Pirithoüs, des Thésée, attaquaient ces monstres modernes, s'armaient pour défendre la justice, pour redresser les torts, pour venger les injures, pour protéger la veuve et l'orphelin.

La vie de chaque chevalier était, pour ainsi dire, un poëme en action ; il se croyait attaqué, défendu par de bonnes ou de mauvaises fées, par des enchanteurs méchans ou bienveillans ; cherchant des aventures depuis les rives de l'Océan jusqu'aux extrémités de l'Asie ; au retour de leurs

Digitized by Google

longues courses, ils nourrissaient la crédulité du temps par des fables orientales, par les récits de combats soutenus contre des géans.

Les chroniques mêmes, adoptant ces exagérations, prêtaient à l'histoire les couleurs du roman. L'enfant d'un chevalier était bercé de ces contes à l'aurore de sa vie; ils faisaient sur son âme une impression qui ne s'effaçait plus.

Les femmes propageaient avec soin ces passions galantes et guerrières qui donnaient en Europe un empire réel à leur sexe, car dès lors les preux ne vécurent plus que pour plaire à la beauté qui devenait la récompense de leurs travaux et l'arbitre de leurs destins.

Les anciens bardes des Francs n'existaient plus; de nouveaux bardes les remplacèrent. Courant de châteaux en châteaux, partout accueillis et fêtés, ils abrégeaient la longueur des soirées par leurs contes, par leurs chants et par leurs récits.

Le vieux seigneur du manoir croyait rajeunir en entendant raconter les prouesses des jeunes chevaliers. La châtelaine et les femmes qui l'entouraient, suspendant leurs

travaux, écoutaient avec avidité ces aventures, tantôt amoureuses, tantôt guerrières, dont le souvenir venait encore long-temps après agiter leur sommeil.

Les troubadours mêlaient à leurs récits des vers que la musique rendait plus faciles à retenir. Quelques ménestrels accompagnaient leurs voix de leurs instrumens. La douce paix de la campagne, les amours du hameau avaient aussi leurs poètes nommés *trouvères ;* c'étaient eux qui composaient les pastourelles ou laïs.

Dans tous les temps la raillerie, l'épigramme, la satyre sont une sorte de consolation pour la faiblesse contre la force oppressive. Cette disposition générale de l'esprit humain, plus commune encore en France qu'en tout autre pays, donna naissance aux sirventes, poëmes satyriques, et aux fabliaux, dont quelques-uns, dialogués, donnèrent presque une idée de la comédie.

Le temps nous a conservé un de ces premiers drames satyriques, intitulé l'*Hérésie des pères*, et composé par Anselme Faidit, dont la plume hardie osa ainsi, dans des

jours de fanatisme, attaquer celui des conciles qui proscrivait les Albigeois.

On chercherait vainement dans ces premières productions des muses françaises la clarté, l'élégance et le goût; mais l'imagination y brille, et on y voit avec surprise un mélange continuel de pruderie et de libertinage, de naïveté et d'affectation.

L'Amour voulut avoir ses tribunaux. Une société de dames et de chevaliers établie à Romana ou Pierre-Feu, porta le nom de *Cour d'Amour*. Les troubadours lui soumettaient des questions sentimentales qu'elle devait juger. On appelait *Tensons* les plaidoyers que l'on chantait dans ces procès galans.

Le plus ancien des romans qui soit venu jusqu'à nous est celui de la Rose, dont les personnages, dignes des Précieuses ridicules, sont *Jalousie*, *Bel Accueil* et *Faux Semblant*.

Richard de Lille composa un petit poëme satyrique, dont le sujet était une querelle entre la Pudeur et la Volupté; celle-ci finit par jeter la première dans la Seine, *d'où il advint que depuis il n'y eut plus de honte ni de pudeur dans Paris.*

Dès que les muses promirent la gloire, les plus fiers des seigneurs français recherchèrent leurs faveurs. Les guerriers les plus renommés, les princes et les rois mêmes se disputèrent cette nouvelle palme, et parmi les troubadours on vit briller les noms de Raymond Béranger, souverain de Provence, des comtes de Sceaux, de Grignan, de Castellane. Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, chantait la beauté en combattant pour elle. Louis-le-Jeune protégea les poëtes, et mena en Palestine, à sa suite, plusieurs troubadours et ménestrels pour adoucir l'ennui du voyage.

Si l'on en excepte la vaillance, les qualités grandes et brillantes manquaient à ce monarque. Cependant on doit convenir qu'il montra de douces vertus qui lui méritaient l'affection des peuples. Il voulait le bien, aimait la justice, se montrait loyal à l'excès, et même à son préjudice, dans un temps où la mauvaise foi semblait généralement permise par la politique. Ce qui le distinguait de la plupart des princes, c'est qu'il était susceptible d'amitié : long-temps après la mort d'un mi-

nistre qu'il avait chéri, on l'entendait souvent dire aux ministres de la religion : *Priez Dieu pour mon cher Garlande.*

Avant le règne de son père et le sien, les campagnes voisines de Paris étaient livrées aux brigandages des seigneurs. Tous deux les comprimèrent. Les habitans de la capitale même, par le défaut de toute police, étaient en proie aux voleurs et aux assassins. Les noms de plusieurs rues, *Vide-Gousset*, *Coupe-Gorge*, *Coupe-Gueule* et *Tire-Chappe* sont de sales et honteux monumens de cette époque barbare.

Les citoyens libres de cette grande cité se voyaient encore, en 1134, dans un état d'humiliation peu différent de l'esclavage. Les bourgeois de Paris n'avaient pas le droit de poursuivre leurs débiteurs. Louis-le-Gros leur accorda ce droit ; mais il n'abolit pas celui de prise, qui permettait au monarque, toutes les fois qu'il entrait dans Paris, d'enlever aux habitans leurs meubles et leurs provisions.

Une ordonnance rendue par Louis-le-Jeune en 1165 réforma cet abus. « Chaque » fois, dit le prince, que nous venions dans » la capitale, nos sergens avaient coutume

» de prendre dans les maisons les matelas » et les lits qui s'y trouvaient, usage vi- » cieux et illicite que nous prohibons. »

Le préjugé, venu des Francs, qui voulait que chacun vengeât sa propre injure, qui substituait la force à la justice, et consacrait le duel en le nommant *Jugement de Dieu*, existait alors dans toute sa plénitude. L'Évangile même n'en éloignait pas le clergé, et Geoffroi de Vendôme cite un combat judiciaire qui eut lieu à cette époque entre un chanoine et un moine.

Les hommages rendus par un vassal à son suzerain, n'étaient qu'un engagement de lui garder sa foi comme feudataire, et de lui prêter le secours de ses armes dans certaines circonstances. Mais l'hommage-lige imposait des obligations plus étroites. Le vassal s'engageait à soutenir le suzerain, *contre toute créature qui peut vivre ou mourir*.

L'hommage du serf, déshonorant pour l'humanité, s'appelait *hommage de corps*. On en peut juger par les termes d'un arrêt qui déclare la nommée Agnès, *femme de corps, taillable de haut et de bas à vo-*

lonté, et ne pouvant se marier que du consentement de son seigneur.

L'abbé Vely rapporte une transaction de l'évêque de Paris, confirmée par Louis VII: *Nous consentons*, dit ce prélat, *qu'Odeline, notre femme de corps, épouse Bertrand, homme de corps de l'église de Saint-Germain-des-Prés, à condition que les enfans, nés de ce mariage appartiendront, moitié à notre personne, et moitié à l'abbé du dit monastère.*

Ainsi le sort de l'immense majorité du peuple français ne différait alors en rien de celui sous lequel gémissaient naguère encore les nègres de nos colonies.

Pour achever ce triste tableau des mœurs d'un ancien régime, trop vanté par les enthousiastes de la chevalerie, le même historien cite avec raison les assises de Jérusalem, car on sait que Godefroy de Bouillon, voulant régler la législation de son nouveau royaume, fit chercher avec soin dans les coutumes des différentes provinces de France celles qui lui paraissaient le plus généralement établies. Or voici l'une de ces dispositions : *Si quelque vilain que ce soit se marie avec vilaine d'autre lieu sans le*

commandement du seigneur de la vilaine, le seigneur du vilain rendra au seigneur de la vilaine, en échange, une autre vilaine du même âge par la connaissance de bonnes gens ; et s'il ne trouve vilaine qui la vaille, il donnera le meilleur vilain qu'il aurait d'âge à être marié.

Comment comprendre que chez un peuple bien plus sauvage, Romulus et Numa, rassemblant, pour fonder la ville éternelle, des aventuriers, des brigands mêmes de plusieurs contrées, aient établi dans leurs lois les égards réciproques entre les patriciens et les plébéiens ; les devoirs mutuels de patrons et de cliens, l'union de la liberté et de la royauté, un respect religieux pour les droits de l'humanité, tandis que, pendant plusieurs siècles, dans l'Europe éclairée par les lumières du christianisme, des lois barbares, au mépris des maximes de charité et d'égalité de l'Evangile, aient consacré l'injustice, la tyrannie des seigneurs et l'oppression des peuples traités par eux comme les plus vils animaux.

Le remède à tant de maux ne fut pas moins bizarre que ces maux l'étaient eux-

mêmes ; et les opprimés ne durent leur soulagement qu'à la folie de leurs oppresseurs. En effet les croisades, qui firent verser tant de sang européen dans l'Orient, rapportèrent en compensation à l'Occident quelque bien et quelques lumières.

Lorsque le fanatisme précipitait dans des contrées lointaines une si nombreuse partie des seigneurs de l'Europe et de leurs vassaux, la nécessité contraignit les papes et les rois, pour assurer la tranquillité intérieure, à recourir aux saines maximes, depuis long-temps oubliées, de la politique, de la religion, de la morale. Partout la paix de Dieu fut prêchée. La discorde civile suspendit ses fureurs. Partout on ouvrit des asiles aux veuves, aux orphelins: partout on leur chercha, on leur choisit des protecteurs. L'autorité royale, sous prétexte d'exécuter les décrets pacifiques des conciles, reprit plus de force et de dignité; les communes profitèrent de ces circonstances pour obtenir ou acheter leur affranchissement.

Enfin, comme il s'était établi en Palestine des associations religieuses et militaires pour soigner les malades, secourir les

pauvres et combattre les infidèles, on vit se former aussi en Europe une institution à la fois guerrière, religieuse, galante et morale. Les guerriers qui s'engageaient dans cette bizarre et héroïque milice, devenue bientôt l'objet de la plus haute ambition de tous les preux, contractaient au pied des autels l'obligation de secourir les opprimés, de punir les oppresseurs, de défendre l'innocence et la beauté; ils juraient de remplir leurs devoirs au nom de Dieu, de l'honneur, du roi et de la dame dont ils portaient les couleurs, et à laquelle ils consacraient leur vie.

Telle fut la chevalerie française, institution moderne, dont on ne peut faire remonter la naissance plus haut qu'à la fin du 11[e] siècle. La raison seule n'aurait jamais pu ni concevoir, ni fonder, ni organiser une si étrange association dont le monde antique n'avait point offert d'exemple; cette chevalerie, dont on ne peut s'empêcher d'admirer l'enthousiasme, les vertus, l'héroïsme, même lorsque le bon sens est le plus choqué de ses exagérations, de ses travers et du mélange bizarre d'amour et de dévotion qui en composait l'esprit, cette che-

valerie, dis-je, naquit des mœurs féodales et les adoucit. Ce fut un bien né de l'excès des maux.

Pour combattre l'hydre de la féodalité, monstre aussi formidable que l'ancienne Chimère, il fallut qu'un grand nombre de héros, presque aussi fabuleux que Bellérophon, s'unissent afin de la vaincre ou de lui dérober au moins ses nombreuses victimes.

On devait, pour parvenir au rang de chevalier, mériter cette dignité par une conduite généreuse et par de brillans exploits. Le candidat se préparait à sa réception par le jeûne, la confession, la pénitence et la communion. Il faisait ce qu'on appelait *la veille des armes*, en passant la nuit en prières dans l'église; se présentant ensuite au pied de l'autel, couvert d'un vêtement blanc et accompagné du chevalier qui lui servait de parrain, il écoutait avec humilité les exhortations du prêtre. Il lui présentait ensuite une épée qu'il portait pendue à son cou; le pontife la bénissait : il jurait sur elle de maintenir les réglemens de la chevalerie et d'être fidèle à l'honneur ainsi qu'à la

religion. Le chevalier qui recevait le novice le frappait légèrement avec son glaive en lui disant : *Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier.*

Les dames qui assistaient à la cérémonie attachaient au nouveau chevalier ses éperons d'or, le revêtissaient de la cotte de maille, de la cuirasse, des brassarts, des gantelets, et lui ceignaient l'épée. Alors le chevalier, sautant sur son coursier, brandissait ses armes et montrait aux assistans par ses évolutions rapides sa grâce et sa force.

Le jeune preux qui se destinait à cette belliqueuse carriére, entrait chez quelque seigneur d'abord en qualité de page et ensuite d'écuyer. Là il s'instruisait et se formait à tous les devoirs qu'il devait remplir, suivait partout son seigneur, conduisait ses chevaux et prenait soin de son armure.

On a conservé le souvenir de la singulière et naïve prière d'un chevalier nommé Lahire : *Dieu*, disait-il au moment d'un combat, *je te prie de faire aujourd'hui pour Lahire ce que tu voudrais que Lahire*

Digitized by Google

fût pour toi, s'il était Dieu et que tu fusses Lahire.

En considérant d'une part la naïveté et de l'autre les vices des Français à cette époque, on croit voir réunis et confondus l'enfance et la décrépitude d'un peuple.

Louis, si hardi dans les combats, et Henri II, si audacieux dans ses entreprises contre les barons de son royaume, accrurent par leur condescendance l'autorité abusive du Saint-Siége. Les prétentions de la cour de Rome étaient devenues, dans ce siècle, si arrogantes que les légats osèrent dire, au milieu d'une assemblée d'évêques et de barons devant laquelle ils avaient forcé le roi d'Angleterre de comparaître. « Nous » ne redoutons rien, car nous venons par» ler au nom d'une puissance accoutumée » à commander aux rois, aux princes et » aux peuples. »

On voit que les lieutenans du *serviteur des serviteurs de Dieu* égalaient, au moins en orgueil, les Popilius et les autres lieutenans de l'ancien sénat romain. Au reste Condillac dit avec raison, que *l'accroissement du pouvoir des papes était moins dû à leurs talens qu'à la faiblesse des rois, à*

Digitized by Google

l'ignorance des évêques, et à la crédulité des peuples. Jamais ils ne formèrent un plan méthodique d'usurpation ; mais, comme les seigneurs, ils prirent ce qu'on leur laissait prendre, par ce qu'on ne savait rien contester.

Louis-le-Jeune était moins propre que tout autre à réformer de tels abus : adonné aux petites pratiques d'une dévotion minutieuse, on le voyait, dans les plus grands périls, consumer le temps en longues prières et commander, à ses soldats épuisés, des jeûnes austères dont il donnait l'exemple. A son retour de Jérusalem, il refusa même par scrupule un indult que le pape voulait lui accorder pour la collation de tous les principaux bénéfices vacans dans le royaume.

On aurait cru qu'un prince si pieux devait être sévèrement chaste. Cependant plusieurs auteurs lui donnent un fils naturel nommé Philippe, *qui fut*, dit-on, *doyen de Saint-Martin de Tours.*

Pour rendre encore plus terne un règne, dont la perte de tant de provinces par un divorce impolitique avait obscurci l'éclat, le sort plaça Louis entre deux monarques

célèbres, Louis-le-Gros son père et Philippe-Auguste son fils. La justice de l'histoire ne comptera point Louis-le-Jeune au nombre des grands rois, mais elle doit le placer honorablement au nombre des guerriers vaillans et des preux chevaliers.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PHILIPPE-AUGUSTE.

(1179.)

Si Philippe-Auguste montra sur le trône quelques-unes des erreurs de son siècle, et s'il commit plusieurs fautes que l'ignorance et la superstition rendaient alors trop communes, il y fit briller aussi ces grandes et rares qualités qui rendent les princes célèbres et font respecter leurs noms par les siècles.

Philippe-Auguste, brave, habile, généreux, sage dans sa politique, ferme dans ses desseins, rapide dans ses entreprises, réprima l'orgueil des grands vassaux, affermit l'autorité royale, protégea le peuple, favorisa la renaissance des lettres, sut résister à l'ambition de la cour de Rome, réunit à sa couronne un grand

nombre de riches provinces que les Anglais en avaient séparées, anéantit par ses armes une ligue puissante, fit respecter la France par les nations étrangères, embellit sa capitale par des monumens, et favorisa cette université naissante qui cherchait à faire sortir la raison des ténèbres.

Enfin Philippe fut un des grands rois dont le génie illustra notre patrie ; ses contemporains lui donnèrent le nom d'Auguste parce qu'il était né dans le mois d'août, l'éclat de son règne fit consacrer ce nom par la postérité ; ce titre mérité fut d'autant plus glorieux pour lui, qu'il survécut à celui de conquérant, décerné plus souvent par la fortune que par la vertu.

Cependant cette fortune qui régit le monde ne fut pas étrangère au succès de Philippe. Elle abrégea la carrière de Richard-Cœur-de-Lion, rival redoutable, qui l'emportait sur Philippe en audace, en rapidité, et plaça sur le trône d'Angleterre un roi lâche et cruel, Jean-Sans-Terre, qui, par ses fautes et par ces crimes, donna au roi de France l'occasion et les moyens de reconquérir assez légalement

la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Poitou et la Guienne.

Dans ces temps féodaux la seigneurie donnait plus de pouvoir que la royauté, et Philippe, réunissant sous son autorité tant de vastes domaines, accoutuma les peuples à voir la puissance royale s'agrandir et se confondre avec les droits de la seigneurie.

M. Hallam, dans ses remarques judicieuses et profondes, observe avec raison que les progrès de la royauté, sous le règne de Philippe-Auguste, enlevèrent par leur rapidité aux grands vassaux le temps et la possibilité de calculer, de prévoir la grande révolution qui s'opérait sur leur existence, et de s'y opposer.

Philippe-Auguste avait quinze ans lorsqu'il fut couronné. Plusieurs historiens datent de cette époque l'institution des douze pairs de France. Henri II, roi d'Angleterre, porta dans cette cérémonie, comme duc de Normandie, l'épée royale. Le comte de Champagne, grand sénéchal, le grand chambellan, le grand boutillier et le connétable y remplirent les fonctions de grands officiers de la couronne.

Le mariage d'Isabelle de Hainault et de

Philippe fut célébré malgré l'opposition de la reine mère, du comte et du cardinal de Champagne. Quelques historiens, trompés par le mécontentement des seigneurs de ce parti, ont supposé, je crois à tort, que le peuple partageait cette désapprobation. Mais la plupart des auteurs s'accordent à dire que cette union, qui mêlait le sang carlovingien à celui des Capétiens, excita au contraire dans la nation une satisfaction générale.

La jeunesse du roi rendait une régence nécessaire; la reine Alix, l'archevêque de Reims, son frère, et Philippe, comte de Flandre, se disputaient les rênes du gouvernement. Cette contestation remplissait la cour d'intrigues; le comte de Flandre l'emporta; et comme le roi venait d'épouser sa nièce, la reine mère se réfugia en Champagne*, souleva en sa faveur les seigneurs champenois, les comtes de Blois, de Chartres, de Sancerre, et invoqua la protection de Henri, roi d'Angleterre, toujours prêt à profiter des dissensions de la France.

L'archevêque de Reims fomentait avec

* 1179-1180.

chaleur cette insurrection, dont le comte de Sancerre dirigeait les soldats. Guillaume l'Armorique appelle ce comte *comes sacræ Cæsaris*. Philippe, trop jeune pour administrer, mais non pour combattre, marcha rapidement contre le comte de Sancerre, lui enleva Châtillon-sur-Loire, rasa ce château, et, conformément aux mœurs barbares du temps, dévasta cette contrée. Ce fut après cette expédition qu'il alla jusqu'à Bapaume au-devant de la reine Isabelle. Elle reçut la couronne à Saint-Denis le jour de l'Ascension. Le roi crut alors nécessaire de s'y faire couronner de nouveau par Guy, archevêque de Sens.

Ce fut le comte de Flandre qui, dans cette dernière cérémonie, porta l'épée de connétable. Philippe, justement irrité de voir plusieurs grands vassaux, et même ses plus proches parens, s'armer contre lui au moment où il montait sur le trône, conçut dès lors le ferme dessein de réprimer leur orgueil et d'abattre leur pouvoir; mais, sentant la nécessité de voiler ce grand projet pour en assurer l'exécution, il dissimula. «Je suis encore jeune, disait-» il à un de ses favoris, je suis contraint

» d'endurer leurs outrages; mais ils vieilliront, ils s'affaibliront; moi, je croîtrai en force et en pouvoir; à mon tour, s'il plaît à Dieu, je me vengerai. »

Il fallait, pour combattre la formidable Angleterre et pour entreprendre une lutte dangereuse avec les grands, se créer un trésor. Ce fut probablement cette nécessité qui porta Philippe ou son conseil à publier un édit rigoureux contre les Juifs.

Le 14 février 1179 on arrêta tous les Israélites qui se trouvaient à Paris, on ferma leur synagogue, on s'empara de leurs biens, on libéra leurs débiteurs, qui ne furent obligés de payer qu'un cinquième de leurs dettes au profit du fisc. Leurs temples furent changés en églises. La même persécution s'étendit contre eux dans tous les domaines royaux, et fut imitée par plusieurs seigneurs.

Un tel acte, contraire aux droits divins et humains, ainsi que l'observe avec raison le président Hainault, et depuis formellement désapprouvé par un pape, Grégoire-le-Grand, fut aussi l'effet des contes absurdes qui avaient entouré le berceau de Philippe. On lui avait persuadé que les

Juifs crucifiaient chaque année des enfans, qu'ils volaient les vases sacrés, et qu'ils outrageaient la croix; trompé par ces calomnies, il se montra inexorable pour ces infortunés, malgré les représentations d'un grand nombre d'évêques, qui s'efforcèrent de le fléchir en leur faveur, soit par intérêt, soit par charité.

Il rendit dans le même temps une autre ordonnance contre les blasphémateurs, et cette ordonnance porte l'affreuse empreinte de l'injustice de ce siècle féodal; car, en vertu de cet acte, les blasphémateurs riches et nobles n'étaient condamnés qu'à une amende, tandis que les pauvres, roturiers ou serfs, qui avaient commis le même délit, devaient être noyés.

Ces taches du règne d'un grand roi, lorsqu'il sortait à peine de l'enfance, ne peuvent être attribuées avec justice qu'à son temps, à ses instituteurs et à ses ministres.

Les troubles civils continuaient. L'archevêque de Reims, cherchant à les étendre, se plaignit inutilement au pape de l'offense que le roi lui avait faite, en le privant du droit de le couronner. Le Saint-Siége ne soutint point ses prétentions.

Les deux rois d'Angleterre venaient de débarquer en Normandie, et s'y étaient vus entourés par la reine mère et par les seigneurs français mécontens. Philippe marcha contre eux. Bientôt les armées furent en présence; mais, avant de livrer une action où l'on aurait vu avec horreur une reine portant les armes contre son fils, on convint d'une conférence qui eut lieu près de Try et de Gisors.

Dans cette conférence entre Henri, monarque vieux et expérimenté, et un jeune roi de quinze ans, la lutte était loin de paraître égale. Le vieil Henri, comptant sur l'ascendant que pouvaient lui donner son âge, sa gloire et sa puissance, employa tour à tour les prières et les menaces pour déterminer Philippe à rappeler près de lui sa mère et ses oncles, c'est-à-dire à retomber sous leur tutelle. Mais l'enfant roi, montrant une audace et une fermeté précoces, et guidé par les conseils du maréchal Robert Clément de Metz, son ministre, refusa de se réconcilier avec ses oncles.

Cependant, résistant d'un autre côté à son conseil, qui s'opposait au rappel de la reine mère, et ne craignant point son

pouvoir, quand elle serait seule près de lui, il promit de la recevoir et de lui donner un revenu conforme à son rang, dès que le roi Louis-le-Jeune, dont la fin était alors prochaine, serait expiré. Il exigea seulement que la reine Alix remît dans ses mains les châteaux-forts bâtis sur ses domaines.

Henri insista vainement sur la nécessité, qu'il représentait comme un devoir, de conclure la paix avec les comtes de Champagne, de Sancerre, de Blois et l'archevêque de Reims.

Philippe répondit fièrement aux paroles un peu hautaines du monarque anglais : « Je n'ai à rendre compte de ma » conduite qu'à Dieu; l'autorité royale » subsistera malgré les efforts des factieux: » je ne pardonnerai qu'à ceux qui se sou- » mettront à mon pouvoir, et je punirai » sévèrement ceux qui voudront le bra- » ver. » Une telle fermeté dans un âge si tendre lui mérita l'estime et l'admiration de Henri. Les hostilités cessèrent, et, le roi Louis étant mort deux mois après, Henri et Philippe, se montrant une mutuelle affection, confirmèrent les conven-

tions d'Yvri et conclurent définitivement la paix.

Le roi, délivré de la guerre étrangère, employa son activité à réprimer les brigandages affreux qu'exerçaient par toute la France les Brabançons, côtereaux et routiers qui ne vivaient que de vols et de pillage, lorsqu'aucun prince ne les prenait à sa solde. Les troupes royales les attaquèrent, les poursuivirent et en tuèrent plus de 7000.

Le père Daniel approuve justement cette rigueur indispensable; mais il était tombé dans une étrange erreur en excusant la persécution des Juifs, et en lui donnant des éloges aussi injustes que contraires à la dignité de l'histoire.

Tandis que la défaite des rebelles inspirait pour l'autorité royale un respect depuis long-temps oublié, en Germanie la chute éclatante d'un prince puissant frappa d'étonnement les peuples accoutumés à l'impunité des grands vassaux : le duc de Saxe avait envahi les biens de l'église de Cologne; l'empereur marcha contre lui, le défit, le chassa de ses propres domaines, et, l'appelant en jugement, le fit con-

damner par l'assemblée des grands de l'empire à un exil de sept ans.

Ce duc de Saxe, Henri, surnommé le Lion, se vit ainsi dépouillé de ses vastes Etats, qui comprenaient la Saxe, la Bavière et la Westphalie. L'empereur Frédéric ne laissa à cette antique maison que le duché de Brunswick, qu'elle possède encore aujourd'hui.

Cet infortuné duc était gendre du roi d'Angleterre; il implora vivement son appui. Le monarque anglais pressait avec instance le roi de France et le comte de Flandre de former avec lui une ligue contre l'empereur; mais Frédéric, par d'adroites négociations, détourna l'orage qui le menaçait, et le duc de Saxe, perdant toute espérance, se vit obligé d'implorer la clémence de l'empereur. Frédéric ne rendit rien au banni, seulement il abrégea son exil.

Quand même Philippe aurait formé l'impolitique projet d'intervenir par ses armes, sans aucun intérêt direct, dans la querelle du duc de Saxe et de l'empereur, il se serait vu détourné de ce dessein par de nouveaux troubles qui ne tardèrent pas à s'élever dans ses propres Etats.

La reine mère, Alix, revenue à la cour, était parvenue peu à peu à reprendre sur le roi son ancien crédit et à renverser celui du comte de Flandre. Le régent, irrité de sa disgrâce, quitta brusquement Philippe, sous le prétexte de résister à d'injustes prétentions formées par le roi sur ses domaines, que ce monarque supposait devoir faire partie de la dot d'Isabelle.

Le comte de Flandre prit les armes. A ce signal le cardinal de Reims, le duc de Bourgogne, les comtes de Blois, de Sancerre, et un grand nombre de seigneurs se joignirent à lui, redoutant la fierté d'un jeune monarque qui voulait et savait régner. Ils espérèrent par leurs forces réunies contraindre ce prince à subir les lois que leurs pères avaient long-temps imposées aux rois carlovingiens et aux premiers capétiens.

Philippe, comptant peu sur l'appui inconstant et temporaire des milices féodales, imita l'exemple de Henri II, prit à sa solde des aventuriers, et, prévenant par sa rapidité la réunion des rebelles, porta la dévastation dans le comté de Sancerre; il entra ensuite en Bourgogne, s'empara de

Châtillon sur Seine, et battit le fils du duc de Bourgogne qui resta prisonnier : la promptitude de ces exploits consterna les rebelles. Le duc de Bourgogne et le comte de Sancerre se soumirent. On était inquiet du parti que prendrait le roi d'Angleterre. Philippe courut le trouver à Gisors, et conclut un traité avec lui en 1182.*

Ce fut cette même année que mourut la comtesse de Flandre. Philippe, écoutant plus son ambition et ses ressentimens contre le comte que la stricte justice, prétendit qu'il devait hériter d'Amiens, de Péronne et du comté de Vermandois. M. Hallam, et plusieurs autres auteurs, citent des actes qui prouvent que ses prétentions étaient peu fondées.

Mais dans ce siècle, comme les intentions étaient rarement sincères, la rédaction des traités était obscure et vague ; la force tenait lieu de droit. Le comte de Flandre, sommé de remettre ses domaines au roi, refusa d'obéir, et leva une forte armée. Ce qui peut indiquer le degré de richesse que le commerce commençait alors à donner aux Flamands, c'est que Gand

* 1182.

Digitized by Google

seul fournit au comte vingt mille hommes.

Un si grand armement échoua par le peu d'habileté du chef; il ne put ni s'emparer de Corbie, ni surprendre Béthisy, comme il l'espérait. Cependant, fier de ses forces, il s'était vanté de venir rapidement jusqu'à Paris et d'y planter son étendard. La marche prompte de Philippe abaissa son orgueil. A son approche le comte se retira. Le roi assiégea le château de Bove, près d'Amiens. Le comte de Flandre accourut pour défendre ce fort et défia le monarque au combat. Mais les manœuvres de Philippe l'intimidèrent; au lieu de livrer bataille, il continua sa retraite si précipitamment qu'elle ressemblait à une fuite, et, comme le roi le poursuivait vivement, saisi de frayeur, il avoua sa félonie, sollicita sa grâce, et obtint la paix en cédant à Philippe Amiens, le Vermandois et le comté de Sancerre. Ce traité fut signé à Crépy. On y comprit le duc de Bourgogne qui n'osait résister seul au vainqueur.

Le roi était irrité de la partialité que la reine avait montrée contre lui dans cette querelle avec les Flamands. Il voulait la répudier; mais la sagesse de l'évêque de

Senlis, son ministre, apaisa sa colère et le fit renoncer à ce dessein, dont il lui démontra l'injustice, le scandale et le danger.

Ce prince, fidèle aux maximes de son aïeul et de son père, ne négligeait aucune occasion d'affaiblir les grands, en prenant contre eux le parti de leurs vassaux. Le seigneur de Vergy s'était vu injustement dépouillé par le duc de Bourgogne : Philippe fit citer le duc à la cour des pairs ; elle le condamna à rendre Vergy à son vassal et à payer une amende de trois mille livres.

La fin du règne de Henri, roi d'Angleterre, se voyait troublée par des dissensions de famille, et son étoile semblait s'éclipser au moment où s'élevait brillamment celle du jeune roi des Français. Henri, fils aîné du monarque anglais, aspirait à l'indépendance. Révolté contre son père, il implora la protection de Philippe, qui la lui refusa. Ce prince mourut peu de temps après, et Philippe demanda hautement qu'on lui restituât Gisors et le Vexin qui avaient été donnés en dot à sa veuve, Marguerite de France. Après une assez longue contestation, les prétentions de Mar-

Digitized by Google

guerite furent réduites à un douaire de dix-sept cent cinquante livres. Cette reine épousa dans la suite Béla, roi de Hongrie.

Les paysans, opprimés par les seigneurs, s'étaient réunis, dans plusieurs parties de la France, en bandes très-nombreuses : ces rebelles portaient le nom de *Pastoureaux*. Celui qui les avait le premier appelés aux armes, n'avait eu pour objet que d'opposer une digue à la tyrannie, et de mettre un terme aux guerres privées des seigneurs, dont les débats continuels causaient la ruine des peuples. Mais bientôt ces insurgés, animés par la vengeance et par la cupidité, se conduisirent en brigands, et se confondirent avec les routiers et cotereaux, qui répandaient partout la terreur et la dévastation. L'armée du roi marcha contre eux et en extermina un grand nombre. Le reste fut détruit par les troupes de plusieurs seigneurs ligués pour les combattre. Cette ligue exterminatrice ne démentit alors que trop le nom qu'elle avait pris de *ligue pacifique*.

L'année 1184 fut pour les Parisiens une époque mémorable. La capitale, digne alors du nom de Lutèce, n'était qu'un

amas de boue. A peine dans l'hiver pouvait-on y communiquer d'un quartier à l'autre, et le palais même était infecté par les vapeurs de la fange qu'agitaient les chevaux et les chars. Philippe-Auguste en fit paver les trois principales rues. Ce prince, non moins occupé des embellissemens de cette résidence royale que de l'accroissement de son autorité et de la réforme des lois, ne se reposait des travaux de la guerre qu'en se livrant avec une égale activité à ceux de l'administration.

A la même époque, Maurice de Sully commença la construction de l'église de Notre-Dame. Ce fut aussi en 1184 que Philippe entoura de murs le bois de Vincennes. Le vieux roi d'Angleterre lui envoya, pour peupler ce parc royal, un grand nombre de cerfs et de daims. Cependant ce monarque rusé cherchait, en flattant la vanité du roi de France, à se dispenser, par une vaine courtoisie et par de frivoles dons, de l'exécution de ses engagemens. Il avait promis de marier Richard-Cœur-de-Lion, son héritier, avec Alix, sœur de Philippe, et

cette union se différait de jour en jour sous divers prétextes. Les uns attribuaient ces délais à la répugnance de Richard et à son caractère aussi fier qu'indépendant. D'autres, avec plus de raison, prétendaient que le vieil Henri, qu'aucune décence n'arrêtait dans ses passions, était devenu lui-même épris d'Alix et l'avait séduite.

Il est naturel qu'un père qui outrage la morale inspire peu de respect à ses enfans. C'est la vertu plus encore que la nature qui rend sacrée l'autorité paternelle. Les trois fils du roi d'Angleterre se révoltèrent contre lui*. Ils s'armèrent, Geoffroi, duc de Bretagne, pour s'emparer de l'Anjou, Richard et Jean pour se saisir de l'Aquitaine, de la Saintonge et du Limousin.

Henri, accourant pour s'opposer à leurs efforts, les trouva soutenus par un trop grand nombre de seigneurs. Essayant alors de les ramener par la douceur, au lieu de les vaincre, il les appela à une conférence; mais, loin d'y porter un esprit de paix et de soumission, les jeunes princes n'y montrèrent que de la violence. Le père, méconnu

* 1183.

par ses enfans, se vit traité en ennemi par leurs partisans. On répondit à ses reproches par des injures, à ses offres de pardon par des insultes. Forcé de s'éloigner, il fut poursuivi et courut risque de perdre la vie au milieu des traits qu'on lui lançait.

Sur ces entrefaites, Geoffroi, duc de Bretagne, mourut *. Ce fut ce prince qui établit le premier dans ses Etats l'héritage des fiefs en faveur des aînés de chaque famille, à l'exclusion des cadets qui n'eurent plus de droits qu'à des pensions alimentaires. Cette coutume devint générale en Bretagne.

La mort de ce prince compliqua les dissensions qui troublaient les derniers jours de Henri. Philippe-Auguste prétendit, comme suzerain, à la tutelle d'Éléonore, fille et héritière du duc Geoffroi. Henri la lui contestait en sa qualité d'aïeul d'Éléonore et de duc de Normandie. Ces difficultés furent la cause d'une nouvelle guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre en 1187**.

Voltaire dit justement *que ces fréquentes guerres entre Philippe-Auguste et les rois*

* 1186. ** 1187.

Digitized by Google

d'Angleterre étaient inévitables. Le suzerain devait sans cesse prétendre à maintenir une autorité que bravaient des vassaux trop puissans. Il compare ces querelles à des contagions qui dépeuplaient les provinces sans changer leurs limites et sans améliorer les mœurs.

La rupture de la paix en donnait cette fois une preuve éclatante, car Richard-Cœur-de-Lion, auquel son père avait enfin cédé le Poitou et la Guienne, refusait orgueilleusement de rendre hommage au roi de France pour ces deux provinces.

Philippe, rassemblant promptement ses troupes, surprit ses ennemis par sa célérité, franchit la Loire, s'empara d'Issoudun, de plusieurs autres places, et assiégea Châteauroux; ville dans laquelle s'étaient renfermés le prince Richard et Jean son frère.

Henri accourut au secours de ses fils. Les deux armées en présence se disposaient à une action décisive, lorsque des légats du pape Urbain III parurent soudain au milieu des deux camps. Leur voix pacifique fut écoutée, et, par leur entremise, les deux rois conclurent une trève; elle fut

avantageuse pour la France. Philippe garda les places qu'il avait prises, et l'impétueux Richard, mécontent du faible appui que son père lui avait donné, promit de rendre hommage à Philippe et rechercha son amitié.

Ce fut cette année * que la reine Isabelle donna le jour à un fils, Louis, surnommé depuis *Cœur-de-Lion*. Le sang de Charlemagne et de Hugues Capet coulait dans les veines du jeune prince. Cet héritage de deux races glorieuses, rappelant de si grands souvenirs, excita dans la France une joie générale. Malgré l'évidence des faits, un préjugé de tous les temps propage dans l'esprit des peuples cette erreur, peut-être utile, qui les porte à croire que le génie se transmet comme le nom. Ce qui est vrai c'est qu'une naissance héroïque est un pesant fardeau qu'on traîne avec honte quand on ne le porte pas avec gloire. La naissance du prince fut célébrée à la cour par de brillantes fêtes ; on illumina Paris pendant huit jours.

Tandis que la France, rayonnant d'es-

* 1187.

poir sous le sceptre d'un roi jeune, affable, généreux, actif, victorieux, se livrait à une joie universelle, inspirée par la paix et par la naissance de l'héritier du trône, les nouvelles désastreuses qui arrivèrent de la Palestine, répandirent sur l'Occident un voile de tristesse. Partout l'étendard de Mahomet triomphait de la croix. Le tombeau de Jésus-Christ était retombé sous le pouvoir des musulmans, et le pape, cherchant à réveiller le zèle religieux des princes de l'Europe, fit prêcher une nouvelle croisade par ses légats, l'archevêque de Tyr et l'évêque d'Albano.

Un conquérant célèbre, Saladin, était alors le héros de l'Asie. A la tête d'un parti de rebelles, il avait massacré le soudan d'Egypte; il était monté sur son trône, et annonçait hautement le dessein et l'espoir de régner sur tout l'Orient.

Les chrétiens effrayés avaient chargé l'archevêque de Tyr d'invoquer le secours des princes européens; mais les efforts de ce prélat étaient demeurés sans succès. Il avait trouvé Louis-le-Jeune trop occupé à combattre les Anglais. Le roi d'Angleterre se voyait engagé dans une funeste

querelle avec son clergé et le Saint-Siége, relativement au meurtre de Becquet; enfin l'empereur Frédéric était en guerre ouverte avec le pape.

Les forces des croisés en Palestine, épuisées chaque jour par des combats sanglans, étaient encore affaiblies par des dissensions intestines, inévitables conséquences de l'anarchie féodale.

Saladin en profita pour s'emparer de Gaza. Amaury, roi de Jérusalem, n'existait plus. Son fils, Baudouin IV, âgé de treize ans, occupait le trône sous la tutelle de Raymond, comte de Tripoli. Ce jeune monarque, frappé de la lèpre, et forcé de renoncer au sceptre et à la société des hommes, balançait sur le choix de son successeur.

Le comte de Tripoli et le prince d'Antioche entreprirent de le décider en leur faveur par la voie des armes. Baudouin, irrité, maria sa sœur Sybille, veuve du marquis de Montferrat, à Guy de Lusignan, investit ce seigneur des comtés de Jaffa, d'Ascalon, et lui confia le gouvernement de ses Etats.

L'inconstance est inséparable de la fai-

blessé. Baudouin, changeant peu de temps après de dessein, voulut enlever à Guy de Lusignan tout ce qu'il venait de lui donner, et plaça son sceptre dans les mains de son neveu Baudouin, fils de Sybille, de sorte que cette princesse, qui se croyait déjà reine, ne fut plus que la mère d'un roi.

Lusignan voulut conserver par la force le pouvoir dont le privait la légèreté d'un roi mourant. Il souleva Jérusalem en sa faveur. Sur ces entrefaites les deux Baudouins moururent, et Lusignan fut proclamé roi par le peuple.

Cet assentiment général força le comte de Tripoli, qui lui disputait le trône, à dissimuler son ressentiment; il feignit de se soumettre. Mais dès ce moment, décidé à la vengeance et sacrifiant sa patrie ainsi que la religion à un lâche orgueil, il trahit la cause chrétienne et se vendit secrètement à Saladin.

De tous les princes croisés, Lusignan, par malheur, était le moins capable de défendre, dans un si grand péril, le sceptre et la croix. Son propre frère, en apprenant son élection, s'écria : *Si on fait un tel homme roi, je pense qu'on doit me faire Dieu.*

Ce faible prince, accordant une confiance aveugle au perfide comte de Tripoli, rassembla son armée, marcha contre Saladin, et lui livra présomptueusement bataille dans la plaine de Tibériade.

Au signal donné, le comte de Tripoli attaque l'ennemi avec une ardeur feinte. Après une première charge il se retire; Lusignan vole à son secours; mais, au moment où la mêlée s'engage, le roi se voit abandonné par son traître vassal, dont les troupes prennent la fuite. Entouré par les Sarrasins, vainement il cherche une ressource dans le courage du désespoir; ses soldats sont taillés en pièces. Les intrépides templiers qui l'entourent et lui servent de boucliers, sont tous exterminés. Le roi lui-même tombe dans les fers du vainqueur. La perte du royaume fut le prompt résultat d'une seule défaite. Acre, Béryte, Jérusalem se rendirent au vainqueur, et la reine Sybille lui livra la ville d'Ascalon pour racheter la liberté de son époux.

Après ce grand désastre, les chrétiens ne conservèrent dans l'Orient qu'Antioche et Tripoli. Tyr était au moment de tomber

sous le pouvoir des Arabes ; le courage de Montferrat la sauva de ce malheur, Saladin, profitant de la trahison et méprisant le traître, laissa languir et mourir dans l'oubli le comte de Tripoli également en horreur aux musulmans et aux chrétiens.

Lorsque ces nouvelles funestes parvinrent en Europe, le pape en mourut de chagrin *. Grégoire VIII, qui remplit peu de temps son siége, écrivit à tous les fidèles des lettres pressantes pour les appeler aux armes. Clément III, son successeur, ordonna dans toute la chrétienté des prières publiques. Ses légats conjurèrent les rois de France et d'Angleterre d'oublier leur ancienne rivalité, de s'armer pour soutenir la croix, et de sacrifier leur profane ambition au salut de leurs frères et de leur culte.

Dès que la chute de Jérusalem retentit dans l'Europe, le fanatisme religieux et guerrier se réveilla : les Français et les Anglais coururent les premiers aux armes avec cette passion que devaient inspirer,

* 1187.

dans ce siècle chevaleresque, la foi outragée et la gloire humiliée.

L'explosion de ce zèle ardent était cependant encore retardée par une nouvelle guerre prête à éclater entre Philippe et Henri; mais le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne, de Blois, du Perche et de Sancerre, s'opposèrent à cette guerre, qui devait livrer, sans secours, les chrétiens d'Orient à leurs barbares ennemis. La plupart des seigneurs français les imitèrent, et déclarèrent au roi qu'ils lui refuseraient leur assistance : Philippe céda, et dans l'année 1188, au milieu d'une plaine située entre Try et Gisors, les rois d'Angleterre et de France, réunis, conclurent une trève nouvelle.

Là les deux armées, on pourrait presque dire les deux peuples, reçurent la croix des mains de l'archevêque de Tyr, en faisant éclater cet enthousiasme religieux que ne pouvait éteindre le souvenir de tant de sang versé stérilement en Palestine. Le champ qui contenait cette multitude immense de deux nations naguère ennemies et alors ralliées sous le même éten-

dard, prit et conserva le nom *de champ sacré.*

Avant de se séparer, cette assemblée religieuse et guerrière décida que la croix des Français serait rouge, celle des Anglais blanche et celle des Flamands verte. Le légat, au nom du Saint-Siége, accorda une indulgence plénière aux fidèles qui s'armeraient pour la cause sainte. Les monarques furent autorisés à lever un impôt sur les biens fonciers et mobiliers de tous ceux qui ne se croiseraient pas. L'Église interdit tout luxe aux pélerins, et il fut défendu à tous ces guerriers d'amener avec eux dans la Palestine, des femmes, qui, dans les précédentes croisades, avaient porté dans les camps l'esprit d'intrigue et le relâchement des mœurs.

Guillaume de Tyr attribuait la décadence du pouvoir des Latins dans l'Orient, à leur corruption, à leur indiscipline, aux rivalités de leurs chefs, tandis que les musulmans, alors sévères dans leurs mœurs, obéissaient tous à un même souverain, et n'avaient emprunté aux Européens que leur armure, leur lance, la cotte de maille, repoussant d'ailleurs

comme des fléaux contagieux, les coutumes, les distinctions et les mœurs féodales.

Peu de temps après l'assemblée de Gisors, la reine Isabelle mourut en accouchant de deux princes, qui ne lui survécurent que trois jours. La douleur du roi fut aussi juste que profonde. Les vertus d'Isabelle lui avaient concilié l'affection du peuple et l'amour de son époux.

Bientôt le roi, surmontant sa douleur, employa son activité aux mesures qu'exigeaient à la fois et la tranquillité intérieure et le succès de la croisade. Les seigneurs les plus puissans devaient partir pour la Palestine, et leur absence était un gage de repos pour la France.

On remarquait parmi les principaux croisés, les ducs de Bourgogne, les comtes de Dreux, de Flandre, de Blois, du Perche, de Rochefort, de Champagne, de Saint-Valery, d'Avenne, de Clermont, de Soissons, de Nevers, de Bar, de Sancerre, de Vendôme, deux Montmorenci, les archevêques de Rouen, de Cantorbéry, les évêques de Beauvais et de Char-

tres, enfin une foule de nobles et de prêtres.

Philippe établit une forte taxe sur les revenus du clergé ; et cette disposition était juste dans une guerre entreprise pour l'Église. Cependant ce même clergé opposa la plus vive résistance au paiement de cette dîme nommée *la dîme saladine.* En même temps il se plaignait hautement des brigandages que les nobles exerçaient sur les domaines ecclésiastiques.

Philippe, au lieu de commander, invita les seigneurs à cesser leurs vexations et leur pillage. Les évêques renouvelèrent leurs lamentations, reprochant au roi de se borner à des invitations, pour réprimer leurs ennemis, qu'il aurait dû combattre. « Je vous imite, leur répondit alors Philippe ; vous me refusez un subside nécessaire, et moi je ne vous défends que par mes prières, comme vous ne voulez m'assister que par les vôtres. »

Le rétablissement de la paix générale, si nécessaire au moment d'une guerre lointaine, ne fut pas de longue durée. L'impétueux Richard-Cœur-de-Lion, dont l'ambition n'écoutait aucun conseil

Digitized by Google

et ne redoutait aucun obstacle, méprisant les ordres de son père, du roi de France et du pape, qui avaient interdit formellement les guerres privées, pendant le temps de la croisade, attaqua brusquement Raymond comte de Toulouse, dans le dessein de s'emparer de ses États.

Raymond porta ses plaintes aux monarques anglais et français. Henri désavoua son fils. Philippe marcha contre Richard avec son armée. Pénétrant dans le Berry et dans l'Auvergne, il en emporta d'assaut presque toutes les forteresses.

Le roi d'Angleterre, irrité de tant de pertes, descendit en Normandie avec une armée. La guerre entre les deux rois recommença, et Philippe, qui venait de s'emparer de Vendôme, dirigea ses forces contre Henri.

Avant de combattre, les deux monarques, cédant aux instances des grands, qui voyaient avec peine leur rupture, et les pressaient de négocier, se donnèrent rendez-vous dans le lieu ordinaire de leurs conférences entre Try et Gisors. Mais ils se séparèrent sans avoir pu s'ac-

corder. Alors le comte de Flandre et la plupart des seigneurs français refusèrent de nouveau leurs secours au roi.

Philippe, pour remplacer leurs troupes, rappela dans son camp les Brabançons; mais ils se livrèrent avec une telle fureur au pillage, que le roi se vit obligé de les faire attaquer par ses soldats les plus fidèles, de les désarmer et de les chasser.

Dans ce même temps Richard, dont la violence capricieuse rompait toutes les mesures de la politique de son père, changea tout à coup de volonté, se soumit à Philippe, lui rendit hommage, et promit de comparaître devant la cour des pairs.

Le roi d'Angleterre, à cette nouvelle, laissa d'autant plus vivement éclater son courroux, que, non content de l'investiture de l'Aquitaine, Richard, sans so consentement, venait de recevoir de Philippe celle de la Normandie.

Le pape prit le parti du père outragé contre le fils rebelle; il excommunia Richard; mais les seigneurs normands et bretons, bravant les foudres de l'Église,

Digitized by Google

reconnurent solennellement ce jeune prince pour leur souverain.

Rome voyait avec une profonde affliction ces sanglantes dissensions qui privaient les chrétiens de la Palestine de tout secours. Un nouveau légat, le cardinal Ananie, fit tant d'efforts pour ramener la paix, que les deux rois convinrent de s'en rapporter à son arbitrage, ainsi qu'à celui des archevêques de Bourges, de Rouen et de Cantorbéry. On convint d'une conférence ; elle eut lieu * à la Ferté-Bernard. Là, Philippe se plaignit amèrement du retard qu'éprouvait le mariage d'Alix ; il exigea la confirmation de l'hommage de Richard, et voulut que Jean-sans-Terre, frère de ce prince, fût contraint de prendre la croix.

Henri refusait d'accepter ces propositions. Le monarque français y persistait. Au milieu de ce débat, le légat, trop accoutumé à voir les couronnes s'humilier devant la tiare, ose prendre un langage hautain, et menace Philippe de jeter l'interdit sur son royaume.

« Je brave votre interdit, répond le » fier monarque, il est injuste ; je n'en

* 1189.

» souffrirai point l'exécution. Il n'appar- » tient pas à Rome de me juger, lorsque » je trouve convenable de réprimer des » vassaux rebelles ou jaloux, et quand » je défends l'honneur de ma couronne. » Votre conduite partiale, au lieu d'être » dictée par un zèle sincère pour la paix, » ne prouve que votre affection pour les » sterlings d'Angleterre. »

Le légat répond à cette réplique par de nouvelles violences et par des reproches sanglans adressés à Richard. Ce prince fougueux tire alors le glaive, et s'élance avec impétuosité sur le légat : il allait terminer la dispute en tranchant ses jours; une foule de seigneurs se jette au-devant de lui et sauve la vie du prélat.

Richard, dont toute résistance redoublait le courroux, bravant la présence de Henri, se jette publiquement aux pieds de Philippe, et lui fait hommage de tous ses domaines. « Je les ai reçus, dit-il, du roi d'Angleterre comme mon père; mais je les tiens de Philippe comme mon seigneur. »

Cette action hardie avait été si prompte qu'aucune opposition n'eût été possible ;

elle termina la conférence. On se sépara et des deux côtés on courut aux armes.

Philippe et Richard réunis prirent d'assaut La Ferté-Bernard. Henri, ne se trouvant pas assez de forces pour combattre, crut que les Français se dirigeaient sur Tours, et courut se jeter dans la ville du Mans. Philippe, qui l'avait trompé par une fausse marche, paraît à l'improviste sous les remparts du Mans, enfonce les Anglais qui défendaient le pont, les poursuit et entre pêle-mêle avec eux dans la ville. Henri, au moment d'être pris, échappe avec peine aux vainqueurs par une prompte fuite. Toute son armée était dispersée. Le roi de France, profitant avec célérité de ses avantages, s'empare en peu de jours d'un grand nombre de places qui, dans d'autres temps, auraient coûté des années de guerre. La ville de Tours même tomba sous son pouvoir *.

La fierté seule de Henri survivait à ses forces, à sa fortune, à sa gloire; il ne voulait point céder et ne pouvait plus combattre; enfin les prières des comtes de Flandre,

* 1189.

du duc de Bourgogne et de plusieurs autres seigneurs, vainquirent son opiniâtreté.

Henri, consterné, subit la loi de la nécessité, vint trouver Philippe dans son camp, lui rendit hommage pour tous ses domaines, et promit qu'au retour de la Palestine Richard épouserait Alix.

Les deux monarques convinrent de se réunir l'année suivante à Vezelay. Henri paya pour la guerre sainte un tribut de vingt mille marcs d'argent. Les barons d'Angleterre furent contraints de jurer que, si le roi violait ce traité, ils joindraient tous leurs armes à celles du roi de France.

Philippe et Richard, pour garantie de ces conventions, gardèrent en leur pouvoir les villes du Mans, de Tours, le Château-du-Loir, et à leur choix, la forteresse de Tron, celle de Pacy, de Gisors ou Nonancourt.

Montesquieu remarque que, pour éviter à l'avenir de semblables contestations, trop fréquentes dans l'anarchie féodale, Philippe, le duc de Bourgogne, et plusieurs autres grands vassaux déclarèrent, par un acte solennel, qu'un fief, de quel-

que manière qu'il fût divisé, relèverait toujours du même seigneur.

Au moment où les deux rois, après cette conférence, conversaient ensemble au pied d'un arbre, la foudre tomba au milieu d'eux. Philippe resta intrépidement debout sans paraître ému; le roi d'Angleterre, affaibli par l'âge et par le malheur, s'évanouit.

Cet infortuné monarque, après la conclusion du traité, obtint de Philippe qu'il lui communiquerait la liste des seigneurs anglais entrés dans la ligue de ses ennemis; mais, lorsqu'il vit sur cette liste fatale le nom du prince Jean, celui de ses fils qu'il aimait le plus, sa force succomba sous le poids de ses chagrins : attaqué d'une fièvre violente, il mourut peu de jours après à Chinon.

Exemple mémorable de la fragilité d'un pouvoir qui n'est soutenu que par la crainte et non par l'affection, le malheureux Henri vit, en expirant, ses propres serviteurs partager ses richesses et piller ses meubles; son corps fut abandonné par tous ceux qui le flattaient la veille. Il venait de rendre le dernier soupir, lorsque Richard,

héritier de sa couronne et cause principale de son infortune, arriva près de lui. Plusieurs historiens du temps prétendent qu'à l'approche de ce fils rebelle, le sang du père bouillonna et sortit par ses narines. Un sentiment moral d'indignation accrédita généralement ce fait invraisemblable. Richard crut vainement effacer ses torts en honorant à Fontevrault, par de pompeuses obsèques, le monarque et le père dont son ingratitude avait abrégé les jours.

Henri fut un roi aussi malheureux à la fin de sa vie qu'il avait paru grand au commencement de sa carrière ; le divorce impolitique de Louis-le-Jeune lui donna le moyen d'accroître sa puissance plus rapidement que par des conquêtes.

Profond dans ses vues, courageux dans les combats, ferme dans son administration, il dut sa gloire à son habileté, et ses malheurs aux intrigues de sa femme autant qu'à l'ambition de ses fils.

Un prêtre, le curé de Neuilly, osant reprocher au prince Richard ses vices, lui dit: « Vous avez à vous méfier de trois filles » bien dangereuses, qui vous entourent :

Google

» l'Orgueil, l'Avarice et l'Impureté. — Eh » bien, lui répond Richard, en riant, il » faut s'en défaire; je lègue mon orgueil » aux templiers, mon avarice aux moines » de Citeaux, et mon inclination pour les » femmes aux prélats de mon royaume. » Ce court dialogue peint en peu de mots Richard et son siècle.

Richard reçut solennellement la couronne d'Angleterre. Après cette cérémonie, les deux rois se réunirent à Nonancourt. Là ils se promirent de nouveau de porter promptement leurs armes dans la Palestine. Dans cette conférence, ces deux princes, destinés par leur caractère et par leur ambition à se haïr et à se combattre constamment, se jurèrent pourtant une fraternité d'armes qu'on regardait alors comme un lien sacré.

Vezelay fut le lieu fixé pour la réunion des deux armées qui devaient s'y rendre l'année suivante. Le traité d'alliance entre la France et l'Angleterre fut signé à Saint-Hilaire par les rois et par leurs barons. On s'y promettait une fidélité réciproque. Les deux monarques s'engageaient à défendre mutuellement leurs trônes et leurs

personnes aux dépens de leur vie et de leurs biens.

Philippe déclara qu'il combattrait pour la sûreté des domaines du roi d'Angleterre, comme pour celle de Paris. Richard défendra, disait-il, cette capitale, avec le même zèle qu'il défendrait Rouen. Les seigneurs renoncèrent pour tout le temps de la croisade à toute guerre privée. Enfin le comte du Perche jura à Richard, *sur l'âme du roi de France*, et Guillaume le maréchal à Philippe, sur l'*âme du roi d'Angleterre*, qu'à l'époque fixée tout serait prêt pour le départ des croisés.

Ce fut à cette époque qu'on publia une ordonnance sévère contre les excès auxquels se livraient trop habituellement les guerriers de ce temps barbare. Toujours la trop grande rigueur des lois atteste autant leur impuissance que leur nécessité. Par cette loi, tout homicide devait être lié au corps de sa victime, jeté dans la mer, ou enterré vivant. Pour une blessure on avait le poing coupé. Chaque injure était expiée par le paiement d'une once d'argent. Pour châtier les voleurs, leur tête devait être rasée, couverte de poix bouil-

Digitized by Google

lante et enduite de plumes. Rimer attribue cet étrange réglement au seul Richard; et en effet, cette loi, par sa violence, porte l'empreinte du caractère fougueux de ce prince, plus guerrier que législateur.

Lorsque les deux monarques signaient cette alliance, leurs intentions étaient sincères. Aussi se promirent-ils réciproquement que, si l'un des deux mourait en Palestine, ses trésors et ses troupes resteraient à la disposition du survivant.

Dans ce moment de calme que devaient bientôt suivre de si longs orages, la reine douairière d'Angleterre, Éléonore, cause funeste de la ruine de la France et du malheur de ses deux époux, vint rendre hommage à Philippe pour la Guienne.

Le roi, dans un testament qu'il fit signer, suivant l'usage, par les quatre grands officiers de la couronne, et expédier par le chancelier, confia la régence de ses États, ainsi que la tutelle de son fils Louis, âgé de treize ans, à la reine Adélaïde de Champagne, sa mère, et à l'archevêque de Reims, son oncle.

Mais en même temps, pour limiter le pouvoir de cette régence, il laissa entre

les mains de ses grands officiers, un acte contenant plusieurs dispositions restrictives entre lesquelles Mezeray remarque celle qui ordonnait de consulter l'ermite Bernard pour la nomination de tous les bénéfices vacans pendant l'absence du roi.

Philippe, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, se rendit avec pompe à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme; il y reçut aussi, comme pèlerin, le manteau, la calbace et le bourdon. L'abbaye de Saint-Denis inspirait alors à toute la France une grande vénération par son antiquité, par ses immenses richesses et par les précieuses reliques qu'elle prétendait posséder. Dans ces siècles d'ignorance, on s'occupait moins des vérités évangéliques que des contes inventés par la cupidité et accrédités par la superstition. Les moines assuraient qu'ils possédaient dans leurs trésors la couronne d'épine de Jésus-Christ, qui leur avait été donnée par Charles-le-Chauve. Personne n'osait en douter; et, lorsque Philippe fut parti pour l'Orient, on assura que le prince Louis, étant devenu malade, avait été guéri en touchant cette sainte couronne.

Digitized by Google

Cependant la rivalité de quelques autres monastères inspira toujours des doutes en Europe sur la possession du corps de saint Denis, que s'attribuait cette illustre abbaye. Le pape Innocent III prétendait que les restes de cet apôtre étaient à Rome; il crut sans doute terminer cette contestation un peu scandaleuse, en faisant présent à l'abbaye de Saint-Denis du corps que Rome possédait; mais plus tard on vit le pape Léon IX déclarer qu'un troisième corps, conservé à Ratisbonne, était véritablement celui de l'apôtre. Le réveil de la raison humaine a fait évanouir l'importance qu'on attachait autrefois à ces déplorables altercations.

Aucun nouvel incident politique ne s'opposant plus à l'accomplissement des traités, les armées françaises et anglaises se réunirent, en 1190, dans la plaine de Vezelay, et marchèrent de concert jusqu'à Lyon, où elles se séparèrent. De là Philippe prit la route de Gênes, et Richard celle de Marseille. La mauvaise foi des Grecs et les troubles qui agitaient l'empire d'Orient, ne laissaient plus aux croisés aucune tentation de traverser la Grèce.

Google

Plusieurs révolutions sanglantes avaient renversé du trône successivement deux empereurs : le barbare Andronic, après avoir immolé un jeune prince qu'il devait protéger, et contraint sa veuve à l'épouser, venait d'expier ses crimes en succombant sous la rage populaire : ainsi une princesse du sang royal de France s'était vue deux fois couronnée, mariée, veuve et dépouillée de la couronne.

Un nouvel empereur, Isaac l'Ange, sans vertu, sans courage, sans talent, se trouvait appelé par la fortune et par l'inconstance populaire sur le trône chancelant des Césars. Ce lâche successeur de Constantin venait de conclure un traité avec Saladin, et de lui promettre cent galères pour combattre les croisés. De son côté le Soudan s'engageait à lui céder la Palestine. Ces nouvelles excitèrent l'indignation des rois de France et d'Angleterre, qui partirent pour l'Orient, plus irrités peut-être contre les Grecs que contre les musulmans.

Philippe arriva le premier à Gênes. Richard n'avait point trouvé sa flotte prête ; il acheta trente vaisseaux à Marseille, et

lorsqu'ils furent armés, il rejoignit en Ligurie l'armée française.

Les deux flottes se dirigèrent vers la Sicile. L'impétuosité des orages avait maltraité plusieurs vaisseaux. On s'arrêta à Messine pour réparer les avaries causées par la tempête. Philippe, toujours généreux, tira de son trésor les sommes nécessaires pour dédommager ses barons des pertes qu'ils avaient faites en armes et en chevaux; il se rembarqua ensuite promptement; mais les vents contraires le forcèrent de rentrer dans le port.

Tancrède régnait alors en Sicile *. Il était fils naturel du vaillant Roger. Guillaume, dernier monarque de cette île, avait laissé en mourant, pour unique héritière de son trône, sa sœur Constance. Tancrède s'empara du sceptre au préjudice de cette princesse, mariée à l'empereur Henri IV. Henri avait contracté des liens d'amitié avec Philippe, et Tancrède devait craindre leur ressentiment; il n'avait pas moins à redouter Richard, dont la sœur, nommée Jeanne, et veuve du dernier roi de Sicile, était alors retenue par lui en prison.

* 1190.

Le roi de Sicile, alarmé en voyant arriver dans ses ports deux ennemis si puissans, cherchait à se réconcilier avec eux, ou du-moins à les diviser pour être protégé par l'un contre l'autre. Il espéra d'abord gagner l'amitié du roi de France, en lui proposant de donner en mariage une de ses filles au prince Louis. Philippe, prétextant la trop grande jeunesse de ces enfans, mais dans la crainte réelle de mécontenter l'empereur, refusa l'offre qui lui était faite.

Bientôt Richard arriva et demanda vivement que Jeanne sa sœur fût mise en liberté, qu'on lui rendît ses biens et qu'on fixât son douaire. Tancrède accorda tout, fit sortir Jeanne de Palerme, et prodigua ses trésors pour acheter l'amitié du monarque anglais.

Cette réconciliation fut peu sincère; dès que Richard vit sa sœur en son pouvoir, agissant plus en conquérant qu'en allié, il s'empara d'un fort et y plaça une garnison. Les Siciliens, croyant qu'il voulait se rendre maître de leur pays, coururent aux armes et fermèrent aux Anglais les portes de Messine.

Les Anglais, sans attendre les ordres de

leur roi, s'efforcèrent d'escalader les remparts; vainement Richard et Tancrède ordonnaient aux combattans de s'arrêter. L'intervention de Philippe seule apaisa ce tumulte et suspendit les hostilités. Mais le lendemain, au moment où le roi de France, à la prière des magistrats de Messine, conférait avec Richard pour terminer cette querelle, le roi d'Angleterre, apprenant que les Messinois venaient de faire une sortie, rompt la conférence, vole à son camp, attaque les Siciliens, les met en fuite, les poursuit, entre pêle-mêle avec eux dans la ville; et plante sa bannière sur les murailles.

Témoin de cette action hardie, Philippe s'écria avec emportement : « Comment un » prince mon vassal ose-t-il arborer son » étendard dans une ville que j'habite? » En même temps il ordonne aux Français d'arracher cet étendard et de le remplacer par le sien.

Les deux armées s'avancent l'une contre l'autre. Les arcs étaient tendus, les glaives étaient tirés, le carnage allait commencer, lorsque Richard supplia le roi de France d'apaiser son courroux. « Je suis prêt,

» lui dit-il, à retirer, par égard pour vous, » l'étendard que ma victoire a placé sur ces » murs; mais ce que je puis faire volontai- » rement, vous ne l'obtiendrez de force » qu'après de longs efforts, en vous ren- » dant responsable de tout le sang que coû- » terait cette violence. »

Sa soumission, quoique un peu menaçante encore, apaisa le ressentiment de Philippe. Il fut convenu que les deux rois resteraient maîtres de la ville, qui serait gardée par les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, jusqu'au moment où le douaire de la reine Jeanne serait totalement payé.

Tancrède satisfit le roi d'Angleterre et conclut définitivement la paix avec lui. Une des conditions de ce traité fut le mariage d'une des filles de Tancrède avec Arthur, duc de Bretagne et neveu de Richard. Ces conventions furent signées sous la médiation de Philippe. Le zèle religieux l'emporta ainsi sur l'orgueil des deux monarques rivaux. Le calme succéda à l'orage, et une apparente cordialité voila quelque temps une jalousie plus assoupie qu'éteinte.

Tancrède, peu satisfait de ce rapprochement, vint trouver secrètement Ri-

chard. « Défiez-vous du roi de France, » lui dit-il ; le duc de Bourgogne m'a porté » de sa part une lettre dans laquelle il vous » accuse de manque de foi, de trahison, et » me promet, si je veux me joindre à lui, » d'attaquer votre camp pendant la nuit. » Richard ayant répondu qu'il ne pouvait croire à une semblable perfidie, à une telle violation des sermens de fidélité réciproque que tous deux s'étaient faits en entreprenant la guerre sainte, Tancrède, pour toute réponse, remit la lettre entre ses mains.

Bientôt Philippe s'aperçut des soupçons du monarque anglais ; peu habitué à dissimuler, Richard, pressé par lui de s'expliquer, chargea le comte de Flandre de lui porter la lettre injurieuse qu'on lui avait confiée.

Le roi de France, aussi surpris qu'irrité, dit que cet écrit, qui ne contenait que des mensonges, n'était point de lui, que cette intrigue n'était qu'un prétexte pris par le roi d'Angleterre pour rompre les liens formés entre eux, et pour se dispenser d'épouser sa sœur Alix ; qu'au reste, s'il manquait à cet engagement, il s'en vengerait par

les armes, après son retour de la Palestine. La lettre étant ainsi désavouée, il n'en fut plus question, et l'on ne s'occupa plus que de la discussion relative au mariage d'Alix.

Les deux monarques savaient que la reine Éléonore, toujours active en intrigues et toujours constante dans sa haine contre la France, négociait alors un autre mariage pour Richard avec Bérangère, fille du roi de Navarre. Éléonore, autrefois maltraitée par son époux Henri II, attribuait ses infortunes aux artifices d'Alix.

Cependant Philippe pressait vivement Richard d'accomplir ses promesses. Le roi d'Angleterre, après avoir long-temps refusé de s'expliquer, apprit enfin au monarque français la vraie cause de sa répugnance, et, si l'on en croit l'historien Roger de Houeden, il lui fit connaître par des preuves irrécusables qu'Alix, séduite par Henri, en avait eu un enfant. Cette découverte termina toute contestation: Richard promit qu'au retour de la Palestine il rendrait à la France Gisors et quelques autres places, paierait au roi deux mille marcs sterlings, enfin qu'il lui rendrait

hommage pour la Normandie comme fief et pour la Brétagne comme arrière-fief.

Philippe voulut ensuite que sans aucun retard on partît pour l'Orient. Richard demandait quelques délais, et, sur son refus de s'embarquer, plusieurs barons anglais, sommés de tenir leur serment, se rangèrent sous l'étendard français. Philippe partit donc avec sa flotte, et, après vingt-deux jours d'une heureuse navigation, il arriva sous les remparts d'Acre à la grande joie des chrétiens qui assiégeaient alors cette place *.

Semblables aux Juifs lorsqu'ils se battaient entre eux avec furie au moment où les Romains assiégeaient Jérusalem, l'aveugle esprit de parti et l'ambition effrénée des barons chrétiens agitaient encore entre eux le flambeau de la discorde, malgré la terreur que devaient leur inspirer les armes conquérantes de Saladin.

Conrad de Montferrat, fier d'avoir sauvé Tyr, ne voulait point la céder au roi de Jérusalem, qui, pour se venger de lui, était venu l'assiéger.

Cependant les croisés, dans leur dé-

* 1191.

tresse, fondaient leurs espérances sur les puissans secours que l'Europe leur envoyait; deux flottes danoises et anglaises leur apportèrent des vivres et des soldats, et d'un autre côté l'empereur d'Allemagne Frédéric, qui s'était rendu par terre en Asie, venait d'y remporter de rapides et d'éclatantes victoires sur les Sarrasins; mais malheureusement sa carrière glorieuse eut une courte durée : il périt en voulant passer le Cydnus. Les eaux de ce fleuve, fatal à deux grands hommes, terminèrent sa vie; quelques auteurs disent qu'il s'y noya, d'autres qu'ayant voulu s'y baigner, l'extrême froideur de l'eau lui donna une fièvre ardente; il ne trouva point comme Alexandre un médecin Philippe pour le sauver *.

Les musulmans profitèrent du trouble causé par sa mort pour combattre avec succès son armée. Son fils Conrad, duc de Souabe, conduisit le reste de ses troupes à Antioche et de là au camp du roi de Jérusalem. Son heureuse médiation réconcilia passagèrement Montferrat et Lusi-

* 1190.

gnan : ils ajournèrent leurs débats, et marchèrent ensemble contre Saladin, qui s'approchait des remparts d'Acre pour secourir cette ville.

Les croisés réunis formaient une armée de cent mille hommes ; dans son enthousiasme religieux, elle s'écriait : *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous.* Après plusieurs combats entre des corps détachés, dont les deux partis s'attribuaient l'avantage, les chrétiens livrèrent à Saladin une bataille qui dura toute une journée.

L'aile droite des Francs enfonça les Sarrasins, et s'empara même de la colline sur laquelle était la tente de Saladin. Le soudan était vivement pressé, et si, dit un auteur arabe, *il eût été pris ou tué, toute l'armée consternée aurait pris la fuite ; heureusement*, ajoute-t-il, *les Francs, apprenant que leur aile gauche battue était en péril, volèrent à son secours.* Saladin, ralliant ses troupes, poursuivit les croisés, et en fit un grand carnage. Le même auteur prétend que le grand-maître des templiers fut pris, décapité, et que dix mille chrétiens, tous cavaliers, périrent

dans cette sanglante journée. Trois femmes combattaient dans leurs rangs.

Bientôt la foule des cadavres infecta l'air, et le rendit contagieux. Le sultan tomba malade; les émirs lui persuadèrent de fuir non l'ennemi vaincu, mais un fléau destructeur, et le siége d'Acre, investi par les chrétiens, devint pour les musulmans le résultat funeste de sa retraite.

Les historiens d'Angleterre et de France, loin de confirmer ce récit, peut-être dicté par la vanité des Arabes, prétendent que la victoire resta indécise, et que le lendemain pourtant l'armée de Saladin parut céder l'honneur du triomphe aux croisés, puisqu'elle s'éloigna et n'opposa plus d'obstacles à leur marche; ils continuèrent paisiblement leur route, et investirent la ville d'Acre. Mais là, ils trouvèrent une résistance égale par sa vigueur à l'ardeur de leurs attaques. Les assiégés repoussaient avec succès leurs assauts, et les fatiguaient journellement par de fréquentes sorties.

Ce siége durait depuis deux ans. L'armée chrétienne, affaiblie par de nombreux combats, épuisée par de continuels

travaux, et frappée d'une contagion qui moissonnait chaque jour ses rangs, était en proie aux plus vives alarmes. Vainement les chrétiens avaient fait approcher des remparts trois hautes tours, qui, selon le récit des écrivains arabes, étaient en bois, revêtues d'argile et couvertes d'un cuir trempé dans le vinaigre.

Un musulman, venu de Damas, ayant rassemblé un grand nombre de matières inflammables, en composa une sorte de feu grégeois, dont les assiégés lui permirent l'essai, sans lui accorder d'abord une grande confiance; mais le succès passa leur attente. Les trois tours incendiées s'écroulèrent. La garnison, profitant de ce désastre, détruisit tous les travaux des assiégeans, et les contraignit de se renfermer dans leurs lignes. On voulut, dit l'auteur arabe, accorder à l'habitant de Damas une récompense proportionnée au service qu'il avait rendu; mais il la refusa disant *qu'il n'avait travaillé que pour la gloire de Dieu et de son prophète.*

Les mêmes écrivains orientaux, qui mêlent trop fréquemment dans leurs récits les contes à l'histoire, disent qu'à cette

époque une escadre sarrasine s'empara de plusieurs vaisseaux portant mille guerriers francs, commandés par une princesse : ce qui est certain c'est que l'armée chrétienne consternée se livrait aux plus vives alarmes.

Saladin était venu de nouveau l'attaquer, et, après une lutte sanglante, l'avait mise en déroute. *Neuf rangs de morts*, dit l'historien arabe, *couvraient le terrain situé entre la colline et la mer. Chaque rang offrait aux regards plus de mille chrétiens immolés par le fer des musulmans.*

Dans le même temps la garnison d'Acre avait forcé le camp des croisés, et ne s'était retirée qu'après avoir fait un grand carnage des troupes qui le défendaient. Telle était la détresse de l'armée chrétienne, lorsque tout à coup son courage fut ranimé à la vue de l'oriflamme et du débarquement des troupes de Philippe, qui entra dans le camp des croisés le samedi de la semaine de Pâques *.

On respectait plus alors en Orient la valeur des Français que leur puissance. Les Arabes, en parlant de Philippe, di-

* 1191.

saient *qu'il était illustre entre les rois chrétiens, quoique son royaume ne fût pas compté au nombre des grands empires.* Le roi d'Angleterre leur inspirait plus de craintes : *Richard*, écrivaient-ils, *Richard* (*Dieu le maudisse*) *est l'homme de son temps le plus remarquable par son courage, par son habileté et par la subtilité de son génie.*

Bientôt l'activité du roi de France réveilla l'espoir et répara les pertes des chrétiens ; on vit l'audace succéder à l'abattement ; les travaux furent repris, les fortifications réparées ; on construisit de nouveaux ouvrages ; de nouvelles tours, de nouvelles machines menacèrent les remparts. Les assiégés, dont le courage avait bravé les périls, le nombre et le temps, prévinrent les assauts par d'audacieuses sorties, renversèrent les ouvrages nouveaux, et incendièrent avec le feu grégeois les machines construites par les ingénieurs français. Le courage de Philippe, enflammé par cette attaque, opposa aux ennemis de plus ardens efforts, les contraignit de se renfermer dans leurs murs, combla leurs fossés et parvint à ouvrir une brèche qui permettait l'assaut ; mais il

avait promis au roi d'Angleterre de l'attendre avant de livrer cet assaut décisif, et il tint sa parole.

Ce prince, en route depuis long-temps, aurait déjà pu être arrivé ; mais un léger contre-temps et l'impatience de son caractère avaient retardé sa marche. Irrité de la perte de trois vaisseaux, qu'une escadre d'Isaac Comnène, roi de Chypre, lui avait pris, et brûlant de se venger, il débarqua dans cette île dont il se rendit maître. Comnène prisonnier se plaignit justement d'être traité en esclave ; Richard, accueillant ses plaintes avec une ironie cruelle et méprisante, le fit lier par des chaînes d'or.

Après avoir ainsi en courant conquis un royaume pour se venger, il arriva sous les murs d'Acre, et y trouva les esprits divisés par un nouveau sujet de discorde. La reine Sybille venait de mourir. Montferrat prétendait à la couronne de Jérusalem, et voulait l'enlever à Lusignan.

L'impétueux Richard, plus fait pour exciter des querelles que pour les apaiser, soutint hautement les prétentions de

Lusignan, et Philippe celles de Montferrat. Les Génois, les Allemands et les chevaliers du Temple embrassèrent le parti du roi de France; les hospitaliers, les Flamands et les Pisans se déclarèrent pour Richard : ainsi les funestes querelles qui armaient depuis tant d'années dans l'Occident l'Angleterre contre la France, éclataient avec la même fureur en Asie.

La voix de la religion et l'intérêt des deux peuples ne pouvaient suspendre cette haine nationale, accrue par la jalousie de deux rois également braves et également ambitieux. L'un ne voulait point de maître, et l'autre ne voulait point d'égal. Leurs trèves furent courtes, leurs traités peu sincères, et la mort seule mit fin à leur inimitié.

Ces deux princes, dont les qualités, les défauts et la jalousie exercèrent une si grande influence sur les destinées de leurs peuples, réunissaient en deux caractères opposés ces dons de la nature qui, dans un siècle chevaleresque et belliqueux, pouvaient le mieux exciter l'enthousiasme de leurs compagnons d'armes.

La taille de Philippe était élevée, son

Google

teint vermeil, ses cheveux blonds et frisés naturellement, son nez aquilin, son regard majestueux, quoique l'un de ses yeux fût terni par une taie légère ; la douceur de son sourire et la gaîté de son expression rassuraient promptement ceux qu'intimidait au premier abord son maintient sévère ; il se montrait adroit dans les exercices et brave jusqu'à la témérité. L'arbalète commençait alors à être fort en usage ; Philippe méprisait cette arme comme favorable aux lâches. Capitaine actif et prudent, vigilant administrateur, politique adroit, ce monarque, généreux et magnifique, aimait la justice et protégeait les lettres. Les défauts qui déparaient ces grandes qualités étaient un vif penchant à la colère, des passions trop ardentes, et on dut lui reprocher avec raison les moyens trop oppressifs qu'il employa pour tirer de ses peuples l'argent nécessaire à l'exécution de ses vastes desseins ; mais comme il reconquit la moitié de la France, ses succès en firent oublier le prix.

Son rival Richard, qui arrêta long-temps sa marche triomphale, était plus

fait pour être craint que pour être aimé. La régularité de ses traits frappait les regards. Mais la couleur blonde et ardente de ses cheveux annonçait au premier coup d'œil la fougue de son caractère. Grand par quelques vertus, il était même encore grand dans ses vices; car il les couvrait d'un funeste éclat qui éblouit trop souvent le vulgaire.

Insatiable dans son ambition, plus guerrier même que Philippe, il arrachait à la fortune les faveurs que le roi de France n'en obtenait que par sa constance. Prompt à tirer parti de ses succès et à se relever de ses défaites, il poussait la magnificence jusqu'à la prodigalité. Fier, emporté, présomptueux, téméraire, il se montrait sans frein dans les combats comme dans ses débauches.

Le sort, en créant à la fois ces deux princes, parut vouloir faire briller dans ces ténèbres de l'anarchie féodale deux flambeaux, l'un en France pour éclairer le monde, et l'autre en Angleterre pour l'embraser.

Les prétentions opposées de Montferrat et de Lusignan au trône de Jérusalem,

n'étaient pas alors la seule cause des discordes qui s'élevaient entre Philippe et Richard. Le roi de France exigeait, en vertu des conventions précédentes, relatives à la croisade, que le monarque anglais lui cédât la moitié de l'île de Chypre. De son côté Richard voulait que Philippe lui remît la moitié des trésors du comte de Flandre qui venait de mourir, et dont le roi de France s'était emparé.

* A la honte des chrétiens et à la grande joie des musulmans, les princes et les seigneurs de leurs partis étaient au moment de vider cette querelle par les armes. La nature, plus puissante que tous les conciliateurs, mit seule un frein à leur fougueuse passion. Les deux rois, succombant à la fatigue et à la chaleur du climat, tombèrent gravement malades, perdirent une partie de leur fureur avec leurs forces, ajournèrent leur différend jusqu'à la fin du siége d'Acre*, et convinrent qu'en attendant cette époque ils rempliraient religieusement les devoirs de frères d'armes, et que chaque jour l'un des deux rois dirigerait les attaques contre la ville, tandis que

* 1191.

l'autre s'opposerait à celles de Saladin, et se chargerait de la défense des lignes.

* Dès que les deux monarques purent quitter leurs tentes et reprendre la lance, ils s'approchèrent des remparts et livrèrent un assaut où l'on déploya des deux côtés ce courage impétueux qui n'éclate jamais avec plus d'ardeur que dans les guerres religieuses. Les boucliers et les cimeterres musulmans n'auraient peut-être pas résisté aux glaives, aux haches, aux masses d'armes des croisés; mais, malgré leur opiniâtreté, ceux-ci furent obligés de céder avec une grande perte d'hommes à la violence du feu grégeois que les assiégés lançaient sur eux de toutes parts. Albéric Clément, maréchal de France, périt dans ce combat.

Après de longs et vains efforts, Philippe, qui, ce jour-là dirigeait l'attaque, se vit contraint de céder au sort et de faire sonner la retraite. Cependant les ingénieurs français étaient parvenus par des travaux souterrains à miner une tour qu'on nommait *la tour maudite*. Bientôt elle s'écroule avec fracas et ouvre en tombant une large brèche.

* 1191.

Les deux émirs sarrasins, Mestoc et Caracos, qui commandaient dans la ville, perdant par ce désastre tout espoir de salut, envoient des députés aux rois et leur proposent une capitulation honorable. Caracos était premier ministre de Saladin. Ce fut lui qui fit creuser le puits de Joseph et entoura le Caire de murailles.

Les monarques refusent la capitulation proposée et ne veulent même promettre d'accorder la vie aux assiégés que si Jérusalem et la croix de Jésus-Christ leur sont préalablement rendues par les musulmans; ils exigent de plus la liberté de tous les esclaves chrétiens.

Les émirs, consternés de ce refus, demandèrent au moins trois jours de trève pour avoir le temps de consulter Saladin. Ce délai fut accordé; mais le fier soudan refusa de souscrire à ces humiliantes conditions; en même temps il promit aux émirs d'attaquer pendant la nuit le camp des chrétiens, afin de donner à la garnison sarrasine la facilité de se sauver par la brèche à la faveur du désordre que produirait ce combat.

Les croisés furent avertis de ce projet

par un espion chrétien, et, profitant de cet avis, ils se tinrent en garde contre toute surprise.

Dès que la nuit répandit ses ombres sur la terre, Saladin se précipita brusquement sur le camp chrétien, et dans le même moment les assiégés s'élancèrent hors de la brèche ; mais des deux côtés ils trouvèrent les chrétiens préparés à les combattre. Après une lutte sanglante, les Sarrasins furent contraints de rentrer dans leurs murailles, et Saladin, pour la première fois vaincu, ordonna, en frémissant, la retraite.

Le lendemain les Français et les Anglais, plus animés que fatigués par ce combat glorieux, marchèrent à l'assaut, et les émirs obtinrent encore par leurs supplications que, pour éviter l'effusion du sang et la ruine de la ville, on leur permît d'aller trouver Saladin. L'orgueil du soudan était abaissé par ses défaites ; il proposa aux monarques de leur rendre Jérusalem, la sainte croix et toutes les villes qu'il avait conquises, à condition que les croisés lui prêteraient vingt mille hommes pour combattre avec lui les fils du sultan Noradin,

qui s'efforçaient alors de lui enlever l'Égypte.

En ne consultant que la raison et la politique, il est impossible de concevoir les motifs qui portèrent les rois de France et d'Angleterre à refuser des conditions si avantageuses. Le fanatisme peut seul l'expliquer. En acceptant ces propositions, le succès complet de la croisade était assuré, Jérusalem reconquise, le tombeau du Christ délivré ; mais on ne crut pas pouvoir sans crime prêter à l'étendard de Mahomet contre les musulmans le secours des guerriers de la croix.

Toute conférence étant ainsi rompue, le signal de l'assaut est de nouveau donné, et les Sarrasins sans espoir, mais décidés à périr avec honneur, jurent *qu'ils défendront la ville comme le lion défend son antre ensanglanté*. Ils se rassemblent sur la brèche et n'opposent à une foule innombrable d'assaillans qu'un petit nombre de soldats épuisés de fatigues et couverts de blessures. Le sang allait couler ; mais à l'aspect de cette faible troupe d'ennemis intrépides qui se présentaient à leurs regards plutôt comme martyrs que comme

guerriers, les deux rois, touchés de la bravoure et de l'infortune de ces vaillans Sarrasins, suspendent l'attaque et consentent à la capitulation *.

On accorda la vie aux assiégés; la ville fut rendue, la sainte croix promise; mille chrétiens, parmi lesquels devaient se trouver deux cents nobles, et qui devaient être désignés par le roi, obtinrent leur liberté. La garnison resta prisonnière de guerre jusqu'à l'exécution du traité, et Saladin paya deux cent mille pesans d'or pour les frais du siége.

Les monarques français et anglais se partagèrent le commandement de la ville ainsi que tous les trésors qu'elle renfermait. On n'en distribua aucune partie aux deux armées; cet acte d'avarice eut pour résultat un grand mécontentement parmi les troupes et de nombreuses désertions.

Drogon de Merlon fut nommé commandant dans la ville française, et Hugues de Gournay dans la ville anglaise.

Après une si importante conquête, qui relevait la fortune et l'espoir des chrétiens, on devait penser qu'un pareil succès se-

* 1191.

rait suivi promptement d'une plus grande entreprise, et que, profitant de la diversion opérée en Égypte par des rebelles, les croisés dirigeraient, sans perdre de temps, leurs armées contre Jérusalem, puisque sa conquête devait être leur unique but. Mais la longueur du siége, la fatigue, la perte d'un grand nombre de seigneurs français, de braves guerriers, et surtout enfin la continuité des discordes et la fougue du caractère de Richard avaient refroidi l'ardeur de Philippe pour la guerre de la Palestine. Atteint par une maladie violente qui lui avait fait perdre les cheveux, les ongles, et attaquait encore son épiderme, il éprouvait une langueur que l'air natal pouvait seul guérir. Bientôt il déclara son ferme dessein de retourner en France. Vainement Richard multiplia ses efforts pour le détourner de cette résolution.

Philippe, aigri par une trop âpre rivalité, croyait que ses ennemis avaient mêlé quelque poison aux remèdes qu'on lui administrait; et, tourmenté par ce soupçon, qui cependant n'était appuyé d'aucune

preuve, rien ne put le faire renoncer à son projet de départ.

Il nous est impossible aujourd'hui de porter un jugement décisif sur les querelles de ces deux célèbres rivaux, et de prononcer entre les auteurs anglais qui donnent à cette occasion tous les torts à Philippe, et les historiens français qui accusent et condamnent exclusivement Richard. Tous deux étaient ambitieux et jaloux. La suite de leurs actions prouva seulement que Philippe était plus dissimulé, plus politique; Richard plus emporté et plus vindicatif. L'un ne se montra jamais que sévère; l'autre, entraîné par ses passions, fut souvent cruel et sanguinaire.

Au reste, il est probable que Richard, par sa bouillante témérité, excitant à un plus haut dégré que son rival l'enthousiasme des guerriers dans les combats, et Philippe le surpassant d'un autre côté par son habileté en administration et en politique, le roi d'Angleterre dut poursuivre avec plus d'opiniâtreté l'aventureuse entreprise dans laquelle il s'était engagé, tandis que tout portait le roi de France à revenir

dans une patrie dont il était appelé à rétablir la puissance et la fortune.

Avant de se séparer, les deux monarques jugèrent le grand procès de Lusignan et de Montferrat; ils décidèrent que le premier garderait pendant sa vie le sceptre de Jérusalem avec les comtés de Jaffa et de Césarée. Après sa mort, Montferrat devait hériter de la couronne, et réserver seulement les deux comtés aux enfans de Lusignan.

Philippe, en s'éloignant, laissa dix mille Français dans le camp des croisés, sous les ordres d'Eudes de Bourgogne, et il fit serment à Richard de ne rien entreprendre pendant son absence contre ses États. Après avoir réglé tous ces points importans, le roi s'embarqua pour la France, descendit d'abord en Italie, et s'arrêta quelques jours à Rome; il y reçut du pape Célestin III l'accueil dû à son nom, à son rang, à sa gloire.

Cependant on peut croire que Philippe, en visitant Rome, cédait plus à ses passions qu'à une juste curiosité ou à un zèle religieux : car il pria le pape Célestin III de le relever du serment qu'il avait fait à Ri-

chard de ne point attaquer ses possessions pendant que ce prince resterait en Palestine. Le monarque éprouva du pontife un refus aussi humiliant que mérité. On serait tenté de regarder cette accusation de plusieurs historiens contre un grand roi comme calomnieuse ; mais par malheur ses actions ne tardèrent pas à la confirmer.

Philippe rentra dans son royaume le jour de Noël 1191 *; il n'y rapporta de sa guerre chevaleresque qu'un laurier stérile, payé trop cher et arrosé de trop de sang. Cédant encore, au moment de son retour, à des conseils fanatiques, il fit, dit-on, brûler, à Bray-sur-Seine, quatre-vingts Juifs accusés d'avoir couronné d'épines et crucifié un chrétien.

Chaque siècle a ses faiblesses, ses passions, ses erreurs, et pour ainsi dire ses maladies. A l'époque des croisades, un bruit général était partout accrédité ; on croyait qu'en Asie, près du mont Liban, il existait quelques tribus de l'antique Phénicie, qu'on nommait dans leur langue *Assissins*, et que les Français appellèrent *Assassins*. Leur gouvernement, disait-on,

* 1191.

était théocratique. Leur chef, révéré par elles comme un dieu, et connu sous le nom de *Vieux de la Montagne*, dominait tellement par le fanatisme religieux les esprits de ses malheureux sujets, que ces esclaves infortunés, prêts à sacrifier leur vie pour obéir à leur maître, étaient fermement persuadés qu'ils entraient dans le paradis dès qu'ils mouraient pour exécuter ses ordres.

Lorsque Richard était resté seul en Palestine, le marquis de Montferrat, son ennemi, mourut, et le vulgaire crut que, le roi d'Angleterre s'étant concilié l'amitié du Vieux de la Montagne, un agent trop fidèle de ce tyran avait poignardé Montferrat. Voici ce que raconte à ce sujet un historien arabe : *Le marquis de Montferrat*, dit-il, *mourut assassiné par un émissaire du chef ismaélite de Syrie, nommé Sénan. Saladin lui avait promis dix mille écus d'or pour faire périr Montferrat et Richard. Mais Sénan crut que la mort du roi d'Angleterre serait contraire à ses intérêts. Montferrat seul périt, et les Francs attribuèrent ce meurtre à Richard.*

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que

Philippe, également haï par Richard, craignit d'éprouver le même sort, et que, pour se garantir des poignards du théocrate asiatique, il se forma une compagnie de gardes nommés *Massiers*, parce qu'ils portaient des masses de fer. Cette garde veillait jour et nuit à sa sûreté. Cependant, comme les mêmes auteurs assurent que Philippe, après avoir pris de plus amples informations, reconnut que les bruits semés contre Richard étaient mal fondés, on peut penser que le roi de France, en se créant le premier une garde, n'avait feint de craindre le Vieux de la Montagne que pour se défendre d'un péril plus réel alors, de l'audace dangereuse des seigneurs turbulens dont il abaissait l'orgueil et le pouvoir.

Le roi d'Angleterre, malgré son opiniâtre désir de reconquérir Jérusalem, fut bientôt forcé de renoncer à cette entreprise. Saladin avait refusé d'exécuter la capitulation d'Acre. La vengeance de Richard fut féroce. Il fit décapiter six mille prisonniers *.

La mort d'un grand nombre d'esclaves

* 1191.

chrétiens ordonnée par le soudan punit ce crime et le surpassa. Ces meurtres et ces représailles rendirent la haine et la guerre des Sarrasins et des croisés plus furieuses et plus implacables ; ils se livrèrent de nombreux combats.

Les Arabes accusaient les chrétiens d'avoir violé la capitulation ; ils marchèrent en force pour s'emparer de Césarée ; mais ils furent repoussés par les Francs. Saladin, pour se venger de cet échec, rasa la ville d'Ascalon. Le roi d'Angleterre, à la tête de l'armée chrétienne, marcha contre le soudan, et lui livra bataille près de Jaffa.

Dans cette action Richard, par son intrépidité et par des faits d'armes presque fabuleux, accrut sa gloire. On dit qu'au milieu de cette mêlée sanglante ce prince, qui s'exposait au péril avec plus d'ardeur que tous ses compagnons d'armes, se vit entouré et au moment de perdre la vie ou la liberté. Le dévouement d'un chevalier anglais le sauva. Ce chevalier se couvrit de l'armure royale, et fut pris à la place du monarque.

Les auteurs musulmans assurent qu'à

la suite de cette bataille Richard entra en négociations avec le soudan, et convint de donner sa sœur en mariage à Malek-Adel, frère de Saladin, à condition que cette princesse recevrait pour dot Jérusalem et plusieurs villes de la côte. Ils ajoutent que ce traité fut conclu, mais que le clergé chrétien n'en permit pas l'exécution. Après une entrevue sans résultat entre Malek-Adel et Richard, les hostilités recommencèrent. Ce fut à cette époque qu'on apprit dans le camp des croisés la mort de Montferrat.

Une nombreuse armée arrivait d'Egypte pour renforcer celle de Saladin. Richard la combattit, la défit, et s'empara, près d'Hébron, d'un riche convoi. Il s'approcha ensuite de Jérusalem; mais il la trouva trop bien défendue pour conserver l'espoir de s'en rendre maître, Cependant il y serait parvenu sans la fougue de son caractère. La garnison négociait et ne lui demandait que la vie; il la lui refusa. Ce désespoir fit renaître le courage, et l'occasion fut perdue.

Bientôt il apprit que les troupes de Saladin étaient entrées dans Jaffa, et assié-

geaient la citadelle. L'infatigable Richard y courut et la délivra; mais après ce dernier exploit, apprenant que son frère le prince Jean, et le roi Philippe se liguaient en Europe pour le dépouiller de ses États, et fatigué des nouvelles dissensions survenues entre les chefs de la croisade, il conclut avec le soudan un traité désavantageux pour les chrétiens.

Par ce traité on convint que les Latins posséderaient toute la côte de Jaffa jusqu'à Tyr, que tous les pélerins seraient libres de visiter Jérusalem, qu'Ascalon, la clef de l'Égypte, et appelée par les Arabes *l'épouse de Syrie*, serait de nouveau démolie. Richard renonça à la restitution de la vraie croix comme à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, principaux buts de tant de combats. Lusignan, dépouillé de son royaume, obtint celui de Chypre, qu'il acheta des templiers. Henri, comte de Champagne, devint roi de la Palestine en se mariant à la princesse Isabelle, qui avait transmit successivement à trois époux ce trône de Jérusalem sur lequel aucun d'eux n'avait pu monter.

Le duc de Bourgogne, dégoûté comme Richard de tant de travaux et d'exploits inutiles, était au moment de quitter la Palestine; mais une mort imprévue y termina ses jours. Les autres chefs des croisés allèrent visiter en pélerins la ville sainte, dans laquelle ils n'espéraient plus entrer en conquérans. Six cent mille chrétiens avaient quitté leur patrie pour entreprendre cette troisième croisade. L'Europe revit à peine cent mille de ces guerriers.

Le roi d'Angleterre souscrivit avec désespoir aux conditions que lui dictait Saladin; il sentit en frémissant qu'il fallait renoncer à des conquêtes lointaines pour défendre son propre trône, et mettre fin aux aventures d'un chevalier pour remplir les devoirs d'un roi; il s'embarqua donc pour retourner en Occident.

Peu de temps après le départ de Richard, le célèbre Saladin, au retour d'une chasse qu'il avait faite avec son frère Maleck-Adel, fut attaqué d'une fièvre violente qui termina sa vie *. Il était âgé de cinquante-sept ans, il en avait régné vingt-quatre en Égypte et dix-neuf en Sy-

* 1193.

rie. Ce fameux conquérant de tant de vastes Etats ne laissa dans son trésor que quarante-sept pièces d'argent, valant à peu près 37 francs de notre monnaie.

Les musulmans vantaient sa clémence autant que son génie. *Avec Saladin*, dit Emaddedin, son secrétaire, *moururent les grands hommes; avec lui disparurent les gens de mérite; les bienfaits passèrent de mode; les méchans se trouvèrent à l'aise; toute idée de bonheur s'effaça; la terre se couvrit de ténèbres; le siècle eut à pleurer son phénix, et l'islamisme perdit son soutien. Les dissensions élevées entre les dix-sept fils que Saladin laissa, anéantirent dans sa naissance le vaste empire que son génie voulait fonder.*

FIN DU HUITIÈME VOLUME.



615378

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google



Digitized by Google

